

鬼人幻燈抄

昭和編

花街夢灯籠

きじんげんとうしょう
しょうわへん はなまちゆめどうろう

中西モトオ

双葉社



J-GARDEN.FR



KO-FI.COM/JGARDEN

DONS



TRADUCTION
CALUMI

CORRECTION
RAITEI



JGARDENSCAN



J-GARDENFANTRAD



JGARDENFANTRAD



JGARDEN_



DISCORD.GG/ATzxCHPrSa

Cela reste une traduction de fan et par conséquent non officielle. Achetez la série quand elle sort en France pour soutenir l'auteur et le marché.

Sword of the Demon Hunter

KUIN
GENTŌSHŌ

Livre
11

Motoo
Nakanishi



Sommaire Arc de Shōwa

*Rêve à la Lueur des Lanternes Dans
le Quartier des Plaisirs*

*Rêves à la Lueur des Lanternes Dans le
Quartier des Plaisirs*

Perdus

Interlude : Quel est Ton Plat Préféré

Sous un Ciel Étoile, Ensemble

Le Cœur d'une Fleur

La Fin du Rêve

Intermède : Là Ou Mene la Vengeance

Fin de l'Arc Shōwa : L'Histoire d'un Petit Cinéma de Quartier

Liste des personnages

Kadono Jinya : *Un démon au service de la famille Akase. Il tente actuellement de gagner en puissance pour affronter le Dieu-Démon à Kadono dans 170 ans.*

Tôdô Yoshihiko : *Le directeur du Koyomiza, un cinéma situé à Shibuya.*

Tôdô Kimiko : *L'épouse de Yoshihiko. Anciennement issue de la noble famille Akase.*

Tôdô Jingo : *Le fils aîné de Yoshihiko et Kimiko.*

Ryuna : *Une jeune fille devenue démon dans le cadre du plan de Yonabari. Elle vit avec la famille Tôdô.*

Izuchi : *Employée du Koyomiza. Anciennement l'un des démons au service du chasseur d'esprits Nagumo Eizen.*

Hotaru : *L'une des travailleuses de nuit du Sakuraba Milk Hall. Une femme évoquant les temps anciens.*

Kaji Takumi : *Le petit ami de Hotaru, et son fiancé, avant qu'elle ne devienne une travailleuse de nuit.*

*Akemi : L'une des travailleuses de nuit du
Sakuraba Milk Hall. Déteste Hotaru.*

*Aoba : Apprentie travailleuse de nuit qui a aidé Jinya
lorsqu'il s'est égaré dans le quartier de la
Colombe.*

*Motoki Sôshi : Une jeune fille élevée dans l'isolement afin
d'être transformée en Kodôku no Kago.*

*Saegusa Sahiro : Un parent éloigné de la famille Motoki et l'amie
d'enfance de Sôshi. Absorbé par Furutsubaki dans le
cadre du plan de Yonabari, avant que Furutsubaki ne
soit lui-même consommé plus tard par Jinya.*

*Himawari : Une démonsse née d'un fragment du cœur de
Magatsume.*

*Suzune : La sœur biologique de Jinya. Une démonsse, et
celle qui a tué Shirayuki, la femme que Jinya
aimait. Sous le nom de Magatsume, elle souhaite
la ruine du monde et se dresse sur le chemin de*

Arc de Shôwa

Rêves à la Lueur des Lanternes

Dans le Quartier des Plaisirs

1

Je m'adossai à mon siège, la douce brise printanière caressant ma peau.

La lumière du soleil emplissait les murs blancs de la pièce bien tenue tandis que je regardais par la fenêtre.

Dans un rêve léger, je dérivais, attendant son arrivée.

De temps à autre, un visiteur des plus singuliers venait dans le quartier des plaisirs.

Nous étions en avril de la trente-quatrième année de l'ère Shôwa (1959). La brume nocturne brouillait la lumière des réverbères. Les crépitements intermittents des papillons de nuit qui s'approchaient trop près des lampes se faisaient entendre, un phénomène trop courant pour éveiller la moindre pensée chez la plupart des gens. Les insectes étaient attirés par la lumière, s'en approchaient trop, puis périssaient. Cet endroit était fait pour de telles créatures. C'était peut-être pour cela que Hotaru avait le sentiment de pouvoir compatir avec les papillons de nuit en marchant dans la rue.

Le quartier de la Colombe se trouvait à Tôkyô, à environ un kilomètre de Tamanoi. Tamanoi avait autrefois abrité de nombreux quartiers de plaisirs remontant à des temps anciens, et il avait continué à prospérer avant la guerre en tant que quartier de prostitution. On disait même autrefois que c'était l'endroit où un homme pouvait acheter un rêve pour une nuit. La zone connut un succès particulièrement remarquable depuis l'époque du grand tremblement de terre du Kantô jusqu'aux premières années de l'ère Shôwa.

Malheureusement, les maisons closes furent incendiées lors des bombardements aériens de la guerre, et la longue histoire de l'industrie du sexe de Tamanoi prit fin. Mais quelle que soit l'époque, il y avait toujours des gens qui ne pouvaient choisir la manière dont ils vivaient.

Plusieurs maisons closes se déplacèrent vers Mukôjima et se regroupèrent dans une partie de la ville pour former ce qui serait plus tard connu sous le nom de quartier de la Colombe.

Les quartiers de plaisirs comme celui de la Colombe, également appelés de manière euphémique « quartier des cafés » ou « quartier des restaurants spéciaux », en référence aux façades courantes des maisons closes, ne furent que semi-autorisés durant l'occupation par les forces américaines. Sur les cartes utilisées par la police, une ligne rouge était tracée pour désigner ces établissements à la légalité douteuse. Malgré cela, les quartiers de plaisirs prospérèrent après la guerre, et celui de la Colombe fut peut-être le plus florissant de tous. Une odeur singulière d'amour y flottait jour et nuit.

En y regardant de plus près, la majorité des établissements à l'apparence élégante qui bordaient la rue étaient des maisons closes. Il y avait des bâtiments aux façades crépies de rose, d'autres recouverts de faux carreaux de brique, d'autres encore dotés de vitrines d'exposition. L'endroit possédait sans doute un charme particulier. Mais l'étroitesse de la rue et l'absence d'unité esthétique donnaient à l'ensemble une impression d'encombrement.

Hotaru, âgée de vingt-quatre ans, était l'une des nombreuses personnes que la vie avait emportées jusqu'à les faire dériver ici. Hotaru signifiait « luciole ». Ce n'était pas son vrai nom, mais celui qu'elle avait choisi après avoir abandonné son ancien nom ainsi que son nom de famille. Elle avait perdu ses parents jeune et avait été ballottée, non désirée, de parent en parent pendant la majeure partie de sa vie. Après la guerre, la famille d'un ami de ses parents l'avait recueillie, mais elle n'y était pas restée non plus. Le seul endroit où elle avait finalement pu s'établir fut le quartier de la Colombe.

Elle gagnait sa vie en écartant les jambes. Elle était habituée à recevoir des hommes inconnus comme clients et avait depuis longtemps cessé de considérer ce qu'elle faisait comme honteux.

Mais il lui arrivait parfois d'avoir d'autres pensées, non pas dans les moments passés avec les clients, mais dans des instants comme celui-ci, seule, à marcher dans la rue encombrée.

Les hommes affluaient ici en quête de réconfort, et les femmes se pressaient autour de ces mêmes hommes. Des deux, lesquels étaient réellement les papillons de nuit ?

Elle observa un papillon se consumer contre un réverbère et y vit le reflet de son propre destin dans son corps calciné.

— Oh, Hotaru-chan. Bon retour.

Son retour fut accueilli par la voix traînante d'un homme bien habillé.

Ce petit bâtiment moderne aux murs carrelés, qui ressemblait à un café, était le lieu de travail de Hotaru, le Sakuraba Milk Hall¹. Il y avait toujours au moins trois ou quatre serveuses en service à tout moment, et l'établissement proposait des repas légers et des boissons, principalement du lait. Mais bien sûr, ce n'était pas là son activité principale. Les véritables produits offerts étaient Hotaru et les autres serveuses. Les clients choisissaient celle qui attirait leur regard, puis montaient avec elle à l'étage pour un moment privé. Le lait commandé par les clients ne servait qu'à faire passer le temps jusqu'à ce qu'ils fassent leur choix.

— Désolée d'avoir mis autant de temps.

— Non, non. C'est moi qui t'ai demandé de faire une course, ma petite. Et puis, il n'y a pas tant de clients que ça, de toute façon, dit l'homme d'une voix efféminée.

Cet homme d'une quarantaine d'années était le gérant de l'établissement, ce qui faisait de lui, en pratique, son proxénète. C'était toutefois un homme doux et affable, et Hotaru avait une bonne opinion de lui.

Elle lui remit le sac des choses qu'il lui avait demandé d'acheter, s'inclina légèrement, puis monta à l'étage pour se changer et enfiler son uniforme de serveuse, une robe occidentale modeste, entièrement blanche et couverte de

¹ En anglais : Salon de lait

volants. Elle était un peu difficile à porter, mais dans ce métier, l'apparence passait avant la praticité.

Elle redescendit auprès des autres serveuses, où se trouvait également un client qui jetait des regards dans tous les sens tout en buvant son lait au comptoir. Leurs regards se croisèrent, et elle s'inclina poliment.

Sa robe modeste et la grâce de sa posture donnaient d'elle l'image d'une femme sage et bien élevée, même dans un établissement comme celui-ci. Bien sûr, tout cela n'était qu'un jeu pour être choisie.

— Regardez-la...

Les autres serveuses ricanèrent à voix basse dans son dos, mais elle n'y prêta pas attention. Elles étaient seulement jalouses de la fréquence à laquelle elle était choisie, et de toute façon, cela faisait partie du métier. Les hommes ne payaient pas autant simplement pour coucher avec une femme, mais pour acheter un rêve d'une nuit, et une prostituée devait être une femme digne de faire partie de ce rêve. Elle ne faisait que ce qu'on attendait d'elle. Il n'y avait aucune raison pour que les autres femmes se montrent aussi acerbes. Leur stupidité l'irritait, mais elle y était habituée, et elle n'y pensa pas davantage.

Elle chassa ces murmures de son esprit et afficha un sourire sans émotion, après quoi le client appela aussitôt le gérant. Elle remplirait son rôle parfaitement. C'était tout ce qui comptait pour elle désormais.

— Hotaru-chan, un instant, s'il te plaît ?

— J'arrive.

Son client pour la nuit semblait être un homme aux épaules larges, dans la quarantaine, avec le sourire vulgaire et le regard lubrique d'un débauché. Son visage parut répondre à ses critères, car son regard descendit aussitôt, léchant presque de ses yeux sa forte poitrine et ses hanches fines.

— Enchantée. Je m'appelle Hotaru.

Elle était habituée à ce genre de regard et savait parfaitement feindre l'indifférence. Elle afficha un sourire coquet qui sembla grandement plaire à l'homme, dont l'expression changea aussitôt.

— O-oh...

Il ravala une gorgée de salive.

Elle n'éprouvait pas tant de dégoût face à cette manifestation ouverte de désir. Il existait bien pire comme clients : des riches qui méprisaient les prostituées, des hommes qui ne voyaient les femmes que comme des objets pour satisfaire leurs propres envies, et bien d'autres encore.

En comparaison, celui-ci n'était pas si mauvais.

— Par ici, je vous prie.

Elle prit doucement sa main et le guida à l'étage. La chambre la plus au fond, celle avec le balcon, lui était attribuée. On y trouvait un lit soigneusement arrangé, une petite table et une lampe qu'elle avait demandée.

Elle alluma la lampe. La lumière vacillante de la flamme était faible, et c'était précisément ce qui la rendait idéale. Un rêve ne restait un rêve que tant que ses contours demeuraient flous.

— Tu es une jolie petite chose, tu sais ? dit l'homme.

— Hee hee. Merci beaucoup.

Le visage qu'elle offrait dans la lueur orangée de la flamme dut lui sembler irrésistible, car il tendit soudain la main. Elle posa sa paume sur le dos de la sienne et guida son geste jusqu'à sa robe.

— Voudriez-vous me déshabiller ? demanda-t-elle.

Il sembla tomber en transe sous l'atmosphère qu'elle avait créée. Son toucher devint nettement plus doux, comme s'il manipulait de la porcelaine, tandis qu'il la déshabillait pièce par pièce. Il contemplait sa peau nue avec émerveillement. Son corps était harmonieux et parfait, à la différence de celui des prostituées ordinaires qui pensaient que la jeunesse suffisait pour exercer ce métier.

Lorsque le dernier vêtement tomba au sol, une odeur sucrée de parfum monta jusqu'aux narines de l'homme. Douce comme le nectar. C'était, là encore, l'un de ses artifices.

— ...Quoi...

Qu'est-ce qu'une fille comme toi fait dans un endroit pareil ?

Elle savait ce qu'il allait dire, alors elle lui vola ses lèvres avant qu'il ne puisse terminer. Il n'y avait rien de précipité ni de grossier dans son geste. Leurs lèvres se rencontrèrent doucement, puis elle glissa sa langue contre la sienne, produisant des sons humides et indécents. Lorsqu'elle se retira, un fil de salive s'étira entre eux.

Elle posa ses doigts fins sur son cou, puis les fit glisser sur le duvet de sa peau jusqu'à ses lèvres.

— Pourquoi gâcher notre nuit avec des paroles grossières ?

Le poussant sur le lit, elle s'allongea sur lui et sentit directement sa chaleur contre sa peau. Son corps était brûlant de désir. Le sien, en revanche, lui semblait devenir de plus en plus froid.

Elle couchait avec des hommes pour de l'argent. Elle l'avait fait plus de fois qu'elle ne pouvait en compter, passant chaque nuit dans les bras d'un homme différent.

Cela devint plus facile à mesure qu'elle gagnait en expérience. Même sans amour, elle pouvait ressentir la chaleur d'autrui. Et pourtant, pour une raison inconnue, elle se sentait terriblement froide à cet instant.

Laissant échapper de doux gémissements, elle se laissa dériver dans ce rêve superficiel, comme pour abandonner et oublier les troubles de son cœur.

Une fois l'acte terminé, ils restèrent allongés côte à côte sur le lit. Elle se rapprocha et s'accrocha à lui avec une affection feinte. Lorsque le quartier de la Colombe fut formé après la guerre, nombre de ses prostituées étaient inexpérimentées et se comportaient comme si les hommes avaient de la chance de coucher avec elles. Les femmes qui, comme Hotaru, jouaient le rôle d'une amante étaient rares, et cela semblait avoir retenu l'attention de l'homme.

— Hotaru... dit-il.

Au lieu de répondre, elle se contenta de tendre la main, posant doucement ses doigts contre sa poitrine, les yeux levés vers lui dans une supplique muette.

Elle aussi était épuisée après leur étreinte. Son sourire paraissait moins éphémère que creux.

— Ouf, c'était vraiment bien. Je reviendrai te voir une autre fois.

— Merci beaucoup, répondit-elle avec une pointe de fatigue.

L'homme enfila ses vêtements. Elle se redressa et couvrit sa poitrine avec les draps, tandis qu'il lui remit le paiement. Il ajouta une somme assez conséquente, bien au-delà du prix habituel d'un « rêve ». L'expression de son visage indiquait qu'il était simplement très satisfait.

Elle avait bien joué son rôle.

Elle remit ses vêtements, le remercia pour son attente, puis quitta la chambre à ses côtés. Après s'être assurée que personne ne se trouvait aux alentours, elle l'embrassa, puis ils descendirent les escaliers bras dessus bras dessous. Elle connaissait désormais parfaitement tout le rituel pour se dire au revoir. Elle lui fit ses adieux juste devant l'entrée, et le rêve prit fin. Il n'en resta que son paiement et une sensation de langueur. Elle répétait cela avec trois, parfois quatre clients par jour.

Nous étions en avril, mais le vent avait une fraîcheur qui faisait frissonner ses épaules étroites. La lune, voilée par de fins nuages, paraissait plus pâle encore que les réverbères.

Elle détourna le regard de la direction où l'homme était parti et observa les papillons de nuit rassemblés autour d'un réverbère. Certains appelaient celles de sa profession les « papillons de nuit », mais elle se voyait davantage comme un papillon de nuit ordinaire. Ils se ressemblaient presque en tout point, mais tandis que les papillons virevoltaient avec grâce dans les airs, le papillon de nuit ne faisait que s'approcher trop près des lumières vives pour y périr.

— Les lucioles comme les papillons de nuit mènent des vies bien agitées...

Elle n'avait jamais trouvé sa vie de prostituée désagréable. Ce n'était peut-être pas quelque chose dont elle pouvait se vanter, mais cela correspondait à sa nature, et cette existence dans ce petit monde n'était pas mauvaise.

Elle rentra pour informer le gérant que le travail était terminé.

— Bon travail, Hotaru-chan, dit-il de sa voix traînante.

— Merci. Je vais sortir un moment.

— Maintenant ? Il se fait tard, alors fais attention.

Elle monta à l'étage pour quitter son uniforme et enfiler des vêtements occidentaux plus simples. Sa chambre de travail au deuxième étage lui servait également de chambre à coucher. Le Sakuraba Milk Hall n'était pas seulement son lieu de travail, mais aussi sa maison. Rester au même endroit toute la journée était étouffant. C'était pour cela qu'elle aimait se promener la nuit les jours où elle n'avait pas de client avant le matin.

Ce soir-là, elle fit plus de détours que d'habitude. Les ruelles variées l'apaisaient lorsque son esprit était encombré de trop de pensées. Un mélange d'odeurs flottait dans l'air, principalement celles venant des caniveaux bouchés. Elle aperçut un bâtiment de style occidental avec un tissu rose suspendu à son entrée. Plus loin, une enseigne lumineuse en forme de cœur.

Le quartier de la Colombe n'avait rien des quartiers de plaisirs raffinés d'autrefois. La plupart des prostituées étaient de jeunes novices. Celles qui, comme Hotaru, pouvaient offrir un service réellement convenable étaient rares. Ce fait lui valait une certaine jalousie de la part de ses collègues, mais cela lui importait peu. Sa vie était meilleure qu'avant. C'est pour cela qu'elle frissonna en entendant une voix familière venue de son passé.

— Je t'ai enfin trouvée.

— Ah... dit-elle faiblement.

Le visage dans l'obscurité lui était bien familier.

— Takumi-san...

— Tu te souviens de moi. J'avais peur que tu m'aies oublié.

Comment aurait-elle pu oublier Kajii Takumi ? Avant de dériver jusqu'au quartier de la Colombe, il avait été son petit ami.

N'importe qui aurait probablement dit qu'ils formaient un couple bien heureux. Takumi l'aimait au point de l'avoir demandée en mariage, et elle

éprouvait elle aussi de l'affection pour lui. Il avait huit ans de plus qu'elle, et il était devenu médecin après la guerre.

Il avait repris la clinique que sa famille dirigeait depuis des générations et était, à tous égards, un homme respectable. Il ne la méprisait pas et ne la plaignait pas pour le fait qu'elle n'avait pas de parents.

Mais ils finirent par se séparer. Il n'y eut ni infidélité, ni dispute. Aucune raison claire à leur rupture ne pouvait être trouvée. C'était simplement trop douloureux pour elle de rester à ses côtés.

C'est pourquoi elle s'enfuit, abandonna son nom et devint Hotaru. La femme qu'il avait connue n'existait plus, alors pourquoi était-il ici maintenant ?

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle.

— Ai-je vraiment besoin de le dire ? Allez, rentrons. Ensemble.

Il lui tendit la main. Elle ne ressentit ni menace ni peur lorsqu'il la lui offrit. Le fait qu'il se souvienne encore d'elle après tout ce temps aurait dû la rendre heureuse. Mais ce n'était pas le cas.

— Non. Je ne suis plus la femme que tu as connue. Je suis Hotaru maintenant.

Elle se sentait redevable envers lui, alors elle garda une voix froide et ne montra aucune émotion. Elle savait qu'elle ne pouvait pas repartir avec lui, alors elle voulait au moins lui permettre de l'oublier et de s'en aller sans regret.

— ...Pourquoi ? Tu sais que je...

— N'en dis pas plus, Takumi-san. C'est fini entre nous.

— Ça suffit. Tu n'as rien à faire dans un endroit comme celui-ci.

— Je pourrais dire la même chose de toi.

Elle voulait s'enfuir sur-le-champ, mais elle ne le fit pas. Elle ne pouvait ni courir ni prononcer un mot de plus. Elle n'avait pas la force de le repousser une seconde fois. Il tendit brusquement la main vers elle, mais un homme inconnu lui saisit le poignet.

— Restez-en là.

Il devait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Il était rare de voir quelqu'un d'aussi jeune ici, mais il se tenait avec assurance.

Sa prise sur le bras de Takumi était ferme, ne cédant pas le moins du monde malgré les tentatives de celui-ci pour se dégager.

— Je ne sais pas ce qui se passe, et je n'aime pas me mêler des histoires de couple, mais vous voyez bien que vous effrayez cette femme, non ?

Takumi laissa échapper un gémissement, et son expression se fit douloureuse.

— Je vous prie, ça suffit, dit Hotaru d'un ton impassible au jeune homme.

Elle était soulagée d'avoir été aidée, mais ne supportait pas de voir Takumi souffrir. Était-ce contradictoire de sa part ? Le jeune homme ne répondit rien en repoussant le bras, et Takumi avec, en arrière. Il s'avança pour se placer devant elle, comme pour la protéger. Il ne fit aucun geste menaçant, et pourtant Takumi recula, intimidé.

— Je... je reviendrai.

Après quelques instants, Takumi renonça et s'éloigna dans l'allée sombre. Il partit de lui-même, peut-être non pas à cause de la présence du jeune homme, mais à cause du regard triste de Hotaru.

— Merci de m'avoir aidée, dit-elle.

Le jeune homme avait sans doute cru qu'il ne faisait que chasser un ivrogne, mais elle lui en était malgré tout reconnaissante.

— Ce n'est rien. Mais cela vous convient de laisser les choses ainsi ? On dirait qu'il compte vraiment revenir.

— Il en est libre. Après tout, nous sommes dans le quartier de la Colombe.

En effet, la présence de Takumi ici n'avait rien d'étrange. Des visiteurs singuliers et inhabituels venaient ici en permanence, et Takumi entraînait sans aucun doute dans cette catégorie. Du moins, c'était ce que Hotaru se répétait en affichant son plus beau sourire enjôleur.

Le jeune homme ne fut nullement ébranlé par ses tentatives. Son expression ne changea pas le moins du monde. Il se contenta de la fixer dans les yeux, puis les ferma après avoir semblé sonder ses profondeurs.

— Si vous le dites.

Sur ces mots, il s'en alla.

Hotaru se retrouva seule, et la nuit était plus immobile encore qu'auparavant. Ramenée à son passé par le silence, elle baissa la tête.

Takumi avait dit qu'il reviendrait. Elle n'avait pas peur, mais elle était peinée de savoir qu'il n'avait pas renoncé.

— Jin-san, at...attends-moi.

Après s'être séparé de Hotaru, le jeune homme, Kadono Jinya, marcha sur une courte distance. Il s'arrêta net lorsqu'il entendit sa partenaire, Aoba, essoufflée, le rattraper enfin.

C'était une prostituée qu'il avait rencontrée ici, dans le quartier de la Colombe. Elle n'avait que seize ans, cependant, et n'avait pas encore pris le moindre client. Elle n'avait même pas encore le statut d'apprentie, à proprement parler. Elle était mince et menue, et ses grands yeux lui donnaient l'air encore plus jeune qu'elle ne l'était déjà.

Sa tenue, une jupe plutôt courte et un chemisier, avait apparemment été arrangée par une connaissance et ne lui donnait pas vraiment l'apparence d'une prostituée.

Aoba fut la première personne avec qui Jinya se lia dans le quartier de la Colombe. Ils s'étaient rencontrés par hasard, et depuis, elle le suivait partout. Les raisons exactes pour lesquelles elle le suivait demeuraient un mystère qu'elle gardait caché depuis les deux mois qu'ils se connaissaient, mais cela ne le dérangeait pas vraiment, car elle faisait un bon guide dans ce quartier.

— Pourquoi tu es parti d'un coup comme ça ? Tu m'as laissée derrière.

— Désolé. Quelque chose a attiré mon attention.

Il lui avait encore demandé de lui faire visiter le quartier de la Colombe ce soir-là. Il s'était brusquement avancé lorsqu'il avait aperçu la dispute de tout à l'heure, mais il était certain qu'elle le suivrait.

Elle avait l'air tout de même un peu contrariée.

— C'était la personne que tu cherches ?

— Malheureusement non.

Jinya était venu dans ce quartier de plaisirs non pas pour coucher avec une femme, mais pour une tout autre raison.

Il cherchait une personne bien précise, ou plutôt un certain démon.

— Il y a plus de trois cents prostituées ici, et elles vont et viennent sans cesse. Beaucoup utilisent des noms de fleurs comme pseudonymes, et tu ne connais même pas le nom ni le visage de la personne que tu cherches. Tu penses vraiment qu'on peut trouver cette mystérieuse femme ?

D'après une certaine rumeur qui circulait, il y avait dans le quartier de la Colombe une prostituée particulière, qui portait le nom d'une fleur et possédait une beauté exceptionnelle. On disait qu'elle dégageait une aura étrange capable de donner à n'importe quel homme l'impression d'être plongé dans un rêve.

— Qui sait ? Peut-être vaudrait-il mieux que je ne la trouve pas.

— Quoi ? C'est censé être une sorte d'énigme ?

— Ce sont mes pensées sincères.

Un léger malaise remua dans sa poitrine. Son intuition ne se trompait jamais dans ce genre de situation.

— Je doute qu'il puisse sortir quelque chose de bon d'un endroit comme celui-ci.

Jinya leva les yeux vers le ciel nocturne.

La lumière de la lune filtrant à travers les nuages paraissait terriblement froide.

2

La pluie tombait à verse. Son esprit était trop embrumé pour réfléchir. Il avait l'impression que son cerveau était remué. Il s'assit sur le bord de la rue et s'adossa au mur d'une maison close de style café pour éviter de tomber.

— Ugh...

Il n'était ni blessé ni en train de saigner, mais son esprit ne fonctionnait plus. Il avait l'impression de pouvoir perdre connaissance à tout instant, en partie à cause de la pluie qui le frappait et glaçait son corps.

Il resta ainsi un moment, jusqu'à ce que la pluie cesse brusquement.

Non. Le bruit de la pluie continuait, mais les gouttes ne le touchaient plus.

— Vous allez attraper froid, monsieur.

Il força son corps inerte à lever les yeux et vit une jeune femme qui tenait un parapluie au-dessus de lui.

C'est ainsi que Jinya rencontra Aoba, une prostituée qui n'était même pas encore apprentie. Elle était d'une grande gentillesse, lui souriait malgré qu'il fût un inconnu, et ne se souciait pas d'être mouillée tant qu'elle le protégeait avec son parapluie. Mais une question lui vint à l'esprit : pourquoi semblait-elle sur le point de pleurer ?

L'événement à l'origine de tout cela remonta à environ une semaine plus tôt.

Jinya avait passé les années de guerre à l'écart de la civilisation, mais il était retourné au cinéma Koyomiza, à Shibuya, Tôkyô, après la fin du conflit.

Il passait ses journées à cultiver quelques plantes avec Ryuuna, à accomplir les tâches domestiques, à aider au cinéma et à s'occuper des petits-enfants de Kimiko. C'était une vie bien remplie.

Il n'avait pas oublié son objectif principal, mais les rumeurs de démons étaient rares à cette époque.

L'énigmatique Magatsume ne faisait aucun mouvement, et ses journées s'écoulaient dans un calme relatif. Puis, un jour, une étrange rumeur parvint jusqu'à lui.

— Jii-chan, tu as un moment ?

Cette rumeur lui fut apportée par Jingo, le fils aîné de Yoshihiko et Kimiko. Malgré les protestations de Jinya, le couple avait insisté pour utiliser le même caractère « Jin » que celui de son nom pour Jingo. Ce dernier était très attaché à Jinya et l'appelait « Jii-chan », un mélange du surnom « Jiiya » que lui donnait Kimiko et du mot « grand-père ».

— Bien sûr. Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, j'ai préparé des isobe mochi et je me suis dit que tu voudrais peut-être en partager. Et j'ai aussi une rumeur intéressante pour toi.

— Ah bon ? J'accepte volontiers les deux.

Jingo avait vingt-neuf ans cette année, avait déjà un fils, et sa femme Asako était enceinte de leur deuxième enfant. Celui qui avait autrefois été un garçon espiègle était devenu un parent accompli, mais pour Jinya, il restait quelque chose comme un adorable petit-fils. L'inverse était également vrai. Même adulte, Jingo admirait Jinya et venait souvent discuter avec lui autour d'un thé, comme en cet instant.

— Ravi de l'entendre. Tu aimes vraiment les isobe mochi, hein ?

— Oui. C'était un mets rare autrefois. Quand j'étais enfant, cela me rendait enthousiaste.

— J'ai du mal à t'imaginer enfant. Enfin, comme je disais...

Après avoir terminé leurs isobe mochi, Jingo but une gorgée de thé et changea de sujet. Bien qu'il n'en connaisse pas les détails précis, il avait compris l'essentiel des objectifs de Jinya ainsi que quelques éléments concernant Magatsume. C'est pourquoi il venait parfois lui rapporter les rumeurs étranges qu'il entendait, peu importe qu'elles paraissent insignifiantes ou invraisemblables.

— As-tu entendu parler du quartier de la Colombe ?

— Oui. N'était-ce pas l'un de ces « quartiers de cafés » ?

— C'est bien cela. Apparemment, on y trouve une prostituée mystérieuse portant le nom d'une fleur, commença-t-il. — Une femme qui offre à ceux qui lui rendent visite une expérience semblable à un rêve.

— Voilà une rumeur intéressante.

Toutes les filles de Magatsume portaient des noms de fleurs, mais cela ne signifiait pas grand-chose ici, car de nombreuses prostituées en utilisaient également. Cependant, le fait que cette femme se trouve précisément dans le quartier de la Colombe éveilla l'intérêt de Jinya.

— Ryuuna, occupe-toi de tout le monde pour moi.

— Mm. Compte sur moi.

Jinya informa les autres de ce qu'il comptait faire, confia la sécurité de chacun à Ryuuna, puis partit pour le quartier de la Colombe.

On disait que ce quartier avait été bâti par des habitants de Tamanoi ayant survécu aux bombardements de la guerre, et il était devenu l'un des quartiers de plaisirs les plus populaires de l'après-guerre. Il s'était même développé au point d'être mentionné dans les médias, mais son histoire était récente et il n'avait que peu de liens avec les rumeurs de démons. Toutefois, si une fille de Magatsume s'y trouvait réellement, Jinya s'en chargerait comme il se devait.

Jinya se rendit à Mukôjima pour enquêter, mais dès qu'il posa le pied dans le quartier de la Colombe, quelque chose assaillit ses sens et l'empêcha de bouger.

— Ngh...

Lorsqu'il reprit connaissance, il se trouva dans une pièce inconnue.

Lentement, il se redressa à l'aide de bras engourdis. Il se souvenait s'être effondré sous la pluie, au bord de la rue, la nuit précédente, mais rien de plus.

Il écarta la couette qui le recouvrait, étira légèrement ses muscles raides, puis observa de nouveau les lieux. La pièce contenait le lit dans lequel il se trouvait, une petite commode, un tiroir et un vase de fleurs posé dessus.

C'était une chambre modeste, mais soignée, et à en juger par les petits objets qu'il apercevait, il supposa qu'elle appartenait à une femme. On l'avait changé à un moment donné et vêtu d'un yukata. Son sac à épée en cuir reposait contre le mur, dans un coin. À l'intérieur se trouvait Yurai, son sabre précieux qui l'accompagnait depuis de nombreuses années.

Rien ne semblait avoir été volé, et il n'était pas ligoté. Son mal de tête avait disparu, et rien ne lui paraissait anormal dans son corps.

— Oh, vous êtes réveillé.

La femme qui lui avait tenu un parapluie la veille entra dans la pièce. Il en déduisit naturellement que c'était elle qui l'avait amené ici.

— Vous êtes... ?

— Aoba. Je suis... enfin, vous voyez. Une femme d'ici.

Par cette formulation indirecte, elle lui fit comprendre qu'elle était une prostituée. Elle lui paraissait un peu trop jeune pour être une femme de ce métier, mais elle devait avoir ses raisons, et cela ne le regardait pas. Il se tourna vers elle tandis qu'elle poursuivait.

— Vous vous souvenez de moi, d'hier soir ?

— Un peu. C'est vous qui m'avez amené ici ?

— Ah ah, eh bien, je ne pouvais pas vous laisser sous la pluie comme ça, n'est-ce pas ?

— Je vois. Merci. Je vous suis redevable.

Un humain aurait pu mourir en restant exposé ainsi aux éléments, mais pas un démon comme lui. Malgré cela, elle l'avait aidé, alors il la remercia d'une légère inclinaison.

Elle parut surprise par ce geste, ses yeux s'ouvrant légèrement, mais elle afficha aussitôt un sourire.

— Ne vous en faites pas. Si je suis tombée sur vous, c'est que c'était le destin que je vous aide. Au fait, comment vous sentez-vous ? Vous aviez l'air vraiment mal en point hier.

— ...Je vais bien, maintenant.

Il ne répondit pas immédiatement. Quelque chose le dérangeait au fond de lui. Son mal de tête avait disparu, et son esprit embrouillé était redevenu clair, mais quelque chose restait anormal.

— Qu'est-ce que vous faisiez sous une pluie pareille sans parapluie, d'ailleurs ? Ah, attendez, ne me dites rien.

Elle prit une expression hésitante.

— Vous vous êtes fait rejeter par la fille que vous aimez ?

Elle était complètement à côté de la plaque. Peut-être que se faire repousser par une prostituée était suffisamment courant ici pour que cette idée lui vienne à l'esprit. Quoi qu'il en soit, Jinya lui-même ne savait pas ce qui lui était arrivé. Il s'était simplement retrouvé à s'effondrer brusquement dans le quartier de la Colombe, les événements qui avaient précédé cela restaient un mystère.

— Je... cherche quelqu'un.

Jinya n'avait pas oublié l'objectif qui l'avait amené ici. Il dit la vérité à Aoba sans détour, sans vraiment savoir pourquoi il le faisait.

— J'ai entendu dire qu'il y avait ici une prostituée portant le nom d'une fleur.

Himawari, Jishibari, Azumagiku, Furutsubaki, toutes les filles de Magatsume portaient des noms de fleurs. Les prostituées utilisaient souvent elles aussi la chose, mais une certaine anomalie l'avait convaincu que cette piste méritait d'être suivie. Maintenant qu'il était arrivé, il savait qu'il avait eu raison de suivre son intuition.

— Aoba-dono, c'est bien cela ?

— Euh... Aoba suffira. « Dono », c'est un peu gênant, ha ha. Je ne suis personne d'important alors on peut même se tutoyer.

— Aoba, donc. Peux-tu me dire en quelle année nous sommes ?

Ses yeux s'écarquillèrent face à cette question étrange, mais il était parfaitement sérieux. Comprenant cela, elle répondit :

— Nous sommes en l'an 34 de l'ère Shôwa, bien sûr.

— Et cette partie de la ville s'appelle ?

— Le quartier de la Colombe. C'est bien connu, parce qu'il est rempli de jolies « colombes » comme nous.

— Je vois. Tu as dit tout à l'heure que tu étais « une femme d'ici ». Puis-je comprendre par-là que tu te considères comme une prostituée ?

Elle hocha la tête.

— Je vois... murmura-t-il. — Et cela ne te semble pas étrange ?

Déconcertée, elle lui lança un regard interrogateur.

Tout cela s'était produit une semaine plus tôt.

Convaincu que quelque chose d'étrange se passait dans le quartier de la Colombe, Jinya y resta et se mit en quête de la mystérieuse prostituée portant le nom d'une fleur, comme il l'avait prévu au départ.

Il y eut cependant une chose qu'il n'avait pas anticipée.

— Jin-san, par ici. Ensuite, il y a l'auberge de voyage Kinomiya, très connue.

Aoba se mit à l'accompagner partout où il allait. Il avait d'abord refusé sa compagnie, mais elle s'était montrée étonnamment insistante. Il lui était difficile de refuser avec trop de fermeté, d'autant plus qu'il vivait pour le moment chez elle.

— Tu n'es pas d'ici, avait-elle dit. Il te faudra plus de quelques jours pour trouver la personne que tu cherches, alors reste chez moi. Je te guiderai en même temps.

Il trouvait cela suspect.

Quel genre de jeune femme demanderait à un inconnu, un homme, qui plus est, de loger chez elle, allant même jusqu'à lui fournir un lit et des repas ?

Il existait des bons à rien vivant aux crochets de petites amies travaillant ici, et il arrivait que des prostituées piègent des clients en leur offrant un lit gratuit pour ensuite leur faire payer des services coûteux, mais ce n'était aucun de ces cas. Jinya n'avait aucun intérêt pour les services qu'Aoba pourrait proposer, elle n'avait apparemment même pas encore commencé à prendre des clients. Elle ne tirerait aucun bénéfice, financier ou autre, en l'aidant. Et Jinya n'était pas assez naïf pour croire aveuglément qu'elle était une sorte de sainte.

— Hm ? Quelque chose ne va pas, Jin-san ?

— ...Non.

Il n'avait toutefois pas accepté son aide sans raison. Il était normal pour une femme de ce milieu d'avoir un ou deux secrets. Si elle comptait se servir de lui d'une manière ou d'une autre, qu'il en soit ainsi. Lui-même l'utiliserait en retour comme un endroit où loger.

S'il devenait négligent et perdait la vie dans son sommeil, par exemple, il ne pourrait s'en prendre qu'à sa propre imprudence. Si elle était une servante de Magatsume, cela lui éviterait la peine de chercher une piste. Tant qu'il gardait à l'esprit qu'elle pouvait comploter contre lui, tout irait bien.

— Alors ?

— Encore rien.

Il examina toutes les prostituées de Kinomiya, une maison close-auberge réputée, et profita de l'occasion pour se renseigner sur d'étranges rumeurs dans les environs. Il ne trouva rien, ni d'un côté ni de l'autre. Ils avaient passé toute la semaine à chercher sans découvrir la moindre information utile.

— Eh bien, tant pis. Mais j'imagine que nous cherchons une aiguille dans une botte de foin. On passe au suivant ?

Aoba ne montra aucune déception et sourit en se prenant la tête.

Il comprenait qu'elle s'efforçait de garder une atmosphère légère pour ne pas qu'il se laisse abattre par leurs échecs répétés, mais il ne pouvait s'empêcher de se demander quel motif la poussait à faire autant d'efforts.

Elle ne montrait aucun signe de mauvaises intentions à son égard, et il lui arrivait parfois de le regarder avec des yeux tristes et hésitants, ce qui le dissuadait davantage de chercher à en savoir plus.

— Le prochain, c'est ce bâtiment-là.

Elle le guida vers un bâtiment de deux étages, de style café. Une petite enseigne portant les mots « Sakuraba Milk Hall » se trouvait à l'entrée. Le design moderne de l'endroit laissait clairement penser qu'il appartenait à la nouvelle génération de quartiers de plaisirs.

— Je vais attendre ici, dehors, dit-elle.

Il était mal vu d'emmener une prostituée dans une maison close concurrente.

— D'accord. Merci.

Il posa la main sur l'une des deux poignées en laiton, disposées en diagonale, et ouvrit la porte, qui émit un long grincement. À l'intérieur se trouvaient un comptoir tel qu'on en verrait dans un café ou un salon de lait, ainsi que plusieurs serveuses en attente. Il reçut plusieurs regards perplexes, sans doute parce qu'il paraissait si jeune.

— Bienvenue.

Un homme derrière le comptoir, sans doute le gérant de l'établissement, salua Jinya. Sa voix avait une intonation efféminée.

Quelle que soit l'époque, les quartiers de plaisirs fonctionnaient à peu près de la même manière. Même quelqu'un d'un peu jeune restait un client tant qu'il faisait preuve d'un minimum de savoir-vivre et pouvait payer.

— Je prendrai de l'alcool. Enfin... du lait, s'il vous plaît.

— Tout de suite.

Jinya observa les visages des serveuses en s'approchant du comptoir, puis passa sa commande. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui et ressentit une légère nostalgie.

Les salons de lait avaient connu leur apogée durant l'ère Taishô. Après le grand tremblement de terre du Kantô, ils avaient en grande partie été supplantés par la nouvelle mode des cafés, devenant rares.

Jinya soupira en se disant que l'ancien cédait naturellement la place au nouveau, tandis que le gérant lui tendait un verre de lait.

— Merci. J'aurais quelques questions à vous poser, si cela ne vous dérange pas.

— Bien sûr. Vous avez besoin d'aide pour faire votre choix ? plaisanta le gérant.

Le gérant lui avait apporté le lait lui-même, et non l'une des serveuses, ayant pressenti que Jinya avait des questions. Il semblait avoir compris qu'il n'était pas là pour passer du temps avec une femme. Le lait servait de paiement indirect pour le temps qu'il lui consacrait.

Jinya prit une gorgée de lait, puis demanda :

— Y a-t-il ici une employée portant le nom d'une fleur ?

— Désolé, aucune chez nous. Mais je suis sûr que vous trouverez ici une fille à votre goût malgré tout.

— Avez-vous entendu des rumeurs étranges ?

— Des rumeurs, mon cher ? Le quartier de la Colombe est encore récent, mais cela reste un quartier de plaisirs. Vous y trouverez les habituelles histoires de fantômes, si c'est ce que vous cherchez.

L'homme haussa les épaules, n'ayant rien à offrir sur ces deux points.

Jinya n'avait une fois de plus rien trouvé, mais il n'en fut pas déçu. Le but de ses recherches n'était pas tant de trouver que d'observer la réaction de la mystérieuse prostituée dont parlait la rumeur. Si elle était réellement une fille de Magatsume, elle finirait bien par agir. Dans cette logique, ses efforts n'étaient pas vains.

À cet instant, une serveuse descendit du deuxième étage, le bras enlacé à celui d'un client, et il la reconnut. C'était la prostituée qu'il avait rencontré la veille, celle qui s'était retrouvée mêlée à un homme gênant.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Oh, c'est Hotaru-chan. L'une de nos filles les plus populaires, répondit le gérant.

La femme sembla elle aussi remarquer Jinya, jetant un regard en coin dans sa direction. Elle détourna aussitôt les yeux avec indifférence et se blottit contre son client, lui adressant un sourire chaleureux. Elle ne pouvait pas se permettre de regarder d'autres hommes pendant son service, sous peine de froisser son client. Ce genre d'attention rappelait les prostituées d'autrefois. Avec une certaine nostalgie, Jinya eut le sentiment que cette femme ne correspondait pas à ce quartier des plaisirs moderne.

— Des filles comme elle étaient plus courantes à l'époque de Tamanoi, murmura le gérant pour lui-même.

Un bref instant, son regard se teinta de mélancolie.

Remuer le passé était une maladresse dans ce métier. Jinya ne fit aucun commentaire sur les paroles du gérant, vida d'une traite le lait qu'il lui restait, puis sortit de l'argent et se leva pour payer.

— Désolé pour le dérangement.

— Pas du tout. J'aime les hommes bien élevés comme vous.

Le gérant esquaissa un léger sourire, amusé par les manières quelque peu désuètes de Jinya.

— Oh, encore une chose.

Au moment de partir, Jinya se souvint d'une dernière question qu'il avait oubliée et se retourna.

— Pourquoi restez-vous ici ?

La question sembla toucher un point sensible. Une fatigue se lisait dans le sourire du gérant.

— Bonne question. J'imagine que j'ai des regrets qui persistent, et aussi des attaches. Nous avons tous des choses que nous ne parvenons pas à abandonner.

Ses paroles trouvèrent un écho chez Jinya, qui portait lui aussi ses propres attaches au passé. Leurs regards se croisèrent et, ressentant une certaine affinité, ils échangèrent un léger sourire.

— N'hésitez pas à revenir, dit le gérant. — Peut-être pour une boisson plus forte, cette fois.

— Si l'occasion se présente.

Jinya détourna le regard et sortit. Lorsqu'il ouvrit la porte, elle grinça de nouveau, comme si elle n'avait pas été utilisée depuis longtemps.

La lumière éclatante des enseignes roses et des réverbères l'accueillit lorsqu'il mit le pied dehors. Cet endroit débordait d'éclat et de faste, et pourtant tout lui semblait si vide.

— Alors, ça a donné quoi, Jin-san ?

Aoba s'approcha rapidement de lui, comme un chiot attendant son maître. Elle possédait assurément la ruse d'une femme de ce métier, capable d'afficher une telle innocence tout en dissimulant ses intentions.

— Rien de concluant. Mais j'ai rencontré quelqu'un d'intéressant.

— Eh bien, c'est déjà ça, dit-elle en souriant.

Il percevait quelque chose dissimulé derrière ce sourire, mais il choisit malgré tout de continuer à travailler avec elle pour son propre intérêt.

— Sans doute. Arrêtons-nous là pour ce soir. Désolé de t'avoir fait venir avec moi si tard.

— Hé, ne me traite pas comme une enfant. Je suis une femme à part entière du quartier de la Colombe. Pour les gens comme moi, la nuit ne fait que commencer.

Elle protesta sur un ton léger, semblant apprécier cet échange.

Jinya observa la rue encombrée. Désir et avidité. Hommes lubriques et femmes qui les attiraient. Le désir brut s'exposait en permanence dans les quartiers de plaisirs, mais on pouvait aussi dire qu'ils débordaient d'une vitalité qui leur était propre.

Le quartier de la Colombe ne faisait pas exception, et c'était pour cela que Jinya ressentait depuis son arrivée un malaise constant.

Pour poursuivre notre récit, il convient d'élargir un peu davantage l'histoire du quartier de la Colombe.

Parmi les nombreux quartiers de cafés en plein essor, celui de la Colombe était particulièrement populaire et avait même été présenté dans divers médias, devenant en quelque sorte un phénomène de société. On disait souvent que les hommes qui empruntaient habituellement la ligne Yamanote faisaient un détour rituel auprès des filles du quartier de la Colombe. L'endroit ne comptait que quelques maisons closes juste après la guerre, mais vers la seconde moitié des années vingt de l'ère Shôwa, cent huit établissements s'y entassaient dans une zone relativement restreinte, avec plus de trois cents prostituées au total.

Mais les temps changèrent. Après la guerre, une prise de conscience rapide des droits des femmes se répandit dans tout le pays, et la prostitution fut considérée comme un mal social.

« La prostitution porte atteinte à la dignité de l'individu, va à l'encontre de la morale sexuelle et perturbe les bonnes mœurs de la société. »

Le gouvernement japonais adopta la loi de prévention de la prostitution en la trente et unième année de l'ère Shôwa (1956). Au nom de la protection et de la réhabilitation des prostituées, les quartiers de cafés furent contraints de suspendre toute activité.

La loi entra pleinement en vigueur en avril de la trente-troisième année de l'ère Shôwa (1958), et tous ceux du milieu durent suivre d'autres voies. De nombreux quartiers de plaisirs disparurent définitivement. Même les nouveaux quartiers de cafés n'y échappèrent pas. Le quartier de la Colombe cessa définitivement toute activité le 31 mars de la trente-troisième année de l'ère Shôwa. Ce dernier jour, on y joua « Lueur d'une luciole », une chanson japonaise mélancolique reprenant la mélodie de Auld Lang Syne, tandis que propriétaires, prostituées et clients se rassemblaient pour offrir au quartier de la Colombe un dernier adieu à contrecœur.

Nous étions à présent en avril de la trente-quatrième année de l'ère Shôwa. Selon toute logique, le quartier de la Colombe aurait dû cesser d'exister depuis longtemps.

— Quelque chose ne va pas, Jin-san ?

Aoba pencha la tête, ne comprenant pas pourquoi Jinya fixait les néons. Mais c'était lui qui était véritablement déconcerté. Pourquoi Aoba se trouvait-elle ici, se présentant comme une femme de ce milieu ? Et pourquoi le quartier de la Colombe existait-il encore ?

— Aoba... si je te disais que le quartier de la Colombe n'existe pas, me croirais-tu ?

— Ah ah, encore ça ? Tu aimes vraiment plaisanter, n'est-ce pas ?

Cela ne servait à rien. Elle se contenterait de rire de ses paroles. Elle ne voyait rien d'étrange à se dire prostituée ni rien d'inhabituel dans la situation actuelle.

On ignorait si tout cela était l'œuvre d'une fille de Magatsume ou de quelque chose d'autre. Quoi qu'il en soit, les informations fournies par Jingo s'étaient révélées exactes. Jinya tenait enfin une piste digne d'intérêt après longtemps.

— Oh, c'est vous...

Alors qu'il se tenait là, une femme l'interpella. Hotaru, qui venait de sortir pour raccompagner un client, inclina gracieusement la tête.

— Merci pour votre aide l'autre soir, dit-elle. — Vous allez chez vous ?

— Oui.

— Je vois. C'est dommage. J'espère pouvoir vous tenir compagnie la prochaine fois.

Elle tendit la main et saisit doucement la sienne.

Le gérant avait dit qu'elle était l'une des filles les plus populaires de l'établissement, et Jinya comprenait pourquoi. Elle était jolie, mais plus que son apparence, c'était sa finesse qui comptait. Bien qu'elle se propose à lui, elle le faisait sans vulgarité et conservait une image irréprochable. Elle possédait l'habileté de se faire voir autrement que comme une prostituée. Plus que son corps, elle vendait des rêves dans lesquels on pouvait se perdre. C'était une véritable femme de la nuit.

— Si l'occasion se présente, j'en serais ravi, répondit Jinya.

C'était un quartier de plaisirs. Ici, les femmes usaient de leurs charmes pour attirer les hommes, mais il incombait à ces derniers de jouer le jeu et de se laisser prendre aux femmes et à leurs douces paroles. Il n'aurait pas été assez grossier pour lui retirer la main, pas s'il éprouvait le moindre respect pour cette femme de la nuit qu'il avait autrefois connue.

Le quartier de la Colombe, animé, lui paraissait toujours étrange, mais il s'enfonça malgré tout dans la nuit, accompagné d'Aoba. Hotaru les regarda s'éloigner, ses pensées leur étant inconnues.

— Bienvenue dans le quartier de la Colombe. Puissiez-vous y passer un agréable rêve.

Sa voix faible lui parvint pourtant clairement.

En avril de la trente-troisième année de l'ère Shôwa, les quartiers de plaisirs disparurent tous. À peine une décennie après la guerre, leurs jours de gloire n'étaient déjà plus qu'un souvenir. Avec l'entrée en vigueur de la loi de prévention de la prostitution, la plupart des maisons closes furent transformées en appartements et en pensions, les bâtiments poursuivant leur existence comme de simples habitations.

Au fil du demi-siècle qui mena jusqu'à l'ère Heisei actuelle, ils se détériorèrent comme on pouvait s'y attendre, au point de ne presque plus ressembler à ce qu'ils étaient autrefois.

Les lieux, les émotions de cette époque, et même les promesses jadis faites, tout fut emporté par le temps.

...Mais il m'arrivait encore, de temps à autre, de repenser au quartier de la Colombe qui n'aurait jamais dû exister, et aux événements étranges qui s'y étaient déroulés.

Perdus

1

Partie une : Le gérant du Sakuraba Milk Hall

J'avais dû me tromper de chemin à un embranchement.

Autrefois, quand Tamanoi n'était encore qu'une zone marécageuse, les habitants construisaient leurs maisons où bon leur semblait. Les routes furent tracées ensuite, donnant naissance à un enchevêtrement désordonné de rues, semblable à un labyrinthe. Cela conféra au quartier des plaisirs de Tamanoi une atmosphère distincte de celle des autres quartiers du même genre, aux tracés ordonnés, et permit, dans les années suivantes, son essor en tant que refuge pour les prostituées non autorisées.

Mais tout cela prit fin un jour. Le 9 mars de la vingtième année de l'ère Shôwa (1945), le bombardement de Tôkyô eut lieu, et Tamanoi disparut en une nuit. Près de cinq cents maisons closes furent détruites et plus d'un millier de travailleuses de nuit périrent.

Il ne resta aucune trace de ce monde prospère. Face à ce qui avait autrefois été le lieu qu'il appelait son foyer, un homme hésita.

Deux choix s'offraient à lui. Il pouvait rester à Tamanoi et tenter de reconstruire, ou partir vers un endroit nouveau. Il estima qu'il devrait repartir de zéro dans tous les cas, et décida donc de s'installer dans une zone résidentielle située entre Tamanoi et le quartier des plaisirs de Mukojima, une zone qui deviendrait plus tard le quartier de la Colombe.

Si quelqu'un lui demandait pourquoi il avait fait ce choix, il ne saurait pas quoi répondre. Mais, avec le temps, il finirait sans doute par dire qu'il s'était simplement perdu sur sa route.

Ainsi, celui qui avait autrefois été un jeune employé dans l'une des boutiques douteuses de Tamanoi devint le gérant d'un salon de lait.

Il nomma l'établissement Sakuraba Milk Hall. Ce nom ne portait aucun sens particulier. Il trouvait simplement que l'image d'un jardin de cerisiers en fleurs, un « sakuraba », sonnait bien. Il ne savait pas si l'endroit pouvait être qualifié d'élégant ou non, mais au moins pouvait-il dire qu'il lui appartenait.

Il y était attaché.

— Je vous écoute ?

— Un Single Malt whisky, si vous en avez. N'importe quelle marque fera l'affaire.

Il versa le liquide ambré dans un verre tumbler. Le bloc de glace qu'il contenait craqua nettement en fondant sous l'effet de l'alcool. Il aimait ce son, aussi clair qu'une cloche. Il le dit, et le jeune homme appuyé contre le comptoir fronça les sourcils.

— ...Une blessure à la jambe ?

— Hm ? Ah, ça ? Oui, ça remonte à quand j'étais enfant.

Une maladie contractée dans son enfance avait laissé sa jambe droite incapable de bien bouger. Le jeune homme avait deviné son problème de jambe par-dessus le comptoir, rien qu'à ses légers mouvements. Il avait l'œil affûté.

Le jeune homme devait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Lors de sa dernière visite, il avait promis de prendre quelque chose de plus fort s'il revenait. Son expression sévère et sérieuse était rare chez les clients des quartiers de plaisirs, mais sa manière de boire montrait qu'il n'était pas étranger à l'alcool.

Il buvait en silence, sans montrer cette agitation fatigante propre à bien des jeunes.

Le jeune homme savoura le parfum du whisky, en prit une gorgée, puis esquissa un léger sourire.

— Les temps ont changé.

Le whisky était un produit national. Si les tentatives japonaises de produire des alcools à l'occidentale se vendaient peu durant l'ère Taishô, elles jouissaient désormais d'une grande popularité.

Le gérant ne put qu'acquiescer. Les temps avaient changé. Autrefois, il était impensable que le whisky japonais soit aussi largement accepté. Jadis mal vu, il était devenu quelque chose de tout à fait ordinaire. C'était étrange.

— C'est vrai. Mais le changement ne me dérange pas si ça nous apporte de meilleurs alcools, dit le gérant d'une voix traînante, avant de pousser un soupir satisfait.

La plupart des clients réagissaient d'une manière ou d'une autre en entendant cet homme d'âge mûr parler d'une voix si efféminée, mais le jeune homme ne montra aucune surprise et continua simplement de savourer son verre. Était-ce de l'indifférence ou de la prévenance ? Le gérant n'aurait su le dire, mais il appréciait la manière dont il buvait.

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

Il parlait peu, loin de l'attitude qu'on aurait attendue de quelqu'un de son âge.

De temps à autre, un client des plus singuliers se présentait dans le quartier des plaisirs. Le quartier ne refusait personne, et il arrivait donc qu'une étrangeté s'y glisse. Ce jeune homme, d'une maturité inhabituelle pour son âge, appartenait sans doute à cette catégorie.

Il était vrai que le gérant aimait parler d'une voix efféminée, mais cela n'avait pas de sens particulier. Il éprouvait cependant une certaine sympathie pour ce jeune homme.

— Hé, jeune homme. Pourquoi ne pas laisser tomber le verre et venir jouer avec moi ?

Leur moment de tranquillité fut interrompu par l'appel aguicheur d'une femme. L'une des serveuses s'était approchée pour tenter de décrocher un client. Elle était jeune, mais déjà parfaitement compétente dans son métier. Confiante dans son apparence, elle mettait en valeur son corps.

Le jeune homme lui jeta un regard, puis répondit :

— Non, merci.

Elle ne renonça pas pour autant.

À voir l'aisance avec laquelle il discutait avec le gérant, elle en conclut qu'ils se connaissaient de longue date et supposa qu'il disposait de plus d'argent que ne le laissait penser son apparence juvénile.

— Désolé, Akemi-chan. Cet homme est venu pour moi aujourd'hui, dit le gérant.

Il avait une idée assez claire de ce que cherchait le jeune homme. Il n'était pas là pour les femmes, mais pour autre chose. Akemi, ignorant ses intentions, se sentit offensée de voir ses avances échouer et le fixa d'un regard froid.

— Ne me dites pas que tu es sans le sou. Ou peut-être préfères-tu autre chose que les femmes ?

— Touché. Comment avez-vous deviné ? répondit le jeune homme sans hésiter.

Il esqua un léger sourire, laissant la serveuse stupéfaite. Sa bouche s'entrouvrit tandis qu'elle restait figée de surprise. Il leva son verre de whisky comme pour le montrer, le liquide ambré oscillant à l'intérieur.

Sa réponse surprit également le gérant. Il tenta, sans y parvenir, de retenir son rire. Qui aurait cru que ce jeune homme possédait un côté aussi joueur ?

— ...Ah. Comprenant enfin que le jeune homme voulait dire qu'il préférerait l'alcool aux femmes, Akemi rougit de colère.

Son orgueil de femme avait sans doute été blessé, ses avances ayant échoué et sa propre remarque lui ayant été renvoyée. Elle s'éloigna d'un pas brusque, martelant le sol.

— Évitez de trop taquiner mes filles, si vous le pouvez. Et désolé pour le dérangement, dit le gérant.

— Cela ne m'a pas dérangé du tout.

Le jeune homme porta de nouveau le verre à ses lèvres. Son expression changeait peu, mais le gérant avait l'impression de comprendre ce qu'il ressentait. Il éprouvait lui aussi ces mêmes sentiments.

— C'est une bonne fille, cette Akemi-chan. Assez pour que les hommes s'éprennent d'elle, dit le gérant.

— Mais pas assez pour les faire tomber amoureux ?

— Non. Malheureusement, ce n'est plus dans l'air du temps.

Le quartier de la Colombe était également connu comme le « quartier des plaisirs de l'Après ». « Après » venait du français « après-guerre », qui signifie après la guerre. À l'origine, le terme désignait les évolutions dans la littérature et l'art, mais après la Seconde Guerre mondiale, il en vint à qualifier les jeunes Japonais qui vivaient en se détachant des pensées et de la morale traditionnelles.

En tant que quartier des plaisirs récemment apparu, nombre des travailleuses du quartier de la Colombe étaient de jeunes femmes ayant commencé ce métier après la guerre. Contrairement aux quartiers historiques comme Yoshiwara, riches d'une longue tradition, on y trouvait peu de femmes maîtrisant l'art de recevoir les clients. Malgré cela, de nombreux hommes s'y rendaient, attirés par le service plus amateur, et peut-être plus sincère, que proposaient ces femmes.

Personne ne pouvait dire si ce changement était pour le mieux ou pour le pire, mais il y avait quelque chose de triste à cela. Les anciens quartiers de plaisirs étaient emplis de rêves, et de femmes dignes de faire rêver. Les hommes s'y rendaient en sachant pertinemment que tout n'était qu'illusion, mais désireux malgré tout de « tomber sous le charme ». Les travailleuses du quartier de la Colombe vendaient leurs corps jeunes, mais pas des rêves. Les éphémères illusions d'amour n'étaient tout simplement plus à la mode.

— Comme c'est ennuyeux, dit le jeune homme.

— N'est-ce pas tout aussi ennuyeux de payer pour un rêve ?

— Il y a quelque chose à apprécier dans le fait d'entretenir l'illusion.

— Ah, comme dans *Shibaraku* ? Vraiment, vous êtes bien jeune.

Les hommes qui fréquentaient les quartiers de plaisirs savaient que les rêves qui y étaient proposés n'étaient pas réels. Mais on pouvait en dire autant de *Shibaraku*, l'une des Dix-huit grandes pièces du théâtre kabuki, dans laquelle

Kamakura Gongorô Kagemasa apparaissait au moment précis où certains personnages allaient être décapités.

Le héros arrivait à la dernière seconde et prenait une pose imposante. C'était attendu, et c'était tout l'intérêt. Il serait absurde de regarder la pièce et de se plaindre de son manque de réalisme. De la même manière, il était maladroit de tourner en dérision ceux qui achetaient et vendaient ces rêves d'amour éphémères.

— Cela dit, vous auriez pu au moins faire semblant d'être un peu troublé pour la pauvre Akemi. Les filles sont sensibles à l'image qu'elles donnent aux hommes, vous savez ? dit le gérant.

La manière dont il avait répondu à ses avances revenait à dire qu'elle n'avait rien d'attirant. Bien sûr, c'était elle qui avait dépassé les limites. Le gérant ne reprochait rien au jeune homme, il se contentait de le taquiner pour son stoïcisme excessif.

— Je connaissais autrefois une fille des bas-fonds, commença le jeune homme avec un sourire empreint de nostalgie.

Le bloc de glace dans son verre, trouble sous le liquide ambré, craqua nettement.

— C'était une femme capable de lire le cœur des gens comme personne. Pour moi, elle représentait ce que devait être une femme de ce milieu. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir des exigences élevées à cause d'elle.

— Un ancien amour ?

— Désolé de vous décevoir, mais non. Rien de ce genre.

Sur ces mots, le jeune homme vida son verre et le posa sur le comptoir.

— Merci pour le verre. J'ai passé un bon moment.

— Ravi de l'entendre. J'ai également apprécié votre compagnie. Maintenant, si vous passiez une nuit avec l'une de mes filles, vous seriez un client parfait.

Le gérant observa le jeune homme d'un regard scrutateur, mais celui-ci ne broncha pas.

— Je ne peux rien faire à ce sujet.

— Aucune de mes filles ne vous plaît ?

— Je n'ai pas dit ça. Je suis simplement plus intéressé par vous que par elles.

— Eh bien, je suis flatté. Mais mes goûts vont ailleurs.

— Quelle coïncidence. Les miens aussi.

Derrière la légèreté apparente de leurs paroles, ils se jugeaient. L'affirmation du jeune homme, disant qu'il s'intéressait au gérant, était sans doute sincère. Cependant, il ne s'agissait pas d'un intérêt de nature sexuelle, il soupçonnait plutôt que ce salon de lait se trouvait proche de la vérité cachée du quartier de la Colombe. Il ne le formula pas clairement. Peut-être jugeait-il cela inutile, ou avait-il d'autres raisons de se taire.

— Vous êtes sûr de vouloir partir déjà ? J'avais l'impression que vous aviez des questions à poser.

— Mes questions sont un peu trop lourdes pour aller avec cet alcool. Je les poserai lorsque je me sentirai prêt à entendre les réponses.

C'était décidément un jeune homme à l'ancienne. Amusé par sa personnalité, le gérant retint un rire.

— Ah, encore une chose avant de partir. J'aurais pris Gekkô Kamen¹ comme exemple plutôt que *Shibaraku*.

Le jeune homme semblait lui aussi apprécier l'échange entre eux. Le gérant fronça les sourcils, sans bien comprendre où il voulait en venir. Le jeune homme poursuivit, avec une pointe de triomphe :

— Kamakura Gongorô est un personnage un peu dépassé, vous ne trouvez pas ? Un exemple de notre époque serait plus approprié.

Pris de court, le gérant écarquilla les yeux.

Comme s'il avait espéré précisément cette réaction, le jeune homme esquissa un léger sourire de victoire.

¹ Film de 1958 intitulé en anglais Moonlight Mask (Le masque du clair de lune).

— Vous partez déjà ?

Après avoir réglé, Jinya s'apprêtait à quitter les lieux lorsqu'une serveuse l'interpella. Il se retourna et vit Hotaru accourir pour l'accompagner jusqu'à la sortie.

— Oui. Désolé, je suis juste venu boire aujourd'hui.

— Je vois. Revenez quand vous voulez, pour boire ou pour autre chose.

— D'accord.

Elle s'approcha et se pencha vers lui, frôlant presque son corps.

Après un bref silence chargé, elle déposa un léger baiser sur lui, puis lui adressa un sourire séducteur.

Un parfum effleura ses narines, peut-être un parfum, ou bien simplement son odeur naturelle. Quoi qu'il en soit, Jinya ne put qu'admirer son charme, digne d'une véritable femme de ce milieu.

— ...Mes avances ne sont pas à votre goût ? demanda-t-elle avec curiosité.

Elle semblait trouver étrange qu'un jeune homme comme Jinya réagisse si peu.

— Pas du tout. Vous êtes si captivante que je n'ai qu'une envie, me laisser tomber sous votre charme.

— Tant mieux. Me voilà rassurée.

— Mais je dépends actuellement d'une autre femme de ce métier. Il serait malvenu de l'ignorer pour m'amuser avec une autre, dit-il avec un sourire en coin.

— Quel dommage. Mais je suppose que je ne devrais pas m'approprier l'homme d'une autre, n'est-ce pas ?

Elle émit un petit rire et recula sans difficulté, n'ayant rien attendu dès le départ.

Pourtant, elle avait dû avoir une raison de l'aborder.

— Vous pensez encore à cet homme ? demanda-t-il.

Il avait visé juste, car son masque professionnel s’effaça pour laisser place à l’expression d’une femme vulnérable. Elle reprit aussitôt contenance, mais une certaine tristesse demeurait dans son regard.

— ...Oui.

— Comme je vous l’ai déjà dit, il reviendra. J’en suis certain.

Ses épaules tremblèrent légèrement. Jinya ne savait rien de leur relation, et elle n’avait sans doute aucune intention d’en parler.

— Vous avez l’air si sûr de vous.

— Parce que je le suis. Faites attention à ne pas vous retrouver seule la nuit, la mit-il en garde.

Elle soupira, lasse.

— Je ne peux pas y faire grand-chose. Même quand je suis dans les bras de quelqu’un d’autre, il n’y a pas une seule nuit où je ne me sente pas seule.

Après avoir quitté le Sakuraba Milk Hall, Jinya observa les rues encombrées en marchant. Ce quartier de la Colombe, qui n’aurait pas dû exister, était pourtant bien vivant. Les gens qu’il voyait aller et venir ne montraient aucun signe de trouver leur présence ici étrange.

Le gérant du Sakuraba Milk Hall était un homme singulier, qui parlait d’une voix efféminée, mais ce n’était pas cela qui avait retenu l’attention de Jinya. Le gérant savait probablement quelque chose. Jinya ne pouvait en être certain, mais son intuition lui disait qu’il suivait la bonne piste.

Il ne voulait cependant pas aller trop vite. Un faux pas pourrait lui faire perdre son unique piste, et, plus important encore, un endroit où boire de l’alcool de qualité. Il n’avait toujours pas trouvé la travailleuse portant un nom de fleur, et de nombreux mystères restaient en suspens. Il décida donc de laisser les choses suivre leur cours pour le moment pour agir au moment propice.

— Oh, bon retour, Jin-san.

Sur le chemin du retour, il croisa Aoba, qui était sans doute sortie à sa recherche. Elle lui fit signe en s'approchant en trotinant.

Il savait où se trouvait le milk hall et n'avait pas besoin de guide. C'était ce qu'il avait dit à Aoba pour qu'elle le laisse partir seul. Elle avait sans doute envie de se plaindre d'avoir été laissée derrière et de l'odeur d'alcool qu'il portait, mais elle le salua avec un sourire.

Jinya décida de ne pas trop chercher à comprendre pourquoi.

— Tu n'as pas à t'inquiéter que je m'enfuie, dit-il.

— Ah ah. Allons, qu'est-ce que tu racontes ?

Après quelques plaisanteries légères, ils marchèrent côte à côte. Leur promenade nocturne était agréable. En un rien de temps, le logement d'Aoba apparut : un appartement situé dans une rue bordée de cafés d'un côté et de quelques boutiques de l'autre. Aoba avait quinze ans, seize tout au plus. Bien qu'elle prétende être une travailleuse de nuit, elle n'était même pas encore en formation et n'avait jamais reçu de client. Naturellement, elle ne pouvait pas louer une chambre dans une maison close, alors elle vivait ici seule. Elle faisait cependant quelques petits travaux dans une maison close, et bénéficiait d'un loyer réduit grâce aux relations du gérant.

Il était déjà assez tard lorsqu'ils rentrèrent à son appartement. Il ne leur restait plus qu'à aller se coucher, sans aucune connotation sexuelle, bien sûr. Jinya vivait actuellement à ses crochets, pas mieux que ces bons à rien qui vivaient aux dépens de leur petite amie, comme on en voyait souvent dans les quartiers de plaisirs. Se sentant quelque peu coupable, il essayait de compenser par de petites attentions.

— Tiens.

— Oh, merci.

Ils s'assirent autour d'une petite table et burent du thé chaud. Quelques jours après qu'il eut commencé à vivre ici, il avait proposé qu'ils discutent régulièrement avant d'aller se coucher, et elle avait accepté sans hésiter.

Tous deux cherchaient à tirer des informations l'un de l'autre, mais rien d'utile n'en ressortait. Sans qu'ils s'en rendent compte, leurs échanges étaient simplement devenus de simples conversations.

— ...Et c'est ainsi que l'épingle à cheveux prit la forme d'un coucou et retourna dans le ciel avec son frère de glycine.

— Waouh. Quelle belle fin.

Aoba avait un faible pour les histoires inhabituelles et émouvantes. Heureusement, Jinya en connaissait beaucoup. Il racontait les événements étranges de son passé tels qu'ils s'étaient produits, mais elle n'avait besoin d'aucun embellissement pour les trouver captivants. Pour une fois, elle paraissait réellement avoir son âge en écoutant ses récits. Pour sa part, Jinya ne détestait pas du tout ces discussions nocturnes.

— On va s'arrêter là pour ce soir, dit-il.

— Oui, tu as raison. Il est déjà assez tard. Qu'est-ce que tu comptes faire demain ?

— Je vais encore chercher la travailleuse qui porte un nom de fleur. Ça te dérange de me servir de guide ?

— Pas du tout.

Elle lui adressa un sourire. Elle saisissait chaque occasion de rester à ses côtés. Il était évident qu'elle avait une arrière-pensée, mais il n'arrivait toujours pas à en deviner la nature. Les mystères ne faisaient que s'accumuler. Déçu par son manque de progrès, il poussa un soupir.

— Mais avant de chercher, il y a un endroit où je veux t'emmener, dit-elle.

— Ça ne me dérange pas. Je t'en dois une, de toute façon.

— Parfait. Ce sera juste un détour rapide par Ichikawa.

Ichikawa était l'établissement où travaillait Aoba, non pas comme travailleuse de nuit, mais en s'occupant de diverses tâches comme la vaisselle, le nettoyage et autres.

Il connaissait l'endroit, puisqu'elle en avait déjà parlé, mais il n'y avait apparemment aucune travailleuse portant un nom de fleur, alors il n'avait pas pris la peine de s'y rendre.

— Nanao-san, cette travailleuse qui fait aussi office de gérante, veut te rencontrer.

Apparemment, c'était aussi cette Nanao qui avait permis à Aoba d'obtenir son appartement. Se sentant redevable envers elle, Aoba avait fini par promettre de lui amener Jinya sans même lui demander son avis au préalable.

Jinya accepta d'y aller, tout en précisant qu'il n'était pas quelqu'un de particulièrement intéressant à rencontrer. Il devait bien ça à Aoba et pouvait au moins l'aider à sauver la face.

— Désolée pour le dérangement. Et merci.

Aoba sourit, soulagée, une réaction honnête, chose rare chez elle. Le respect qu'elle éprouvait pour Nanao était évident. Elle semblait sincèrement heureuse de ne pas décevoir sa patronne.

Le lendemain arriva. Lorsque le soleil du soir monta dans le ciel et que les rues prirent une teinte orangée sombre, Jinya et Aoba se rendirent dans une petite boutique chaleureuse, sur laquelle on pouvait lire « Ichikawa » à l'entrée.

Cet établissement était différent des salons de lait et des cafés si répandus dans le quartier. Ichikawa proposait uniquement des chambres où passer la nuit avec des femmes, et rien d'autre. Les murs du bâtiment étaient carrelés, ce qui lui donnait un aspect vaguement moderne. Mais sa façade était de style japonais traditionnel, si bien qu'il était difficile de comprendre quelle esthétique l'endroit cherchait à adopter.

— Nous y voilà. Allez, entre.

En entrant, il découvrit un couloir au sol en bois, plutôt qu'un espace ouvert pour boire ou manger comme dans d'autres établissements. On aurait dit qu'il s'agissait à l'origine d'une maison ordinaire, réaménagée en commerce. Il s'avança au fond du couloir étroit jusqu'à atteindre une porte en bois. D'après Aoba, c'était là que se trouvait Nanao.

Aoba l'encouragea à entrer, et il s'exécuta. La pièce était meublée de mobilier en bois assorti à l'esthétique des lieux. Une femme les attendait à l'intérieur, et le regard de Jinya devint froid et acéré lorsqu'il la vit.

— Oh, Aoba-chan. Et qui est-ce ? dit la femme d'une voix traînante et séduisante.

— Bonjour, Nanao-san. J'ai amené Jin-san comme promis.

— Ah, nous nous rencontrons enfin. Désolée pour tout ce dérangement, ma chère.

— Pas du tout. Je suis ravie d'avoir pu rendre service.

L'attachement d'Aoba pour Nanao était évident dans leur manière de parler, mais Jinya continuait de la fixer.

Nanao avait de beaux cheveux bien entretenus qui lui arrivaient aux épaules, et ses traits étaient harmonieux. Elle était jolie, sans aucun doute, mais pas d'une beauté à couper le souffle ou de ce genre-là. Malgré cela, Jinya ne pouvait détacher son regard d'elle. Son corps s'était raidi, car il ne s'attendait pas à ce qu'ils se rencontrent si soudainement.

— Il arrive parfois que ce genre de chose se produise, murmura-t-il.

Aoba ne comprit pas le sens de ses paroles, mais Nanao, elle, comprit. Le coin de ses lèvres se releva en un sourire mauvais.

— Enchantée de te rencontrer. Jin-san, n'est-ce pas ? Aoba m'a énormément parlé de toi... tout comme ma mère.

Elle ne cherchait même pas à dissimuler son aura démoniaque ni son identité. Maintenant qu'il y réfléchissait, cette possibilité avait toujours existé.

Azumagiku avait pris l'apparence exacte de Shirayuki en absorbant son crâne. Jishibari avait pris l'apparence de Nagumo Kazusa, et Furutsubaki celle de Saegusa Sahiro.

À l'exception de Himawari, chacune des filles de Magatsume devait absorber un aspect d'une personne afin d'acquérir une identité et une apparence.

Il n'y avait donc rien de surprenant à cela. Si elles pouvaient dévorer quelqu'un pour prendre son apparence, sa voix, et même ses souvenirs, elles pouvaient devenir cette personne.

Leur rencontre ici était une coïncidence, mais une coïncidence qui avait toujours été possible.

Il n'y avait simplement pas pensé jusque-là.

— Oh, où sont mes manières ? Je suis Nanao, une travailleuse de nuit et la gérante temporaire de cet établissement.

Jinya pouvait le sentir, peut-être parce qu'il s'était déjà battu contre elles à de nombreuses reprises, ou peut-être parce qu'il en avait lui-même dévoré quelques-unes, cette travailleuse de nuit qu'Aoba admirait était une fille de Magatsume.

Ou, pour être plus exact, une personne qui avait été dévorée par l'une des filles de Magatsume.

2

Les maisons closes avaient une odeur particulière. Il n'y avait pas beaucoup d'établissements spécialisés dans les bains dans le quartier de la Colombe, mais un parfum doux et moisi flottait tout de même dans l'air. Cette odeur se rapprochait moins de celle des fleurs que de celle de fruits mûrs. C'était une odeur familière à tous les quartiers de plaisirs, une odeur qui n'avait pas changé malgré l'évolution de l'industrie.

La nuit s'étira. Minuit passa, et le quartier des plaisirs s'anima. Des hommes entrèrent au Sakuraba Milk Hall, attirés par ces senteurs sucrées, et dévisagèrent les serveuses en essayant de faire leur choix.

La glace se brisa avec un craquement net. Comme à son habitude, Jinya s'adossa au comptoir et but sans y prêter attention.

— Vous venez encore seulement pour boire ?

— Oui. Désolé.

— Ça ne me dérange pas, mais...

Le gérant jeta un regard vers les serveuses et esquissa un sourire.

Jinya suivit son regard et vit l'une d'elles le fixer d'un air boudeur. Son nom était Akemi, se rappelait-il vaguement. Elle détourna les yeux lorsque leurs regards se croisèrent. Il semblait qu'il ne soit pas apprécié.

— Peut-être l'ai-je trop taquinée ?

— Ce n'est rien. Akemi-chan est fière, mais elle ne garde pas rancune éternellement. Elle vous pardonnera avec le temps, dit le gérant en souriant.

Jinya hocha la tête, puis prit une nouvelle gorgée de son whisky. Le parfum qui lui monta au nez avait une élégance que l'alcool japonais n'avait pas. Cela l'avait fait froncer les sourcils la première fois, mais il s'y était habitué.

On pouvait s'habituer à la plupart des choses avec le temps.

Que ce soit une bonne ou une mauvaise chose, il ne le savait pas.

— La boisson de ce soir ne vous plaît pas ?

La question du gérant n'avait rien à voir avec la boisson. Il avait remarqué que quelque chose préoccupait Jinya et lui offrait une occasion de parler sans le forcer à le faire. Si Jinya ne souhaitait pas s'ouvrir, il pouvait simplement dire que la boisson était bonne, et le gérant n'insisterait pas.

— J'ai trouvé la travailleuse de nuit que je cherchais, répondit Jinya.

Il n'avait pas besoin de dire la vérité, mais il le fit malgré tout.

— Eh bien, n'est-ce pas une bonne chose ?

— Hmm. Il aurait peut-être mieux valu que je ne la trouve jamais.

— Vraiment ? Et pourquoi cela ?

Jinya prit une autre gorgée, puis laissa échapper un léger soupir. Une chaleur se répandit dans son estomac, et il forma ses mots avant qu'elle ne retombe.

— Cette travailleuse de nuit... c'est ma nièce...

Le gérant comprendrait probablement mal ce que cela signifiait pour Jinya, mais cela n'avait rien de grave. Jinya voulait simplement se plaindre. Qu'il soit compris ou non n'avait pas d'importance.

— Ah. Vous ne vouliez pas la voir devenir travailleuse de nuit ?

— Ce n'est pas ça. Ma relation avec sa mère, ma sœur, n'est pas des meilleures. J'aurais préféré ne jamais la rencontrer.

— Pourtant, vous l'avez cherchée. Pourquoi ?

Jinya resta sans réponse. Il fit tourner le verre dans sa main en réfléchissant. Il était vrai qu'il ne voulait pas rencontrer cette fille de Magatsume, mais il avait tout de même cherché cette travailleuse de nuit portant un nom de fleur. Il se demandait pourquoi, mais s'il devait donner une réponse...

— ...C'est sans doute parce que je m'étais perdu.

Ce n'était pas parce qu'il voulait découvrir la vérité sur ce quartier factice de la Colombe. Il l'avait cherchée parce qu'il était perdu, rien de plus.

Au tout début, il perdit tout. Il ne parvint pas à protéger la femme qu'il aimait ni sa famille, vit tout ce en quoi il croyait être piétiné, et fit son premier pas en avant poussé uniquement par la haine.

Humain, dans quel but manies-tu ta lame ?

Cette question, qu'on lui avait posée autrefois, n'avait cessé de le hanter depuis.

À l'époque d'Edo, il s'abandonna à sa haine et vécut selon ce qu'elle lui dictait. Il voulait devenir plus fort, et ce désir devint tout pour lui. Mais une femme dont le sourire était aussi beau qu'une fleur lui montra qu'il existait un répit sur le chemin erroné qu'il suivait.

Grâce à elle, il apprit de nouveau à avancer lentement.

À l'époque de Meiji, il eut un ami toujours prêt à lui tendre la main et une fille qui disait vouloir rester auprès de lui en tant que famille. Il apprit qu'il existait une force dans les jours paisibles, mais il ne parvint finalement pas à prouver la valeur d'une telle force.

Il perdit tout ce qu'il avait obtenu, et la haine se raviva en lui.

À l'époque de Taishô, il s'accrocha désespérément à ce qu'il possédait. Il haïssait sa propre faiblesse et son incapacité constante à protéger ce qui lui était cher, alors il se battit de toute son âme et finit par recevoir, au bout du chemin, un sourire. Cette jeune fille n'avait probablement aucune idée de ce que sa gratitude représentait pour lui.

Enfin, l'ère Shôwa. Aoba le conduisit dans cette pièce de maison close nommée Ichikawa, où il se retrouva face à quelqu'un à qui son destin était lié.

— Aoba-chan, si tu veux bien, dit Nanao.

— Bien sûr. Tu ferais mieux de ne rien lui faire pendant mon absence, Jin-san, prévint Aoba.

— Mais faire des choses avec les hommes, c'est mon métier, non ?
plaisanta Nanao.

Aoba sortit sans hésiter, comme si elle avait été informée à l'avance que Nanao souhaitait parler en privé.

Il ne resta plus que Jinya et Nanao.

Jinya ne fit pas un pas pour s'asseoir et ramena plutôt légèrement sa jambe gauche en arrière avec prudence. Elle resta là où elle était, assise négligemment, les jambes rejetées sur le côté.

— Ça sent mauvais ? Désolée, j'ai eu un client il y a un instant, dit-elle.

Comme il y avait peu d'aération, l'air restait stagnant. Il était saturé d'une odeur de sueur et d'autre chose, l'odeur du sexe. Nanao s'excusa sans réel remords. Sans quitter sa place ni prendre la peine de remettre en ordre ses vêtements, elle laissa échapper un bâillement. Elle se moquait de lui.

— Nanao, c'est ton nom, ou celui de ce corps ?

Sans aucune intention de se laisser entraîner dans son rythme, Jinya força la conversation à avancer. Sa voix était plus ferme que lorsqu'il parlait à Aoba. Nanao était une femme, mais elle était aussi la fille de son ennemi juré. Il n'avait pas envie de jouer avec elle.

— Celui de ce corps. Mais cela reste bien le nom d'une « fleur », n'est-ce pas ?

Les quartiers des plaisirs étaient aussi communément appelés « quartiers des fleurs » au Japon, les fleurs désignant les travailleuses de nuit, tout comme les colombes dans « quartier de la Colombe ».

Elle répondait ainsi avec une ironie légère.

Elle avait dû errer dans le quartier de la Colombe à un moment donné, en tant que démon sans forme portant un nom de fleur.

Elle avait ensuite dévoré une travailleuse de nuit nommée Nanao, acquérant ainsi une volonté et une apparence humaine, puis s'était fondue dans son environnement, devenant en pratique, Nanao.

En tant que quelqu'un qui avait lui-même dévoré les siens, Jinya ne pouvait pas lui reprocher d'avoir consommé un humain. La grimace sur son visage avait une autre origine.

— Est-ce toi qu'Aoba admire, ou la véritable Nanao ?

Il ne savait pas depuis combien de temps cette fille de Magatsume était devenue Nanao. Peut-être qu'Aoba avait connu la véritable, peut-être pas. Le savoir ne changerait rien. Il savait que sa question était dénuée de sens, mais il tenait suffisamment à Aoba pour la poser malgré tout.

— Oh. Tu es plus tendre que je ne le pensais. Comment quelqu'un d'aussi tendre pourrait-il espérer tuer sa propre petite sœur ?

Elle laissa échapper un rire aigu et enjoué, mais il ne sentit ni malice ni hostilité. Ce n'était que la manière dont une travailleuse de nuit taquinait un homme.

— J'en conclus que tu n'as pas l'intention de répondre ? dit-il d'un ton légèrement plus ferme.

— Et si je répondais, qu'est-ce que cela changerait ?

Elle répondit avec une franchise simple. Les événements qui l'avaient conduite à devenir Nanao ne changeraient pas la manière dont Jinya la traiterait.

— Peut-être ai-je trompé la douce petite Aoba-chan. Peut-être que son admiration pour moi est sincère. Cela n'a aucune importance, n'est-ce pas ? Tout se terminera de la même manière.

En effet, la vérité n'avait pas d'importance. Jinya finirait par tuer cette fille de Magatsume quoi qu'il arrive. Aoba perdrait quelqu'un qui lui était cher, quelle que soit la vérité.

— Alors ? Que vas-tu faire ? Vas-tu me tuer ? dit Nanao d'un ton taquin, comme si elle le poussait à devenir un meurtrier sous les yeux d'Aoba.

Il lui lança un regard froid, mais elle n'en fut pas troublée. Elle avait du cran, ou bien elle le sous-estimait simplement. Dans tous les cas, elle était difficile à gérer.

— Non, dit-il. Du moins, pas encore.

— Eh bien, c'est rassurant. Oh, juste pour que ce soit clair, je n'avais pas l'intention que les choses tournent ainsi.

— Je le sais.

Elle n'aurait pas pu prévoir que Jinya se rapprocherait d'Aoba. Elle exploitait peut-être cette coïncidence contre lui, mais il ne pouvait pas lui en vouloir pour cela. Cela n'avait pas vraiment d'importance, de toute façon. Le moment venu, il tuerait Nanao sans hésitation. Il était du genre à faire passer ses propres objectifs avant les sentiments d'Aoba. Pour l'instant, il se contenterait de poser des questions. Il réfléchirait plus tard à la manière de la tuer.

— Pourquoi voulais-tu me rencontrer ? demanda-t-il.

C'était la question la plus évidente pour commencer. Nanao était une fille de Magatsume. À tous égards, elle aurait dû être son ennemie. Qu'elle prenne ainsi l'initiative de le rencontrer était étrange. D'un ton évasif, elle répondit :

— Qui sait ? Peut-être que j'avais envie de vivre une liaison scandaleuse avec mon propre oncle ?

— Prends ça au sérieux.

— Oh. Tu n'es pas drôle.

Elle leva les bras et s'étira profondément, cambrant le dos. Le démon qui avait dévoré nombre de ses propres sœurs se tenait devant elle, et pourtant elle restait aussi détendue.

— ...Quelle part d'elle es-tu, au juste ? murmura-t-il pour lui-même.

Toutes les filles de Magatsume étaient formées à partir des fragments de son propre cœur qu'elle s'était arrachés. La femme que Nanao avait absorbée avait peut-être exercé une certaine influence sur elle, mais en principe, Nanao aurait dû être une facette de Suzune. Cette femme vulgaire, pleine d'assurance, ne ressemblait en rien à la Suzune qu'il connaissait.

Nanao laissa échapper un rire moqueur.

— Tu penses connaître ta sœur ? Si tout a tourné ainsi, c'est justement parce que tu ne savais rien d'elle.

Cela toucha un point sensible.

Lui et Suzune avaient autrefois formé une famille aimante, avant d'en venir à se haïr. Mais, en réalité, ne l'avait-il jamais vraiment regardée ?

— Tu as raison. Tu sais trouver les mots justes.

— Bien sûr. Je suis une travailleuse de nuit, après tout.

Il ignora son rire contenu. Ils n'avançaient nulle part. S'asseyant lourdement, il la regarda droit dans les yeux.

— Nanao, pourquoi voulais-tu me rencontrer ?

Elle perçut le changement d'atmosphère, et son regard se fit légèrement plus sérieux. L'air nonchalant demeurait, mais l'atmosphère stagnante sembla perdre quelques degrés.

— Je voulais te parler, je suppose, dit-elle avec lassitude.

Son expression coquette disparut, remplacée par un sourire fébrile et passager. À présent, elle exprimait sans doute ses véritables sentiments.

— Eh bien, j'avais en réalité deux raisons. La première, c'est que je voulais simplement te parler. Sans arrière-pensée. J'étais sentimentale, c'est tout. Laisse-moi deviner, tu as sans doute pensé que ma mère avait élaboré quelque plan et m'avait envoyée vers toi ?

— Oui. J'en ai presque assez de ses stratagèmes insensés.

— Ah ha ha ! C'est hilarant.

Elle rit de bon cœur, non pas de ses propos, mais de l'absurdité de sa mère.

— Mais non, rien de tout cela. Ma mère m'a abandonnée il y a longtemps. Je n'ai aucune raison de l'aider.

— Tu... quoi ?

— Tu as bien entendu. Mes autres sœurs comptent pour ma mère, mais elle n'a pas besoin de moi. J'ai donc été abandonnée, j'ai erré jusqu'ici, et je suis devenue travailleuse de nuit. Une histoire somme toute banale pour celles qui vivent dans le quartier de la Colombe.

Elle dit cela sans laisser transparaître la moindre émotion.

Elle était clairement différente des autres filles qu'il avait rencontrées jusque-là. Furutsubaki faisait exception en raison de sa situation, et il y avait des différences dans le degré de leur attachement, mais toutes les autres filles avaient aimé Magatsume et avaient obéi à chacun de ses ordres.

— Mais grâce à cela, j'ai la liberté, alors je suppose que je ne peux pas me plaindre.

— Attends, ça veut dire que...

— Oui. Je n'ai rien à voir avec ce qui se passe dans le quartier de la Colombe. Si quoi que ce soit, je suis une autre victime.

Il l'avait cherchée en grande partie parce qu'il pensait qu'une fille de Magatsume était derrière tout cela, mais les démons ne pouvaient pas mentir. Sa conviction était erronée.

— Ce qui m'amène à ma seconde raison de te rencontrer. Ces affaires surnaturelles sont ta spécialité, n'est-ce pas ? Ne voudrais-tu pas être aimable et faire quelque chose pour moi ?

En tant que fille de Magatsume, Nanao savait que Jinya s'était occupé de ce genre d'affaires à l'époque d'Edo et de Meiji. Il était étrange de penser qu'il y reviendrait un siècle plus tard.

— J'ai un travail pour le maître épéiste qui tranche les démons d'un seul coup. Résous le mystère de ce quartier de la Colombe qui ne devrait pas exister. Ta récompense sera, voyons... Peut-être que mes capacités suffiront comme paiement ?

C'était un marché simple. Elle lui offrirait sa vie de bon gré s'il mettait fin à ce qui se produisait. Elle parla avec désinvolture, comme si elle ne faisait que prolonger une plaisanterie. Son esprit s'arrêta. Il ne parvenait pas à saisir son intention. Elle dut percevoir son trouble, car elle sourit.

— Ravie de t'avoir rencontré. Je n'ai pas grand-chose à offrir, mais n'hésite pas à repasser si cela ne te dérange pas. Si tu as l'argent, je t'accorderai du temps quand tu voudras, plaisanta-t-elle.

Elle semblait réellement de bonne humeur. Il ne répondit pas, ne sachant que dire.

— ...C'est sans doute parce que je m'étais perdu.

Avant même que Jinya ne s'en rende compte, Akemi et quelques autres serveuses avaient trouvé des clients, et le Milk Hall s'était vidé. Il repensa à son échange avec Nanao en portant une nouvelle fois son verre à ses lèvres.

Le goût lui parut étrange. Il termina son verre, mais refusa qu'on le resserve lorsqu'on le lui proposa. L'alcool était fait pour être apprécié. Il était inutile d'en boire dans son état d'esprit actuel.

— Je vois, remarqua le gérant sans rien ajouter de plus.

Jinya lui fut reconnaissant pour ce silence. Même si la salle était vide, il fit tourner le verre dans sa main et fixa le comptoir. Il remarqua que le gérant bougeait avec une certaine raideur.

Le gérant suivit son regard, interrompit ce qu'il faisait et esquissa un sourire gêné.

— Je l'ai peut-être déjà mentionné, mais j'ai été malade dans ma jeunesse. Ma jambe droite en est restée paralysée.

— Vous n'utilisez pas de canne ?

— Non. Cela gênerait mon travail, alors j'utilise une attelle. Je suis habitué à avoir une mauvaise jambe, de toute façon. Cela ne m'empêche pas d'accomplir la plupart des tâches.

Il parlait tranquillement tout en essuyant des verres. Son handicap ne semblait pas peser lourd dans son esprit. Il pouvait même en plaisanter. Il avait sans doute reçu plus de regards de pitié qu'il ne l'aurait souhaité depuis l'enfance.

— Mais j' imagine que ça a été difficile pour moi autrefois, poursuivit-il.

Il plissa les yeux avec tristesse.

— Les enfants sont cruels, vous savez ? J'avais des amis, mais je ne pouvais pas courir avec eux. Je me faisais toujours distancer.

Sa voix était teintée de nostalgie, mais il semblait surtout chercher à se soulager en parlant. Son expression s'adoucissait à mesure qu'il parlait, comme si ce qui le pesait se dissipait peu à peu.

— Je ne sais même plus combien de fois j'ai maudit cette jambe, mais grâce à elle, je n'ai pas eu à partir à la guerre. On ne sait jamais ce qui peut se révéler être une bénédiction dans la vie.

— Vous appelez cela une bénédiction, mais vous n'avez pas l'air heureux de le dire, fit remarquer Jinya.

— ...Sans doute pas. Au final, j'ai encore été laissé derrière à cause de cette jambe. Mes amis ont tous couru, encore et encore, se précipitant pour mourir pour le pays, et m'ont laissé seul.

Il regardait au loin, vers un autre endroit.

— Vous auriez voulu mourir avec eux ? demanda Jinya sans détour.

Il choisit de ne pas adoucir ses mots par respect. Le gérant sembla comprendre et esquissa un léger sourire.

— ...Pour être honnête ? Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je souhaiterais.

La nation s'était unie pour combattre lors de la guerre du Pacifique. Tous les amis du gérant étaient partis au combat et avaient finalement péri pour leur pays.

Le Grand Empire ne perdra jamais !

Si nous ne combattons pas, qui le fera ?

Tous avaient foncé de toutes leurs forces. Lui n'avait rien pu faire d'autre que les regarder s'éloigner, et c'est ainsi qu'il avait survécu. Comment était-il censé se sentir face à cela ? Devait-il souhaiter avoir combattu aux côtés de ses amis et être mort avec eux ? Ou devait-il se réjouir d'être en vie ?

Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis la fin de la guerre, mais il ne le savait toujours pas.

— Je n'ai aucune idée de ce que j'aurais dû faire. J'ai l'impression d'avoir pris un mauvais chemin quelque part.

Il esquaissa un sourire amer et fatigué.

Bien qu'il fût dans la quarantaine, il paraissait désesparé comme un enfant. Un enfant qui essayait de courir sans parvenir à rattraper les autres, suppliant en pleurant qu'on ne le laisse pas derrière.

— Nous ne sommes pas si différents, dit Jinya.

Peu importe à quel point il courait, il arrivait souvent trop tard au moment décisif.

C'était pour cela qu'il pouvait percevoir la douleur dissimulée sous le sourire indécis du gérant, et qu'il pouvait désormais deviner la raison de la persistance du quartier de la Colombe.

— Désolé. Ce sera tout pour aujourd'hui.

— Oh ? Je comprends. N'hésitez pas à repasser.

Lorsque Jinya se leva, l'atmosphère pesante se dissipa.

Ils redevinrent des inconnus, deux navires se croisant dans la nuit.

Mais, au moment de se croiser, ils s'étaient aperçus et avaient compris qu'ils n'étaient pas seuls.

Deux hommes perdus avaient dérivé jusqu'ici et y étaient restés.

C'était le genre d'anomalie auquel il avait affaire.

3

Avant de devenir le gérant du Sakuraba Milk Hall, il se sentait petit et inférieur. Pendant la guerre, presque tous les hommes adultes furent mobilisés, et même les étudiants furent réquisitionnés pour le travail. Il fut épargné du champ de bataille à cause de sa mauvaise jambe, mais il était tout aussi inutile ailleurs. Il n'avait pas l'instruction nécessaire pour travailler à un bureau, et il n'était pas assez effronté pour rester chez lui à vivre aux crochets de sa famille, alors il quitta la maison comme s'il fuyait.

C'est ainsi qu'il en vint à travailler comme assistant, s'occupant de diverses tâches dans l'une des boutiques douteuses de Tamanoi, et sa décision s'avéra judicieuse. Même en ces temps-là, Tamanoi prospérait. Les hommes recherchaient des rêves pour oublier les peurs engendrées par la guerre.

Il dut travailler dur pour gagner sa place, mais c'était toujours mieux que d'être inutile. Il était heureux de faire partie de ceux qui entretenaient le rêve de ce monde éclatant, baigné de néons. Son patron et les femmes qui travaillaient là l'appréciaient. Il n'était pas le plus rapide dans son travail, mais l'aide d'un homme restait rare, la plupart ayant été mobilisés. Il travaillait avec sérieux, et même si sa mauvaise jambe lui faisait parfois obstacle, il ne relâchait jamais ses efforts. Ceux qui l'entouraient reconnurent ses efforts, et lui, qui s'était toujours considéré comme quelqu'un d'inférieur, trouva un certain accomplissement dans cette ruelle sordide du quartier des plaisirs.

Mais chaque jour, après s'être épuisé au travail et avoir pris un moment pour reprendre son souffle, il était saisi d'un malaise indescriptible. D'où cela venait, et pourquoi cela l'inquiétait tant, il l'ignorait.

Le 9 mars de la vingtième année de l'ère Shôwa (1945), le bombardement de Tôkyô eut lieu, et Tamanoi disparut du jour au lendemain. Près de cinq cents maisons closes et plus d'un millier de prostituées périrent.

Tandis qu'il contemplait les vestiges calcinés de ce qui avait été son foyer, son ancien patron lui fit une suggestion.

— Les gens de Tamanoi vont racheter ce quartier résidentiel. Pourquoi ne pas essayer d'y tenir votre propre établissement ?

C'est ainsi qu'il en vint à s'installer dans ce qui deviendrait plus tard le quartier de la Colombe. Peut-être avait-il accepté parce qu'il s'était dit qu'il valait mieux tenter quelque chose de nouveau, puisqu'il devait de toute façon peiner. Peut-être était-il simplement heureux de voir ses efforts reconnus et de se voir confier son propre commerce. À dire vrai, il n'en savait rien. Toutes les raisons qu'il avançait lui semblaient n'être que des excuses. Pour des raisons qu'il ne comprenait pas lui-même, il vint s'installer dans le quartier de la Colombe et s'établit comme gérant du Sakuraba Milk Hall.

Mais rien ne changea. Il travaillait avec sérieux et sans relâche en tant que gérant, mais dès qu'il avait un moment de répit, le malaise revenait.

— ...Je dois être perdu, moi aussi.

Avec une résignation dans la voix, le gérant laissa échapper ce murmure tout aussi faible. Le jeune homme était déjà parti, et les serveuses étaient occupées à leur travail, le laissant seul au rez-de-chaussée.

Le silence était tel qu'on pouvait entendre le tic-tac de l'horloge, faisant naître toutes sortes de pensées indésirables. Les silhouettes qui s'éloignaient de ses amis lui revenaient toujours à l'esprit dans de tels moments.

L'âge lui avait apporté de la sagesse.

Tel qu'il était à présent, il avait l'impression de comprendre pourquoi il était venu en cet endroit.

— Je...

Il était probablement le premier à comprendre la vérité qui se cachait derrière le quartier de la Colombe.

— Vous rentrez ?

Jinya sortit du Sakuraba Milk Hall et croisa Hotaru juste devant l'entrée, le regard levé vers le ciel nocturne. Elle repoussa ses cheveux en arrière, dévoilant une peau rosie, un geste empreint de charme. Elle semblait un peu plus âgée que la plupart des prostituées du quartier de la Colombe, mais elle possédait une grâce et une élégance qui compensaient cela.

— Oui. Vous raccompagniez un client ?

— J'observais les étoiles. Ou bien est-ce un peu trop prétentieux de dire cela ?

Elle sourit, comme pour faire oublier à Jinya qu'un autre homme avait été avec elle. Elle ne quittait jamais son rôle. Être une femme de nuit faisait partie d'elle.

— Désolé, attendiez-vous par égard pour nous ? demanda Jinya.

Il supposa qu'elle était restée dehors après avoir raccompagné son client afin de ne pas entendre sa conversation avec le gérant.

Elle parut un instant déconcertée, sans doute parce qu'il avait vu juste.

— J'imagine... Je ne savais pas si je devais rester pour entendre.

— Si c'était quelque chose que je ne voulais pas que l'on entende, je ne l'aurais pas abordé dans un endroit comme celui-ci. Il en va de même pour votre patron.

— Vous êtes bien aimable... Mais les pensées d'une femme de nuit sont pour vous comme un livre ouvert, n'est-ce pas ? Je suppose que je suis encore trop novice.

Elle semblait amusée plutôt qu'offensée par leur échange.

— Travaillez-vous ici depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Oui, depuis que j'ai décidé de devenir prostituée. Le gérant a pris soin de moi.

— Alors vous étiez ici au printemps dernier ?

— Bien sûr. Je n'ai pas de maison où retourner. Je suis ici au printemps, et en été, en automne, et en hiver également.

— Je vois. Au fait, sauriez-vous par hasard en quelle année de l'ère Shôwa nous sommes ?

Elle laissa échapper un petit rire avant de répondre.

— Trente-quatre, bien sûr.

À ses yeux, sa question devait sans doute sembler être une tentative maladroite de détourner la conversation par égard. Mais non, il cherchait des informations, et le résultat correspondait à ce qu'il attendait : elle non plus ne voyait rien d'étrange dans l'année actuelle ni dans le fait que le quartier de la Colombe existait encore.

— Puis-je vous poser une question à mon tour ? demanda-t-elle. — Êtes-vous une ancienne connaissance du gérant ?

— Non, cela ne fait même pas un mois que nous nous sommes rencontrés. Pourquoi ?

— Pour rien. C'est simplement que je ne l'ai jamais vu montrer une telle faiblesse devant qui que ce soit.

Jinya ne connaissait le gérant que comme un homme étrange qui parlait de manière efféminée, mais il avait vu avec quel sérieux il se consacrait à son travail et combien son caractère était posé.

Il gardait aussi ses distances, chose sans doute inévitable pour quelqu'un qui tenait une maison close.

Hotaru devait avoir une impression similaire de lui, et c'est pourquoi cela la surprit de le voir se montrer si vulnérable devant Jinya.

— Une faiblesse... murmura Jinya.

— Ce n'est pas le mot que vous emploieriez ?

— Non. Il a compris sa propre vérité, mais il hésite encore sur la manière d'être. Je ne pense pas qu'il soit juste de le qualifier de faible parce qu'il cherche à y voir clair.

De même que les femmes éprouvaient la douleur de l'accouchement en donnant la vie, les gens ressentaient toujours de la douleur lorsqu'ils tendaient la main vers quelque chose de nouveau. C'était là une réalité de la vie. Jinya ne voulait pas appeler cela une faiblesse.

— Il essaie de se réconcilier avec lui-même. Il est peut-être un peu tard pour lui, mais il essaie.

Il s'arrêta avant d'ajouter que c'était pour cela qu'il était ici. Jinya ne pouvait pas parler à la place des autres. Lui aussi devait encore se confronter à certaines choses.

— Il baisse sa garde avec vous, n'est-ce pas ? dit Hotaru.

— Pardon ?

— Le gérant. Vous le comprenez bien, alors il s'ouvre à vous.

— Ah, je ne sais pas. Certaines choses sont simplement plus faciles à dire à un inconnu.

— Peut-être, dit-elle après un silence. — Mais je suis certaine que cette fois, c'est parce que vous pouvez vous comprendre.

Elle avait raison. Jinya et le gérant portaient tous deux un passé qu'ils ne pouvaient changer. Ils ne pouvaient que comprendre la douleur de l'autre. Un lien s'était formé entre eux, non par le temps, mais par la sympathie.

L'expression de Hotaru s'assombrit un instant. Elle en avait trop dit. Elle connaissait à peine Jinya. Il n'était même pas un de ses clients. C'était un comportement honteux pour une femme de nuit.

— À mon âge, il n'est pas étonnant que j'aie quelques souvenirs de m'être cogné l'orteil contre des meubles.

Il esquaissa un léger sourire, confirmant ses paroles par politesse et restant vague par égard. Personne ne pouvait réellement comprendre la douleur d'autrui. Les tragédies vécues n'étaient pas plus partageables qu'une histoire d'orteil heurté. Par détour, il lui signifiait de ne pas s'inquiéter d'avoir dépassé les limites.

Elle le comprit et hocha la tête.

— Votre orteil vous fait-il encore mal ? demanda-t-elle avec hésitation, non pas en tant que Hotaru la prostituée, mais simplement en tant que femme.

Son regard, comme pour fuir le sien, se tourna vers le ciel. Son profil semblait empreint de mélancolie.

— Par moments, répondit Jinya.

Il hésita à en dire davantage et leva lui aussi les yeux vers le ciel.

C'était comme un rideau de velours noir, parsemé d'éclats d'argent scintillants. Jinya avait l'impression qu'il y avait moins d'étoiles qu'autrefois. Avec ses lampadaires et ses néons, les nuits du quartier de la Colombe étaient éclairées par la lumière artificielle, et les étoiles brillaient d'autant moins. Ce qu'il voyait à présent était bien loin du ciel nocturne éclatant qu'il avait contemplé avec Shirayuki autrefois.

Mais Hotaru ne ressentait pas la même chose.

— J'aime regarder les étoiles, dit-elle, les yeux levés vers le ciel, emplis de nostalgie. — Nous n'avions pas d'argent pour nous offrir quoi que ce soit, alors nous regardions les étoiles, tous les deux, pour passer le temps.

Sa voix était fragile, comme si un souffle de vent pouvait l'emporter. Elle ne le dit pas clairement, mais Jinya comprit qu'elle parlait de l'homme qu'il l'avait vue avec, plusieurs nuits auparavant.

— Regrettez-vous d'être venue ici ? demanda-t-il.

— Bien sûr que non. Cet endroit a accepté quelqu'un comme moi. Je ne ressens que de la gratitude.

Mais une trace infime de regret la suivait partout.

— Il s'appelait Kajii Takumi. C'était mon petit ami, et avant que je ne devienne prostituée, je lui ai promis de l'épouser.

Sa voix était sans vie lorsqu'elle poursuivit.

— Je ne regrette pas d'être venue ici, mais... je pense que ne pas lui avoir dit ce que je ressentais était une erreur. Je n'ai pas pu le faire. J'avais trop peur. J'étais trop triste. Et je n'ai pas changé depuis.

Ses paroles ne s'adressaient à personne en particulier. Peut-être n'étaient-elles destinées qu'à elle-même. Jinya, qui ne savait rien de Hotaru, ne pouvait pas discerner quelles émotions se cachait derrière son mince sourire. Mais il écouta ce qu'elle avait à dire, sans chercher à lui offrir des mots de réconfort.

Hotaru laissa échapper un soupir, puis reprit le visage d'une femme de nuit.

— Désolée d'en avoir un peu trop dit.

Il ne restait plus rien de l'image fragile qu'elle avait montrée. Même son ton avait changé, comme pour marquer qu'elle en avait terminé. Le fait qu'elle ait parlé de son passé sans y être invitée devait être sa manière de s'excuser d'avoir dépassé les limites.

— Vous êtes plutôt sincère, dit-il.

— Je le dois vu le métier que j'exerce.

Leur échange retrouva un ton léger. À présent redevenus étrangers, ils n'avaient aucune raison de s'attarder.

— Je vais vous laisser ici, dit Jinya.

— Vraiment ? Désolée de vous avoir pris de votre temps.

— Pas du tout. J'en ai retiré quelque chose.

Son expression montra qu'elle ne savait pas comment répondre à cela. Il esquissa un léger sourire et se remit en marche.

— Cela n'a peut-être pas de sens de dire cela à une femme de nuit, mais faites attention en sortant si tard.

— Merci pour votre sollicitude. N'hésitez pas à revenir.

Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir qu'elle le raccompagnait du regard. Hotaru savait que l'on était à la trente-quatrième année de l'ère Shôwa, mais ne trouvait rien d'étrange à l'existence du quartier de la Colombe.

Il en allait de même pour Aoba.

Le gérant du Sakuraba Milk Hall, en revanche, semblait sentir que quelque chose n'allait pas. Il devait y avoir une signification à cette différence.

— Maudite sois-tu, Nanao...

Agacé, Jinya accéléra le pas.

La lumière des néons éclatants lui parut irritante à cet instant.

Le lendemain, lorsque le soleil se coucha et que la nuit tomba, Jinya retourna au bordel Ichikawa. En entrant, il appela la première prostituée qu'il vit et donna son nom.

Nanao avait dû parler de lui à ses employées, car elle sourit avec amusement et le conduisit à l'arrière-salle. Il ne savait pas exactement ce qu'elle leur avait dit, et cela lui importait peu.

Il s'assit en face de Nanao, qui avait toujours cet air absent.

— Oh, tu es revenu pour moi ? Pourquoi ne pas passer la nuit ? Je te ferai un prix spécial.

— Je vais devoir refuser. Je suis venu pour parler du travail que tu m'as proposé hier.

Elle ne se troubla pas et se contenta de sourire lorsqu'il déclina. Son invitation à rester n'était pas sérieuse. Elle cherchait seulement à le taquiner.

Il poursuivit :

— Il y a certaines choses que j'aimerais te demander.

— Oh là là. Est-ce que cela va être une conversation sérieuse ?

Elle ne prit même pas la peine de se redresser. Ses mouvements étaient lents, mais elle l'écoutait au moins.

Elle donnait l'impression d'être sans défense et paresseuse, mais elle ne rejetait pas Jinya. Il ne savait pas si cela venait du fait qu'elle était un fragment de Suzune ou de sa propre nature, mais elle faisait sans aucun doute figure d'exception parmi les filles de Magatsume.

— Tu veux que je résolve le mystère du quartier de la Colombe, et tu affirmes ne pas en être l'instigatrice, mais plutôt une victime, si l'on peut dire. Est-ce exact jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Oui, c'est bien ça.

Le travail qu'elle lui proposait consistait à résoudre le mystère du quartier de la Colombe. La récompense était sa vie. Elle avait déjà coupé les liens avec Magatsume et n'avait aucune intention de la soutenir. Elle n'avait rien à voir avec ce mystère et n'en était qu'une autre victime.

Cela résumait à peu près ce qu'elle affirmait... mais à y regarder de plus près, cela ne tenait pas sur le plan logique.

— Nanao, tu mens, n'est-ce pas ?

Hotaru et Aoba n'avaient pas le moindre doute sur la situation. Le gérant du Sakuraba Milk Hall avait le sentiment que quelque chose n'allait pas, mais il continuait à gérer son établissement comme à l'accoutumée. Les autres serveuses, comme Akemi, poursuivaient leur travail normalement. En d'autres termes, aucune des personnes prises dans ce mystère n'en avait conscience de manière directe.

— Non, peut-être que « mentir » est un peu fort. Tu caches quelque chose. Beaucoup de choses, dit Jinya.

— Oh ? Vraiment ?

— Depuis le début, tu n'es pas affectée par ce qui se passe dans le quartier de la Colombe. Et je suis prêt à parier que tu as déjà une idée générale de ce dont il s'agit.

Jinya était certain de ne pas se tromper. Nanao ne pouvait se présenter comme une simple victime que si elle avait une certaine idée de ce qui se passait réellement. Pourtant, elle s'était donné la peine de lui demander de résoudre la situation à sa place. Il devait y avoir une raison à cela.

— Oh là là. Tu m'as percée à jour bien rapidement.

Elle ne montra aucun sentiment de culpabilité, sans doute parce qu'elle n'avait aucune raison d'en éprouver.

Même si elle savait ce qui se passait, cela ne signifiait pas qu'elle en était à l'origine. En ce sens, elle était réellement une autre victime.

Autrement dit, elle connaissait la cause, mais n'avait aucun intérêt à agir elle-même. C'était pour cela qu'elle rejetait cette responsabilité sur Jinya. Ou peut-être avait-elle d'autres raisons de lui confier cette tâche. Il était certain que ces raisons ne lui porteraient pas préjudice, mais si elles étaient bien ce qu'il pensait, alors il n'avait d'autre choix que de jouer le jeu.

— J'en déduis que tu es venu refuser ma demande, dit-elle.

— Pas du tout.

— Oh ? Voilà qui est surprenant. J'étais certaine que ce serait le cas.

— Je vais jouer à ton petit jeu pour l'instant. Il est certain que tu n'es pas la cause de tout cela. De plus, ce mystère prendra fin de lui-même si on le laisse tel quel. Autant accepter ta demande et réclamer ma récompense facile.

— Eh bien. Tu es plutôt avisé, dit-elle en plaisantant.

Souriante, satisfaite, elle ajouta :

— Merci. Tu repasseras, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répondit Jinya en hochant fermement la tête. — Quand il sera temps de réclamer cette récompense cadeau.

Le soleil disparut entièrement derrière l'horizon, et la nuit s'approfondit. La seule source de lumière dans la pièce était une lampe, dont la flamme vacillait en éclairant Jinya.

À présent, il avait presque entièrement saisi la nature du mystère entourant le quartier de la Colombe. La seule véritable question qui restait concernait les intentions de Nanao.

Il ne fuirait pas. Le moment était enfin venu d'affronter ce qu'il avait évité.

Quelques jours plus tard, Jinya se rendit de nouveau au Sakuraba Milk Hall. Il comptait avoir une conversation sérieuse, mais commanda tout de même du whisky. Il voulait conserver la légèreté d'un simple échange autour d'un verre.

— Pourquoi êtes-vous venu dans cet endroit ? demanda-t-il.

Il était en réalité venu pour confirmer ses conclusions.

— Même si j'ai réussi à survivre au bombardement incendiaire de Tamanoi, je n'ai pas pu m'en réjouir. Le choix auquel j'ai été confronté était si douloureux.

Le gérant du Sakuraba Milk Hall ferma les yeux avec lassitude.

— Je n'avais aucune grande raison de venir ici. Je ne suis pas venu parce que je l'ai choisi. Je suis venu parce que j'étais perdu.

Il se mit à raconter son passé à Jinya. Il lui parla de sa jeunesse, de la manière dont il n'avait jamais essayé de rattraper ses amis lorsqu'ils couraient devant. Il savait qu'il ne pourrait pas suivre, mais il ne leur avait jamais demandé de ralentir pour lui. Il avait le sentiment qu'ils cesseraient d'être ses amis s'il le faisait.

C'était un enfant qui cherchait à être aussi accommodant que possible et qui abandonnait facilement, mais il avait l'esprit et le bon sens nécessaires pour s'en sortir malgré tout. Et il s'en sortit pendant un temps. Mais le jour finit par venir où il devint adulte et dut voir tous ses amis être envoyés au champ de bataille.

Il n'y avait rien qu'il puisse leur dire. Il croyait qu'un homme incapable de se battre pour son pays n'avait pas le droit de parler.

Les années passèrent, et il continua de vieillir, désormais seul, mais à l'intérieur, il restait ce même garçon perdu. Il ne regrettait pas de ne pas être mort avec ses amis. Il regrettait plutôt de ne rien leur avoir dit, s'étant servi de sa jambe comme d'une excuse pour affirmer qu'il n'en avait pas le droit.

Chaque fois qu'il avait été confronté à une décision difficile, il avait hésité comme s'il était perdu. Mais il s'était toujours dit qu'il n'y pouvait rien et avait renoncé, se laissant dériver vers ce qui était le plus facile. Il avait sans aucun doute travaillé dur jusqu'à présent, mais il n'avait jamais vraiment essayé de surmonter ses difficultés.

Son installation dans le quartier de la Colombe ne faisait pas exception.

Il s'était simplement dit qu'il serait plus facile de repartir de zéro que de reconstruire. Il manquait de la volonté nécessaire pour prendre des décisions audacieuses et ne savait que faire des compromis. Il était naturel que cette indécision constante l'ait conduit en cet endroit.

D'autres le voyaient peut-être comme un homme perspicace et capable, mais il avait porté toute sa vie un sentiment d'infériorité. L'origine du malaise indéfinissable qui le tourmentait depuis sa jeunesse était le fait qu'il avait traversé son existence en laissant les décisions importantes en suspens.

— Cela fait longtemps que je sais que je dois finir par affronter cette part de moi, mais je n'ai cessé de repousser le moment. Et avant même de m'en rendre compte, j'ai atteint cet âge avancé.

Il esquissa un sourire amer en prenant son verre de whisky, qu'il vida d'une traite. Peut-être avait-il besoin d'alcool pour parler. Jinya ne dit rien et prit lui aussi une gorgée pour lui répondre.

— C'est pour cela que j'ai pris une petite décision, une promesse que je me suis faite, lorsque je suis venu dans le quartier de la Colombe : j'ai juré de rester le gérant de cet endroit jusqu'au tout, tout dernier moment. Même si c'est un lieu où j'ai échoué, cet endroit est mon château. Je veux faire ce qu'il faut pour mes filles et mes clients aussi longtemps que possible.

Au terme de son errance, il avait enfin pris sa première décision. C'est pour cela que lui, et le Sakuraba Milk Hall, étaient restés là jusqu'à ce jour. Tant que le quartier de la Colombe existerait, il continuerait à gérer cet établissement.

— Ha ha, enfin, quelque chose comme ça. J'essaie de présenter les choses sous un meilleur jour, mais en réalité, je n'ai simplement pas envie de me séparer de cet endroit.

Sa voix était empreinte d'émotion, et son expression s'adoucissait.

Il acceptait d'être perdu et tentait d'avancer, peu à peu. C'était parce qu'il était un homme de ce genre que lui, qui n'avait aucun lien particulier avec le surnaturel, avait compris avant tous les autres que le quartier de la Colombe tel qu'il était n'était pas normal.

— C'est donc pour cela que vous restez ici, dit Jinya.

— Exactement. Comme je l'ai déjà dit, nous avons tous des choses que nous ne pouvons pas nous résoudre à abandonner.

C'était pour cela que le quartier de la Colombe continuait d'exister. Le temps passait, et les lois changeaient. Les quartiers de plaisirs avaient été interdits, mais tous ceux qui vivaient ici étaient incapables d'y renoncer, alors ils continuaient simplement à y rester.

C'était un lieu qui n'existait nulle part, formé à partir des regrets persistants de quelqu'un. Il n'y avait en réalité rien que Jinya devait faire. Ces attachements finiraient par se dissiper d'eux-mêmes, emportant cet endroit avec eux. Lorsque ce moment viendrait, tout cela ne serait plus qu'un rêve.

— Alors, que comptez-vous faire, jeune homme ? demanda le gérant d'un air fin.

Chacun, en ce lieu, avait quelque chose qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner, une vérité qu'il devait affronter, et Jinya ne faisait pas exception.

— Il me faut sans doute affronter une part de moi aussi.

Il ne précisa pas laquelle, et le gérant ne posa pas la question. Sa réponse suffisait. L'expression du gérant prit soudain un air malicieux, comme un enfant espiègle ayant trouvé une idée de farce. D'un ton taquin, il demanda :

— Le verre de ce soir ne vous convient pas ?

C'était la même question qu'auparavant, mais elle portait cette fois un sens différent. À Jinya, qui devait affronter quelque chose en lui, le gérant lançait, sur le ton de la plaisanterie : en serez-vous capable ?

À dire vrai, Jinya n'en savait rien. La haine qui couvait en lui était toujours là, et ses mains étaient tachées de bien trop de sang. Mais si cet endroit était né de regrets persistants, alors il devrait le faire.

Jinya vida son verre et esquissa un léger sourire.

— Il a bien meilleur goût que la dernière fois.

Le moment était venu de se confronter à la haine qu'il portait. Maintenant qu'il avait erré jusqu'ici, c'était la seule manière d'en sortir.

Interlude

Quel est Ton Plat Préféré ?

Partie deux : Akemi, prostituée du quartier de la Colombe

Je n'ai jamais aimé son goût, pas une seule fois.

Le charbon crépitait doucement tandis que les mochi posés sur le gril en terre cuite commençaient à gonfler.

— D'accord, ce sera prêt dans un instant.

Motoharu ajustait attentivement la position des mochi de temps à autre pour éviter qu'ils ne brûlent. À l'aide d'un éventail, il envoyait un flux d'air régulier sur le gril, le visage sérieux.

— Oooh !

Jinta ne put s'empêcher de s'exclamer. Après tout, les isobe mochi étaient ses préférés. Lui et Suzune venaient à l'origine d'une maison de marchands assez aisée, et leur père lui préparait de temps en temps des isobe mochi. Il n'en faisait pas pour Suzune mais Jinta en cachait toujours quelques morceaux pour les manger avec elle plus tard.

Ils ne pouvaient plus manger d'isobe mochi aussi souvent après avoir quitté la maison. Kadono était l'un des rares villages du Japon où l'on produisait du fer, mais ce n'était en rien un lieu prospère. Ils ne mouraient pas de faim, mais même la famille d'une prêtresse ne pouvait pas se permettre beaucoup de luxe. Pourtant, cela ne faisait que rendre les rares occasions où ils pouvaient manger des isobe mochi encore plus précieuses. Jinta s'approchait tout près du gril et observait avec empressement Motoharu préparer les mochi.

— Bon sang, Jinta.

— Q...quoi ? Je ne fais que regarder.

— Hé hé. Calme-toi un peu d'abord.

Son visage rougit de gêne tandis que Shirayuki le reprenait.

Amusé par l'échange entre les enfants, Motoharu éclata de rire.

— Elle te tient bien en laisse, hein ?

Du point de vue de Motoharu, c'était Shirayuki qui menait la danse entre eux deux, et Jinta dut admettre que c'était vrai. Neuf fois sur dix, c'était elle qui lançait une bêtise, et lui se retrouvait simplement entraîné sans pouvoir y faire grand-chose.

Jinta commençait à boudier un peu lorsqu'il sentit soudain quelque chose tirer sur son bras. Surpris, il regarda à côté de lui et vit que Suzune s'était jointe à lui pour attendre les mochi.

— Jinta, regarde ! Ça grossit !

— Oui, oui.

Il ébouriffa grossièrement les cheveux de sa douce petite sœur, ce qui la fit sourire. Il sourit lui aussi en la voyant si heureuse.

Shirayuki et Motoharu observaient la scène entre frère et sœur avec chaleur.

— Tu veux aussi des mochi, Suzu-chan ? demanda Shirayuki.

— Oui ! Jinta et moi, on en mangeait ensemble il y a longtemps.

Suzune attrapa la main de Shirayuki. Elle voulait manger avec tout le monde. Même si elle ne le disait pas clairement, ses gestes suffisaient à l'exprimer.

— C'est prêt !

Un parfum qui ouvrait l'appétit se répandit dans l'air, et les trois enfants s'écrièrent joyeusement. Il semblait que Shirayuki aussi attendait ce moment avec impatience. Ils partagèrent ensemble un excellent repas. C'était un souvenir lointain, remontant à une époque où il pouvait encore sourire sans le moindre souci. Il se souviendrait sans doute toute sa vie du goût des isobe mochi qu'il avait mangés alors.

C'est pourquoi, si quelqu'un lui demandait quel était son plat préféré, il souriait légèrement et répondait que c'était les isobe mochi.

Une odeur étrange emplissait le Sakuraba Milk Hall. Akemi, l'une des serveuses, bâilla. Elle n'avait pas encore trouvé de client ce jour-là. Quelques hommes étaient présents et dévisageaient les filles sous la lumière électrique du milk hall, mais les affaires étaient calmes. Elle avait l'impression que c'était une tendance qui se poursuivait, jour après jour il y avait moins de clients... et moins de filles aussi.

— Hotaru-chan, un instant, s'il te plaît ?

— J'arrive.

Ce n'était plus rien d'étonnant à ce stade, mais Akemi leva tout de même un sourcil, agacée. Sans chercher à dissimuler son mécontentement, elle s'appuya contre le mur et fixa Hotaru d'un regard froid.

— Hotaru-san a encore été choisie ? Pff. Qu'est-ce qu'ils lui trouvent, à cette vieille ? grommela une serveuse du même âge qu'Akemi, non loin de là.

Hotaru avait vingt-quatre ans, ce qui faisait d'elle la femme la plus âgée ici. Elle était déjà considérée comme une vieille par les autres filles, qui n'avaient même pas vingt ans, et pourtant, d'une manière ou d'une autre, elle restait la plus populaire auprès des clients. Ce n'était purement que de la jalousie.

Même si elle n'avait pas autant de clients que Hotaru, Akemi en recevait elle aussi un certain nombre. Elle n'éprouvait pas de jalousie envers elle comme les autres « serveuses » autour d'elle, mais elle n'allait pas non plus intervenir pour la défendre. Elle avait d'autres raisons de ne pas apprécier Hotaru.

— Je vais sortir prendre l'air.

— Qu'y a-t-il, Akemi ?

— Je ne me sens pas très bien aujourd'hui.

On ne pouvait s'en prendre qu'à soi-même quand on n'arrivait pas à trouver de client.

Akemi détestait les autres serveuses, qui dissimulaient leur incapacité derrière la jalousie, encore plus qu'elle ne détestait Hotaru. Ne voulant pas être associée à elles, elle sortit de l'établissement. D'une certaine manière, elle avait de la chance de ne pas être choisie. Coucher avec un homme sans en avoir envie était ennuyeux. Elle en avait fini avec la recherche d'un client pour cette nuit-là.

Akemi venait d'une famille de classe moyenne tout à fait ordinaire. Ils ne pouvaient pas se permettre tous les luxes, mais il y avait toujours de quoi manger à table. Elle ne manquait de presque rien. Pourtant, elle était devenue prostituée. Cela correspondait simplement à sa nature.

Elle pensait que se tuer à la tâche pour gagner de l'argent était pathétique, mais il était évidemment préférable d'en avoir que de ne pas en avoir. Elle était assez jolie pour que les hommes viennent à elle d'eux-mêmes, et elle était encore jeune. Alors pourquoi ne pas profiter de sa jeunesse tant qu'elle le pouvait ? Elle n'avait ni compétences particulières ni éducation, mais elle n'avait besoin de rien de tout cela pour se vendre. C'est ainsi qu'elle avait dérivé jusqu'au quartier de la Colombe.

Autrement dit, elle n'était pas une véritable prostituée, mais ce qu'on appelait une « après-girl¹ », l'une de ces nombreuses jeunes filles imprudentes qui venaient ici non pas par nécessité, mais parce que c'était à la mode. Dans ces conditions, le fait de travailler ou non dépendait parfois simplement de son humeur du jour, et elle ne s'entendait pas avec les femmes de la nuit à l'ancienne comme Hotaru.

L'idée de vendre des rêves lui paraissait stupide. Les hommes ne se souciaient que de coucher avec une jolie fille jeune, rien de plus. Seules des vieilles fanées avaient besoin de faire semblant d'être amoureuses. C'était pour cela qu'Akemi détestait cela.

Toute cette idée d'afficher un faux sourire et de prétendre être quelqu'un qu'elle n'était pas lui rappelait une femme qu'elle haïssait. Elle détestait sans doute autant Hotaru parce qu'elle lui rappelait cette femme.

¹ Littéralement, « fille de l'après ». C'est la génération de jeunes femmes indépendantes ayant émergé après la guerre.

Hotaru n'y était pour rien. Akemi ne faisait qu'évacuer sa frustration, car elle ne faisait que lui rappeler sa mère détestable.

— Pff. Pourquoi fallait-il que je pense à elle maintenant ?

Sa promenade ne fit rien pour dissiper sa morosité. Au contraire, l'image du visage de sa mère ne faisait que devenir plus nette dans son esprit. Ces derniers temps, elle pensait plus souvent à elle. Sa haine était réelle, mais, pour une raison qu'elle ne comprenait pas, l'expression qu'avait eue sa mère refusait de quitter son esprit.

Une enseigne au néon en forme de cœur éclairait faiblement la rue. Cette lumière rose, mal accordée à la nuit, la mettait mal à l'aise à présent qu'elle la regardait.

Elle commença à s'agacer de ses propres pensées. Depuis qu'elle était arrivée ici, elle était sujette à ces accès étranges de sentimentalisme. Était-elle simplement fatiguée ? Elle n'arrivait pas à mettre de l'ordre dans ses pensées, et sa morosité persistait.

Elle quitta la rue, s'engagea dans une ruelle sombre et s'adossa au mur d'un vieux studio photo pour reprendre son souffle. S'arrêter quand on était fatigué valait mieux, alors elle décida de faire une courte pause.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lança soudain une voix.

Akemi leva les yeux et claqua la langue. On disait autrefois qu'il existait des jours de chance et des jours de malchance.

Il semblait que celui-ci fût un mauvais jour.

Devant elle se tenait un homme grand, au regard désagréablement perçant et à l'expression sévère.

C'était ce jeune homme arrogant qui avait eu l'audace de repousser ses avances auparavant.

Jinya aperçut Akemi accroupie contre un mur et l'interpella. Tous deux allèrent manger ensemble.

— Le quartier de la Colombe n'existe pas depuis longtemps, mais la vie nocturne y est florissante. Il y a beaucoup d'endroits où manger, même à une heure pareille, dit Jinya.

Ils traversèrent une rue bordée de maisons closes et arrivèrent dans un quartier commerçant. Il y avait là de nombreux bars, certains ouverts tard pour accueillir les travailleuses de nuit à la fin de leur service. Bien que ces établissements étaient surtout destinés à boire, ils servaient tout de même des repas simples.

Le bar dans lequel ils entrèrent était animé, mais Akemi resta de marbre, comme si la situation ne lui plaisait guère.

— Pourquoi est-ce que je mange ici avec toi... ? murmura-t-elle à voix haute.

— Parce que je t'ai invitée ? répondit-il.

— Non, ça, j'ai compris. Pff...

Jinya se rappela leur échange au Sakuraba Milk Hall, où il avait repoussé ses avances sur le ton de la plaisanterie, blessant au passage son orgueil de femme.

Il commanda un accompagnement pour aller avec sa boisson, puis en prit une gorgée.

Le gérant du milk hall avait dit qu'Akemi avait dix-neuf ans, mais Jinya trouvait que sa manière de laisser paraître ses émotions la faisait sembler plus jeune.

— Pourquoi m'avoir invitée, alors ? demanda-t-elle. — Ce n'est pas comme si tu voulais avec moi, pas vrai ?

— Comme ça. J'ai pensé tu viendrais si je te le proposais.

Elle fronça les sourcils, visiblement mécontente de sa réponse évasive.

Il s'expliqua :

— Tu aurais sans doute refusé tout à l'heure, mais là, tu n'as même plus l'énergie de te donner la peine de le faire. C'est pour ça que je t'ai invitée.

Même un inconnu comme Jinya ne pouvait pas la laisser tranquille en la voyant aussi abattue. Elle claqua la langue.

— Je ne t'ai rien demandé.

— Non, mais ton patron, si.

Le gérant du milk hall avait demandé à Jinya de veiller sur elle s'il en avait l'occasion, et il se trouvait qu'il l'avait aperçue. Rien de plus. Akemi tenta de continuer à le fixer avec dureté, mais finit par abandonner, ses épaules s'affaissant.

— Je vois.

— Et avec ça, j'ai rempli mon obligation envers lui. Après ça, je te laisserai tranquille.

— J'espère bien.

Akemi se mit à manger. Sa première impression de Jinya avait été mauvaise, mais elle commençait à s'adoucir. Refuser sa gentillesse donnerait une mauvaise image du gérant du Sakuraba, alors elle se permit d'en profiter.

En la voyant manger, Jinya se remit à boire. L'atmosphère était paisible. À mesure qu'elle s'enivrait et que sa garde baissait, Akemi se mit à parler davantage.

— Ah, au fait. C'était ta nièce, ou quelque chose comme ça ? Celle qui est ici, dans le quartier de la Colombe.

Le sourcil de Jinya tressaillit. Elle n'était pas présente dans au Sakuraba lorsqu'il en avait parlé avec le gérant. Il lui lança un regard, et elle répondit d'un ton détaché que les autres serveuses en parlaient.

— Ce genre de commérages n'est pas censé être tabou ? demanda-t-il.

— Et alors ? Si tu voulais le cacher, tu n'en aurais pas parlé dans un endroit comme le nôtre.

Était-ce l'alcool, ou simplement sa nature, mais Akemi manquait cruellement de manières. Des femmes comme elle auraient été rares dans les quartiers de plaisir d'autrefois, mais ici, dans le quartier de la Colombe, ces travailleuses de nuit dépourvues de sens des affaires étaient majoritaires. Les femmes de la nuit à l'ancienne comme Hotaru étaient peu nombreuses.

— Dis-moi. Qu'est-ce que tu penses de ta nièce ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Ben tu sais... Qu'est-ce que tu as pensé en apprenant qu'une personne de ta famille était devenue prostituée ?

Elle affectait l'indifférence, mais son regard était sérieux. L'atmosphère se tendit, et ses yeux semblaient presque redouter sa réponse.

— Je n'ai rien pensé de particulier, répondit-il.

Il aurait pu changer de sujet, mais il ne le fit pas. Il n'en avait aucune raison. Le fait que Nanao soit prostituée ne lui inspirait rien. En réalité, sa plus grande inquiétude à son sujet concernait Aoba.

Nanao n'était sa nièce que de nom. Rien que penser à sa mère faisait couvrir en lui une haine sourde. Un homme portant une telle haine n'avait pas le droit de dire aux autres comment ils devaient vivre, et de toute façon, il ne s'en souciait pas assez pour dire quoi que ce soit.

— C'est quoi, ça...

— Malheureusement, je ne m'entends pas très bien avec ma sœur. J'ai rencontré sa fille, ma nièce, pour la première fois ici, dans cet endroit. Nous n'avons trop peu de liens pour que je ressente quoi que ce soit à son égard. Alors je suis désolé, mais je ne peux pas te donner la réponse que tu cherches.

Akemi fronça les sourcils, agacée.

Elle lui avait demandé ce qu'il pensait du fait qu'un membre de sa famille soit devenu prostitué. Rien qu'à cela, il pouvait deviner sa situation. Elle avait sans doute fugué. Elle voulait entendre ce que Jinya pensait de sa nièce, qu'elle supposait dans une situation similaire à la sienne.

Peut-être voulait-elle qu'il dise qu'il la considérait toujours comme de la famille, même si elle était prostituée.

— Tu as vu juste, hein ? dit-elle.

— Tu as eu un différend avec ta famille ?

— Évidemment. Je ne serais pas ici à vendre mon corps si ce n'était pas le cas, non ?

Jinya savait quelles paroles elle voulait entendre, mais il ne pouvait pas les lui donner. Akemi ricana, puis se remit à manger. Il y avait du shishamo, des kurokke, du tofu frit, une omelette roulée et quelques légumes marinés. Ils avaient déjà vidé cinq carafes d'alcool. Comme c'était un bar, la nourriture passait après l'alcool, mais le goût restait acceptable. La rapidité avec laquelle le Japon s'était relevé après la guerre était remarquable. Il était difficile d'imaginer que, dix ans plus tôt à peine, on en était réduit à manger des tiges de patate douce pour survivre. Aussi jeune qu'elle le fût, Akemi n'y pensait probablement pas. Elle mordit dans un shishamo et l'engloutit.

— Mais je ne peux pas vraiment me plaindre, dit-elle. — Je gagne bien ma vie, et coucher avec des hommes, c'est le boulot le plus facile du monde. Tant que j'ai assez pour bien manger tous les jours, ça me suffit.

Une telle insouciance était peut-être propre à la jeunesse. Il n'y avait pas la moindre trace de tristesse dans sa voix enjouée. C'était une femme de la nuit incapable de mentir. Pour Jinya, qui avait déjà plus de cent ans, sa manière d'être était incompréhensible.

Mais en quoi cela était-il mauvais ? Les temps avaient changé. Peu importait ce que dirait Jinya, il ne serait qu'un vieil homme moralisateur se plaignant que les choses n'étaient plus comme avant. Il n'avait pas le droit de dire aux autres comment vivre. Il prit donc une gorgée de sa boisson et laissa ses paroles passer. Une chose le tracassait cependant.

— Ce n'était pas à ton goût ?

— Hein ?

Akemi ne comprit pas tout de suite ce qu'il voulait dire. Elle suivit son regard, puis sourit.

— Ah, non. Je n’aime pas les kurokke. Ça n’a jamais été le cas.

Il était temps de partir, puisqu’ils étaient là depuis un moment. Leurs bouteilles étaient presque vides, et les assiettes avaient été nettoyées. Seules les kurokke qu’Akemi avait commandées n’avaient pas été touchées. Il n’alla pas plus loin.

— Je vois. On y va, alors ?

— Oui. Désolée pour aujourd’hui.

— Ça ne m’a pas dérangé. La boisson était meilleure en ta compagnie.

— Évidemment. N’importe quelle boisson est meilleure quand on la partage avec une belle femme.

Elle gardait un ton léger, sans doute pour le remercier de ne pas avoir cherché à approfondir davantage. Elle sortit pendant qu’il réglait. Jinya jeta un dernier regard à l’assiette restée intacte sur la table. Si ce quartier de la Colombe était né de regrets persistants, alors ce qu’Akemi devait affronter avait sans doute un lien avec ces kurokke.

— Qu’est-ce que tu fais ?

Se demandant ce qui prenait autant de temps, Akemi passa la tête dans le bar.

— Non, rien. Partons, répondit Jinya.

Elle répondit par un sourire.

— Merci pour aujourd’hui. Manger avec toi n’était pas si mal.

Son sourire, comme tout chez elle, était sincère. Elle était jeune, une travailleuse de nuit de dix-neuf ans. Mais elle aussi était coincée dans ce quartier de la Colombe qui ne devrait pas exister, retenue par ses regrets persistants. Il n’avait aucune obligation de l’aider, mais le gérant du Sakuraba le lui avait demandé. De plus, il éprouvait de la sympathie pour elle. Il avait l’impression qu’ils n’étaient pas si différents. Les mots franchirent ses lèvres avant même qu’il ne s’en rende compte.

— Est-ce que cela t’irait si je t’invitais à nouveau, un de ces jours ?

Ses yeux s’écarquillèrent.

Aucun d’eux ne s’attendait à ce qu’il fasse une telle proposition.

2

Août 2009.

Le sanctuaire de Jinta, où vivait Miyaka, organisait chaque année un festival en août. Le festival était assez populaire, avec plusieurs stands qui s'installaient chaque année, mais cela signifiait aussi qu'il y avait beaucoup de déchets à ramasser ensuite. Les stands nettoyaient au moins leurs propres déchets, mais il restait toujours des choses, et faire le tour pour les ramasser était une habitude annuelle.

Le soleil de la mi-août était étourdissant, même avant midi. La chaleur ne rendait certainement pas le ramassage des déchets plus agréable.

— J'ai terminé de ce côté.

— On a déjà utilisé pas mal de sacs poubelle. Je vais en chercher d'autres.

Cette année, Miyaka avait au moins un peu d'aide. Une connaissance de l'école s'était proposée pour l'aider. Elle avait d'abord refusé parce qu'elle se sentait mal à l'aise, mais ses parents avaient insisté, disant que ce serait du gâchis de refuser, si bien qu'elle avait été à moitié forcée d'accepter.

Elle était reconnaissante pour l'aide, mais elle avait l'impression d'être toujours celle qui recevait avec Kadono Jinya. Cela ne semblait pas le déranger. Il disait connaître ses parents et vouloir passer leur dire bonjour de toute façon. Il n'était pas certain que ce soit vrai ou simplement une manière de l'empêcher de s'inquiéter, mais quoi qu'il en soit, il semblait ne pas vouloir qu'elle y pense, alors elle essaya de ne pas le faire.

— Merci pour ton aide. C'est déjà beaucoup plus propre maintenant, dit-elle.

— Ce n'est rien. On dirait qu'on a presque fini.

— Oui. On devrait peut-être faire une courte pause avant de s'occuper du reste.

Après deux heures, ils avaient ramassé une bonne quantité de déchets et s'étaient installés sous les avant-toits du sanctuaire pour reprendre leur souffle. La chaleur sembla faiblir lorsqu'ils vinrent à l'ombre, et elle laissa échapper un soupir.

Même après avoir travaillé pendant des heures sous le soleil brûlant, Jinya n'avait pas l'air fatigué le moins du monde, il n'avait même pas une goutte de sueur. Son endurance la surprit, mais en y réfléchissant bien, ce genre de travail devait être bien moins éprouvant que tous ces bonds et ces mouvements à l'épée qu'il faisait.

Elle se rendit alors compte qu'il serait impoli de ne rien lui offrir en remerciement, alors elle lui demanda d'attendre pendant qu'elle rentrait chez elle et fouillait dans le réfrigérateur. Ils n'avaient plus de jus et seulement du thé d'orge, mais ce ne serait pas très approprié à servir. Elle vérifia le congélateur, pensant qu'il devait y avoir de la glace, mais ne trouva que des glaces à l'eau bon marché au goût de soda. Elle se souvint que son père avait mangé la glace chère la veille. Malgré tout, c'était mieux que rien, alors elle en prit deux et ressortit.

Le soleil était toujours aussi fort lorsqu'elle sortit. Elle entendit les cris assourdissants des cigales et sentit l'odeur épaisse de la végétation. L'air était si humide qu'il semblait onduler. L'été battait son plein autour du sanctuaire, et la chaleur était écrasante ce jour-là. Elle accéléra le pas pour revenir plus vite à l'endroit ombragé où Jinya attendait, puis lui tendit l'une des glaces.

— Désolée, c'est tout ce qu'on avait.

— Ça me va. Merci.

— C'est la moindre des choses puisque tu m'aides.

Ils s'assirent tous les deux sous la chaleur pesante, mangeant leur glace, et le froid les rafraîchit agréablement.

L'expression de Jinya ne changea pas du tout, mais il devait sans doute apprécier. Il laissa échapper un long soupir de soulagement, comme pour chasser la chaleur de son corps.

— Ce genre de choses est bien meilleur en été.

— C'est vrai. Oh, mais je suis sûre que tu préférerais quand même manger de l'isobe mochi, non ?

— Ha. J'aime bien le mochi, mais je ne mange pas que ça.

Tu m'aurais trompée ? pensa-t-elle. Il était tellement obsédé par l'isobe mochi qu'il en apportait même à l'école pour le déjeuner. Voir un côté aussi enfantin chez quelqu'un d'ordinaire si sérieux avait quelque chose de rassurant.

Il se frotta la joue avec gêne, ce qui la fit rire doucement.

— Et toi ? Quel est ton plat préféré ? demanda-t-il.

— Hein ? Moi ? Eh bien... Rien ne me vient vraiment à l'esprit. Je ne suis pas difficile quand il s'agit de nourriture.

Bien sûr, elle hésiterait si on lui servait quelque chose comme des sauterelles assaisonnées, mais elle mangeait sans difficulté tout ce qu'on servait d'ordinaire à table. Elle n'avait pas d'aversion particulière pour certains légumes comme certaines personnes, et elle appréciait les saveurs prononcées du mouton et de la carpe noire. Il y avait peu de choses qu'elle ne pouvait pas manger, mais aussi peu qu'elle se rappelait aimer particulièrement.

— Et le gyudon ? demanda-t-il.

— Mm, il m'arrive d'en avoir envie de temps en temps, mais je ne dirais pas que c'est mon préféré. Oh, en y pensant, on en a mangé il n'y a pas longtemps, non ?

— Oui. Je pensais que c'était quelque chose que tu aimais beaucoup.

— Non. Je dirais plutôt que j'aime la cuisine japonaise ? Ou plutôt, le riz. Je n'ai pas vraiment d'appétit sans riz.

— Pareil. Le pain est bon, mais ça ne cale pas vraiment.

— C'est ça qui compte en premier, hein ? T'es vraiment un mec.

Ils continuèrent leur discussion légère. Miyaka n'était pas quelqu'un de très sociable, mais elle aimait parler avec Jinya. La seule autre personne avec qui elle pouvait discuter ainsi était sa meilleure amie depuis le collège, Azusaya Kaoru.

— Oh...

Elle se souvint alors qu'il y avait quelque chose qu'elle aimait manger, même si ce n'était pas exactement un favori.

La voyant se raidir soudainement, Jinya lui lança un regard interrogateur. Gênée d'être ainsi observée, elle se hâta de sourire.

— Oh, désolée. Pour revenir à ce dont on parlait tout à l'heure, il y a bien quelque chose que j'aime manger, même si je ne dirais pas que c'est mon plat préféré.

— Oh ?

Elle hésita un peu à le dire. Les filles de sa classe lui avaient déjà dit que c'était étrange d'aimer ce genre de chose lorsqu'elle en avait parlé auparavant, ce qui expliquait sans doute pourquoi cela ne lui était pas venu à l'esprit plus tôt.

Un peu intrigué, Jinya attendit qu'elle parle. Elle pouvait changer de sujet si elle le souhaitait.

Elle ne le connaissait que depuis peu, mais elle savait qu'il était assez attentionné pour ne pas insister. Pourtant, elle décida de le dire malgré tout, même si cela l'embarrassait un peu.

— Euh, c'est quelque chose qu'on appelle...

— Ravi de te revoir, dit le gérant du Sakuraba Milk Hall.

Comme Jinya venait y boire presque tous les soirs, la salutation du gérant était devenue peu à peu plus familière. Hotaru était là, dans le Milk Hall, mais elle se contenta de lui adresser un léger salut. Ils n'étaient guère plus que des inconnus, après tout. Malgré cela, le fait qu'elle prenne la peine de le saluer en tant qu'habitué montrait qu'elle était une professionnelle accomplie.

— Qu'est-ce que ce sera aujourd'hui ? demanda le gérant en tendant déjà la main vers un verre.

Jinya buvait surtout du whisky ces derniers temps, mais il n'était pas venu pour cela aujourd'hui.

— Rien à boire pour moi cette fois, désolé. Akemi est là ?

La mâchoire du gérant s'ouvrit de surprise. Même Hotaru parut légèrement déconcertée, son masque de travailleuse de nuit vacillant un instant. Comme si elle avait attendu ce moment pour apparaître, Akemi s'approcha avec un sourire éclatant.

— Oh, tu es vraiment venu, dit-elle.

— Je ne suis pas assez grossier pour revenir sur ce que j'ai dit.

— Sois honnête, je t'ai manqué.

Leur échange débordait de familiarité. Les autres semblaient choqués, mais pouvait-on les en blâmer ? L'homme qui ne jetait même pas un regard aux serveuses et ne venait ici que pour boire se montrait maintenant proche d'une femme qu'il avait auparavant repoussée.

— Je vais sortir un moment, dit Akemi.

— D'accord, amusez-vous... bien ? répondit le gérant, encore abasourdi.

Amusée par la réaction de son patron, Akemi éclata de rire.

— Ahahah. Tout le monde est choqué ! Même Hotaru-san a fait une tête que je ne lui avais jamais vue. Bien fait pour elle !

Apparemment, elle ne s'entendait pas très bien avec Hotaru. Elle continua de rire une fois sortie de la boutique, se remémorant la réaction de chacun. Jinya n'en fut pas dérangé. Akemi était une femme d'une franchise excessive, mais elle n'était pas malveillante et exprimait simplement ce qu'elle ressentait. Il ne se joindrait certainement pas à ses moqueries, mais il ne détestait pas la manière dont elle laissait transparaître ses sentiments.

— Oh, pardon, pardon. Tu es proche de Hotaru-san, n'est-ce pas ? demanda-t-elle après avoir ri.

Elle semblait craindre de l'avoir offensé. Ce n'était pas une excuse très sincère, mais c'en était tout de même une.

— Non, pas vraiment. C'est une femme de la nuit jusque dans les moindres détails.

Des paroles murmurées et l'étreinte d'un amant ne seraient rien de plus qu'un rêve avec elle, tout disparaîtrait une fois la nuit terminée. C'était le genre de travailleuse qu'était Hotaru. Se rapprocher véritablement d'une femme comme elle demanderait des efforts considérables. Jinya pensa à son ami qui avait, d'une manière ou d'une autre, gagné le cœur de la fille des bas-fonds et en ressentit une légère chaleur.

— Je suppose que c'est vrai. Quel genre de femme vois-tu en Hotaru-san ? demanda Akemi.

— Une femme intelligente et appliquée. Elle est élégante tout en étant profondément charmante.

— Ah bon ? Vous, les hommes, vous êtes tous stupides, à tomber dans ses petites manœuvres.

Akemi tira la langue en marmonnant, se comportant de manière enfantine pour son âge. À ce stade, Jinya s'était habitué à la voir agir d'une façon qui ne convenait pas à une travailleuse de nuit.

— On dirait que tu as quelque chose contre elle.

— Je... Elle hésita. — J'imagine que oui.

— Ou peut-être que tu n'es simplement pas à l'aise avec ce genre de personne ?

— Je suis donc si facile à lire ?

Elle fit la moue et mit fin au sujet.

La lumière des lanternes des échoppes vacillait faiblement dans la rue sombre, et leur destination apparut.

— C'est là. J'ai entendu dire que leurs soba sont bons, dit Jinya.

— Attends, comment ça, « tu as entendu dire » ?

— Les gens me parlent, tu sais ?

— Mais comment ça ? Si tu invites une fille à manger, la moindre des choses serait d'essayer l'endroit avant de toi-même !

Elle se plaignit, mais un sourire débordant éclairait son visage.

Le repas partagé par ce duo improbable se révéla agréable à sa manière.

La panure des kurokke vendues par le boucher du quartier était toujours trop épaisse, et elles étaient toujours froides au moment où la famille d'Akemi les mangeait, si bien qu'elles n'étaient pas bonnes du tout. Malgré cela, ils en mangeaient souvent.

Le père d'Akemi était un homme sévère, mais il ne se plaignait jamais de la cuisine de sa femme, même lorsqu'elle se contentait de servir quelque chose qu'elle avait acheté à l'extérieur. Akemi détestait les kurokke qu'ils avaient au dîner, mais elle détestait encore plus sa mère.

Le père d'Akemi était un simple employé de bureau, mais il venait d'une famille de haut rang. Sa grand-mère répétait toujours que tout aurait été bien différent pour eux si la guerre n'avait pas eu lieu.

La mère d'Akemi venait d'une famille ordinaire. La famille du père s'était opposée à leur mariage à cause de leur différence de statut social.

Akemi voyait sa mère comme une femme ennuyeuse, toujours aux ordres de son mari et de sa belle-mère. Enfant, elle n'y prêtait pas attention, mais en grandissant, elle comprit que sa mère n'était pas soumise, elle endurait simplement sa position. Son statut pesait sur elle. Elle dépendait financièrement de son mari et restait consciente du fait qu'elle était une étrangère acceptée dans un foyer bien au-dessus du sien. Peu importait que cette noble famille ne soit plus que l'ombre de ce qu'elle avait été, son sentiment d'infériorité demeurait.

C'était pour cela qu'elle s'efforçait de jouer du mieux possible le rôle d'une bonne épouse et d'une bonne mère. En conséquence, Akemi avait très peu de souvenirs de sa mère se mettant en colère contre elle, mais elle manquait aussi de souvenirs où sa mère lui aurait montré une véritable gentillesse.

Elle faisait toujours passer sa fille avant elle-même, et en ce sens, c'était une bonne mère. Mais malgré sa docilité face aux exigences de sa belle-mère, elle se montrait sévère avec Akemi, lui répétant sans cesse qu'elle devait apprendre à tenir une maison pour son futur mari.

La jeune Akemi en conclut que sa mère était une femme pitoyable, incapable d'être ferme autrement qu'avec ceux qui lui étaient inférieurs.

Akemi voulait gagner de l'argent par elle-même, même si cela signifiait devenir une travailleuse de nuit. Elle devait sans doute cela à sa mère. Elle ne voulait pas finir dépendante financièrement et enfermée comme elle.

C'est pour cette raison qu'Akemi décida de quitter la maison.

Elle l'annonça à sa mère, et ce fut la première fois que celle-ci se mit en colère contre elle. Sa mère éleva la voix pour la première fois, lui disant qu'elle disait des absurdités. À bout de patience, Akemi lui répondit.

Pourquoi ne se mettait-elle en colère que maintenant, alors qu'elle n'avait jamais jugé bon de le faire auparavant ? Elle n'était plus une enfant, elle pouvait se débrouiller seule. Elle ne voulait pas passer sa vie à jouer un rôle pour rester dans les bonnes grâces de quelqu'un.

— Je ne veux pas finir comme vous !

Elle dit tout ce qui lui passa par la tête, blessant sa mère au passage, puis partit sans se retourner. Elle s'installa dans le quartier de la Colombe, où elle mena une vie confortable.

Là-bas, les hommes payaient généreusement pour passer la nuit avec elle. Elle gagnait elle-même de quoi manger et s'habiller, chose que sa mère n'avait jamais pu faire. Rien que cela rendait tout le reste acceptable.

Mais de temps à autre, Akemi se rappelait le visage de sa mère qu'elle détestait tant.

Ah...

En y repensant, ils avaient aussi mangé des kurokke le soir où elle était partie.

— Tu peux être vraiment cruel, parfois, Jin-san, dit Aoba avec une moue boudeuse.

Ces derniers temps, Jinya sortait souvent manger avec Akemi. Un jour des soba, le lendemain des yakitoris, et ils étaient même allés essayer un établissement occidental un peu chic. Celle qui lui indiquait tous ces endroits n'était autre qu'Aoba, qui s'était autoproclamée son guide.

— Je n'en reviens pas. Je détourne le regard un instant, et tu te trouves déjà une femme.

— Ce n'est pas du tout ça. Vraiment, insista Jinya.

— Même si c'est le cas, pense un peu à moi, celle qui te donne des idées pour tes rendez-vous.

Aoba feignit de pleurer. Elle n'était sans doute pas réellement en colère, mais il était vrai qu'il ne lui avait pas accordé beaucoup de temps ces derniers jours. Il veillait à lui préparer à manger avant de partir, mais ce n'était là que le strict minimum pour quelqu'un qui vivait à ses crochets.

— Tu as raison. Pourquoi ne pas aller quelque part ensemble, alors ? proposa Jinya.

— Et si tu me refaisais plutôt tes kitsune soba ? C'était plutôt bon la dernière fois.

— Ça te suffit ?

— Oui. Au début, je trouvais le bouillon un peu léger, mais je m'y suis habituée.

La différence de bouillon venait des régions. Comme il avait autrefois tenu un restaurant à Kyôto, Jinya cuisinait principalement avec du shoyu clair et du dashi. Le goût était moins marqué que celui des bouillons plus foncés de soba et d'udon de la région du Kantô, dont Tôkyô faisait partie.

Les kitsune soba étaient un plat auquel Jinya tenait beaucoup, alors il fut sincèrement ravi d'apprendre qu'Aoba les appréciait.

— D'accord. Je t'en referai un de ces jours.

— Merci. Au fait, je peux te demander pourquoi tu passes autant de temps avec cette femme ? Tu es tombé amoureux d'elle ou quoi ?

Il secoua la tête et sourit, amusé par l'idée. Il n'éprouvait absolument aucun sentiment romantique pour Akemi. Mais si cet endroit était vraiment façonné par des regrets persistants, alors, en tant que quelqu'un qui lui ressemblait, il voulait l'aider en lui donnant un léger coup de pouce.

— Non. Je suis avec elle parce que je suis coincé ici moi aussi.

— Quoi ? C'est quoi cette réponse obscure ? C'est une énigme ?

— Rien d'aussi compliqué.

S'il voulait aider, c'était en grande partie par sentimentalisme, mais il ne voulait pas aider seulement Akemi. Il pensait aussi aux autres habitants, comme Aoba, et même Nanao. Tout le monde dans le quartier de la Colombe avait quelque chose qu'il ne pouvait pas se résoudre à abandonner. Comme il n'était pas différent, Jinya ne pouvait pas ignorer leurs difficultés. C'était tout.

— Je ne comprends pas trop, mais ne fais rien de trop imprudent, d'accord ? dit Aoba d'un ton détaché.

— J'apprécie ton absence d'inquiétude.

— Héhé.

Il lui était sincèrement reconnaissant de ne pas chercher plus loin. Il se dit qu'il devrait se rattraper un jour avec quelque chose en plus.

Elle ne semblait pas s'en formaliser, mais il n'en restait pas moins qu'il voyait une autre femme tout en vivant à ses crochets.

En se promettant de faire quelque chose pour se faire pardonner, il quitta les lieux et se dirigea vers le Sakuraba Milk Hall.

Au restaurant de soba, ils avaient pris des tenzaru soba. Au stand de yakitori, ils avaient goûté à différentes brochettes. Et au restaurant occidental, ils avaient mangé de l'omurice. Akemi mangeait avec Jinya dans de nombreux endroits, et ils en visitèrent encore un nouveau ce jour-là. Elle commanda la même chose que lui, et ils discutèrent agréablement en mangeant. Avant qu'elle ne s'en rende compte, le repas était terminé, et il était temps de travailler. Elle retourna au Milk Hall pour trouver des clients.

Elle appréciait cette nouvelle routine quotidienne. C'était sans doute pour cela qu'elle était devenue bien plus aimable ces derniers temps et qu'elle était choisie plus souvent par les clients.

— On va encore manger occidental ? demanda-t-elle.

— Oui. Cet endroit est un peu plus miteux que celui où on est allés la dernière fois, mais apparemment leurs fritures sont excellentes.

— Encore un endroit dont tu as entendu parler par quelqu'un, hein ?

Même si cela lui coûtait de l'admettre, elle devait sans doute à Jinya son succès récent. Depuis qu'elle était arrivée dans le quartier de la Colombe, elle n'avait vu les hommes que comme des sources d'argent, mais ce lien inattendu, sans dimension sexuelle, qu'elle partageait avec lui, lui permettait de baisser sa garde et de se détendre un peu, et elle savait que cela avait un effet direct sur son travail.

Sa vie se déroulait sans accroc, mais il arrivait que son visage lui revienne à l'esprit à des moments inattendus, et ces moments étaient devenus plus fréquents depuis qu'elle mangeait avec Jinya de cette façon.

— Je vais prendre ça, dit Jinya au serveur.

— ...Oh, pardon. Je prendrai la même chose.

Prise en train de rêvasser, Akemi se troubla et commanda simplement la même chose que Jinya. Cela ne sembla pas l'étonner, puisqu'elle faisait souvent comme lui. Il but une gorgée d'eau en attendant les plats.

— On voit de plus en plus de ces restaurants de style occidental ces derniers temps, dit-il.

— Oui. J'imagine que c'est à la mode. Les Japonais adorent les nouvelles tendances, tu vois ce que je veux dire ?

Curry, steak haché, spaghetti Napolitain, omurice. Aucun de ces plats n'était entièrement occidental, mais ils n'étaient pas non plus japonais. C'étaient plutôt des mélanges uniques de saveurs. Ils étaient apparus partout après la guerre et représentaient des plats que les gens ordinaires pouvaient s'offrir de temps à autre. À cette époque, les Japonais n'étaient plus étrangers à ces nouvelles nourritures.

— En réalité, l'histoire de la cuisine occidentale au Japon remonte étonnamment loin, dit Jinya. — Le curry existait déjà à l'époque de Meiji.

— Sérieux ? Aussi loin ? J'étais persuadée que c'était récent.

— On a cette impression parce qu'on n'en voyait pas beaucoup à l'époque, et qu'il est difficile de préparer du curry soi-même à la maison. Ça ne s'est vraiment répandu qu'avec l'apparition du curry instantané.

— Intéressant. Tu connais vraiment plein de choses inutiles, hein ?

Ils continuèrent à discuter de choses sans importance jusqu'à ce que leur plat arrive, apporté par le serveur.

— Voici votre commande : deux menus mencoro.

Une odeur appétissante se dégageait des fritures, ouvrant leur appétit. Le repas était accompagné de riz blanc, de soupe miso et de quelques légumes marinés. Le plat principal était un steak de viande hachée panée avec du chou finement émincé, ainsi qu'une kurokke, celle qu'Akemi redoutait tant.

— Hein...?

— Bon appétit, dit-il. — Ah, au fait, tu avais dit que tu n'aimais pas les kurokke, non ?

Il ne cherchait même pas à dissimuler ses intentions.

Elle comprit immédiatement que c'était le but de toutes ces sorties au restaurant depuis le début. Mais elle ne le fit pas remarquer et resta figée. Son expression se déforma, envahie par des souvenirs qu'elle ne voulait pas revoir.

— Oui... Je déteste les kurokke.

— Tu veux les remplacer par autre chose ?

— Non, ça ira...

Elle ne voulait pas insister alors que c'était lui qui l'invitait, alors elle tendit ses baguettes avec hésitation vers une kurokke, en coupa un morceau et en prit une bouchée.

— Avant, je ne pouvais pas du tout en manger, mais je ne suis plus une enfant. Je peux au moins en supporter le goût, même si je n'aime pas.

C'est ce qu'elle dit, mais elle s'arrêta après une seule bouchée et baissa la tête.

Jinya ne mangea pas et ne dit rien, attendant simplement.

Akemi savait plus ou moins ce qu'il voulait entendre.

— Je déteste les kurokke depuis que je suis petite, parce que ma mère en achetait toujours.

Comme pour fuir le silence pesant, elle continua, sa voix à peine audible.

— Elle ne répondait jamais à ma grand-mère, même quand elle critiquait ses capacités d'épouse ou le fait qu'elle venait d'une famille ordinaire. Elle la laissait lui marcher dessus et continuait à jouer le rôle d'une bonne épouse et d'une bonne mère obéissante. Je détestais ça chez elle. À force, elle savait mieux cuisiner que la plupart des gens, mais malgré ça, elle achetait toujours ces kurokke toutes faites.

Akemi se souvenait encore de ces kurokke achetées chez le boucher du quartier et déjà froides bien avant d'arriver sur la table. Son père et sa grand-mère les mangeaient sans un mot, mais Akemi les détestait. Elle avait toujours trouvé étrange que sa grand-mère ne dise rien à propos de ça alors qu'elle se montrait si sévère avec sa mère.

— Le boucher les faisait frire, mais la panure était toujours trop épaisse et elles n'avaient jamais bon goût. Je disais à ma mère que je voulais manger autre chose, mais elle se contentait de répondre « Je suis désolée, ma chérie » en les achetant avec un sourire. Je détestais ça. J'avais l'impression qu'elle ne m'écoutait pas.

Akemi détestait les kurokke et leur panure trop épaisse, mais elle détestait tout autant le sourire que sa mère affichait en les achetant. Après avoir quitté la maison, les kurokke étaient devenues une sorte de symbole qui la rattachait à sa mère et aux souvenirs désagréables de son enfance. C'était pour cela qu'elle ne pouvait pas prendre plaisir à en manger, même dans un restaurant comme celui-ci.

— Mais même si je les déteste autant, j'ai fini par pouvoir en manger.

Elle tendit la main pour prendre une autre bouchée de kurokke.

Le goût ne lui plaisait pas, comme elle s'y attendait. Elle détestait la panure croustillante.

— Je ne les aime toujours pas. Vraiment pas, mais... quand j'en mange maintenant, même si le goût est complètement différent, je ressens... une sorte de nostalgie.

Sa poitrine se serra lorsqu'elle avala.

Sa mère savait cuisiner, mais elle n'avait jamais fait de kurokke elle-même. Était-ce simplement de la paresse ? Si c'était le cas, pourquoi sa grand-mère n'avait-elle jamais rien dit ? Et son père, d'ailleurs ?

L'enfance d'Akemi était loin, très loin derrière elle, et pourtant elle détestait toujours les kurokke, même si elle pouvait désormais en manger.

Alors d'où venait ce sentiment de nostalgie ?

— Tes parents doivent avoir la quarantaine maintenant, non ? demanda Jinya, prenant enfin la parole.

Sa question, apparemment sans rapport, fut posée avec un grand calme, ce qui lui donna soudain une impression de maturité.

— Les kurokke sont un plat bon marché aujourd’hui, mais autrefois, elles étaient assez chères. C’était un mets de luxe que l’on ne mangeait que dans des restaurants occidentaux, au même rang que le tonkatsu et le steak haché.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je crois que c’est vers le début de l’ère Shôwa qu’elles sont devenues un accompagnement courant. Il y avait même une boutique célèbre où les clients faisaient la queue jusque dehors pour leurs kurokke. Moi et Kimiko, une de mes connaissances, on avait voulu y goûter, alors on avait fait la queue nous aussi une fois. Je suis sûr que tes parents se souviennent de cette époque, même si je ne les ai jamais rencontrés, ajouta Jinya avec un sourire. — Ça peut te sembler être un accompagnement banal, mais tes parents le voient sans doute comme quelque chose de nostalgique. Qui sait, ils ont peut-être même fait la queue ensemble pour en acheter il y a longtemps.

— ...Tu penses ?

— Je n’en ai aucune idée. Encore une fois, je ne connais pas tes parents. Je parle seulement d’hypothèses. Mais tout comme tu as ta propre histoire, ta mère en a une aussi. Il y a peut-être quelque chose derrière cette attitude que tu détestes. Quelque chose que tu ne pouvais pas voir quand tu étais enfant.

Il y avait une limite à ce qu’une personne pouvait comprendre. Peu importe à quel point quelqu’un était perspicace ou cultivé, il ne pouvait voir que le monde qu’il voyait. Il y avait peut-être autre chose derrière la manière dont la mère d’Akemi cherchait toujours à jouer le rôle d’une bonne épouse et d’une bonne mère.

Il y avait peut-être aussi autre chose derrière les kurokke qu’ils mangeaient toujours.

Qui pouvait le dire ?

— Bien sûr, je me trompe peut-être et elle achetait simplement des kurokke toutes faites pour gagner du temps, dit-il.

— Mais n'importe quoi...

Akemi fut un peu déconcertée par sa conclusion si peu tranchée.

Puis il se mit à manger, nappant ses kurokke de sauce avant de les enfourner avec du riz. Même si son expression restait impassible, il semblait y prendre beaucoup de plaisir.

— Pff, haha. Tu ne mets pas un peu trop de sauce ?

— Tu crois ? Le fils de la connaissance dont je parlais dit que les kurokke sont meilleures comme ça. D'après lui, ça se marie encore mieux avec le riz de cette façon.

— Sérieux ? C'est vraiment nul.

— Ne dis pas ça. Ça peut te sembler nul, mais pour moi, c'est un souvenir précieux.

Elle le regarda manger ces kurokke désormais ramollis et se dit : « Ah, je vois ». Même quelque chose d'aussi insignifiant cachait quelque chose de précieux. Pourtant, elle n'avait jamais cherché à comprendre ce que cela pouvait être pour sa mère avant de quitter la maison.

Akemi laissa échapper un soupir et murmura :

— Un souvenir précieux... Peut-être que ma mère en a aussi, d'avant qu'elle ne devienne ma mère.

Jinya ne cessa pas de manger et répondit comme s'il faisait simplement la conversation.

— Je suis sûr que oui. Des souvenirs d'inquiétude quand elle était jeune, des souvenirs de jours heureux pourtant ordinaires, et même des souvenirs d'amour. La plupart des mères ont d'abord été des filles ordinaires, et devenir parent ne change pas ce fait.

— Je n'y ai jamais pensé quand j'étais enfant. C'est pour ça que je ne pouvais que lui reprocher ce qu'elle était. Je suis même partie de la maison pour devenir une travailleuse de nuit. Ah... Quelle fille horrible j'ai été.

En réalité, Akemi savait que sa mère ne s'était mise en colère contre elle que parce qu'elle s'inquiétait de la voir vouloir devenir une travailleuse de nuit. Mais par désir de s'opposer à elle, elle avait fui et était devenue ce qu'elle voulait malgré tout. Si elle avait simplement pris le temps de l'écouter un peu à ce moment-là, peut-être ne serait-elle jamais venue dans le quartier de la Colombe.

— Pas d'accord, dit Jinya. — Tu as réussi à manger la kurokke que tu disais détester, non ? Les enfants qui détestent certains légumes finissent par découvrir qu'ils peuvent en manger. Certains finissent même par apprécier le goût piquant du wasabi ou du gingembre. Les goûts changent en grandissant, mais ces changements n'ont pas besoin d'être brusques. Il faut du temps pour accepter ce que l'on déteste.

Avec le temps, les enfants devenaient moins difficiles. De la même manière, il pouvait venir un jour où l'on redécouvrait quelque chose de précieux que l'on avait négligé, et où un passé insupportable ne l'était plus ensuite.

— Il te fallait simplement un peu plus de temps pour manger des kurokke et affronter ce que tu avais laissé de côté dans ton passé. Je suis sûr qu'un jour, tu repenseras à tout cela comme à un bon souvenir.

Le temps qu'elle passait ici lui était nécessaire, et elle n'avait pas à se haïr pour ce qu'elle était devenue. Akemi baissa la tête après avoir entendu ces paroles ordinaires de réconfort. Il continua de manger comme si de rien n'était, alors elle l'imita et prit prudemment une autre bouchée.

— Alors ? Comment c'est ? demanda-t-il, avec une pointe de malice.

Ce n'était qu'une conversation sans importance au cours d'un repas. Rien de tout cela ne changerait quoi que ce soit. Elle détestait toujours les kurokke. Elle avait toujours blessé sa mère et était encore une travailleuse de nuit. Elle ne savait pas si elle pourrait accepter sa mère même si elle affrontait son passé, elle ne savait même pas si sa famille l'accepterait. Malgré tout, elle sentit une partie de ses regrets persistants s'alléger.

— C'est mauvais, répondit-elle avec un large sourire.

Jinya poussa un soupir de soulagement. C'était exactement la réaction qu'il espérait.

Le lendemain, Jinya se rendit de nouveau au Sakuraba Milk Hall et trouva le gérant derrière le comptoir, en train de nettoyer des verres comme à son habitude.

— Ravi de vous revoir.

Le gérant lui adressa son salut habituel, chaleureux.

Hotaru était présente. Jinya s'adressa à elle.

— Excusez-moi, Akemi est là ?

Malgré le fait qu'il sortait manger avec Akemi presque tous les jours, Hotaru répondit avec confusion.

— Pardon ?

L'incompréhension sur son visage en disait long : aucune femme de ce nom ne travaillait là. Hotaru n'avait aucun souvenir d'Akemi.

Jinya s'y attendait en partie. Ses regrets persistants dissipés, Akemi ne pouvait plus rester dans le quartier de la Colombe. Le léger coup de pouce qu'il lui avait donné avait suffi.

— Si vous cherchez Akemi-chan, elle est déjà partie, dit le gérant.

Jinya fut d'abord surpris, puis il se dit que c'était logique. C'était son établissement, après tout. S'il y avait bien quelqu'un qui se souvenait de celles qui y travaillaient, c'était lui.

— Je vois. Vous vous en souvenez.

— Bien sûr. J'ai promis de m'occuper correctement de mes clients comme de mes filles jusqu'au bout.

Avec un léger haussement d'épaules, le gérant ajouta d'un air triste :

— Mais je ne me souviens déjà plus de son visage.

Le quartier de la Colombe était un lieu qui n'aurait pas dû exister. Quoi qu'il s'y produise, tout finirait par n'être qu'un rêve.

Comme le gérant, Jinya se souvenait encore d'Akemi. Mais lorsque ce lieu arriverait à son terme, son souvenir de ce rêve disparaîtrait lui aussi.

— Je me demande où elle est allée, murmura le gérant.

— Vers sa famille, je suppose.

— Sa famille ?

Jinya acquiesça. Il ne pouvait pas en être certain, mais il voulait que ce soit vrai. Il pensa à la jeune femme qu'il avait rencontrée par hasard dans ce quartier qui n'aurait pas dû exister. Même si tout cela devait finir comme un simple rêve, il voulait prier pour son bonheur.

— Et si nous prenions un verre ? proposa Jinya. Je suis d'assez bonne humeur aujourd'hui.

— Oh, j'aime beaucoup cette idée. Trinquons, voulez-vous ?

Dans leurs mains, chacun tenait un verre de whisky ambré. Il n'était pas nécessaire de préciser pour qui ils portaient ce toast. Le dire à voix haute aurait gâché la moitié du plaisir et aurait été embarrassant. Pourtant, ils pensaient bien à la même personne en entrechoquant leurs verres.

— À votre santé.

Il se demanda s'il la recroiserait un jour. Si cela arrivait, et s'il se souvenait encore d'elle, il aurait voulu se montrer un peu espiègle et lui poser une question légèrement malicieuse : « Quel est ton plat préféré ? »

Ce serait bien qu'elle réponde : les kurokke.

Sur cette pensée, il porta son verre à ses lèvres.

Le whisky avait ce jour-là un goût encore meilleur que d'habitude.

Août 2009.

— Euh, ça s'appelle... des yakisoba au ketchup.

Ce qui était revenu à l'esprit de Miyaka lorsqu'ils parlaient de leurs plats préférés, c'était ces yakisoba au ketchup qu'elle avait mangés au collège. Jinya afficha une expression d'incompréhension, alors elle poursuivit :

— C'était quand j'étais au collège. Je crois que c'était un dimanche. Kaoru et moi, on révisait pour un contrôle. Midi est arrivé, mais on avait la flemme de sortir, alors on a pris des nouilles en sachet dans le frigo et on les a fait griller pour préparer des yakisoba.

Elles avaient ajouté du chou, de la pâte de poisson, du porc et un œuf. Jusque-là, rien d'anormal, mais au moment d'assaisonner, elles se rendirent compte qu'elles n'avaient plus de sauce. Elles fouillèrent la cuisine aussi soigneusement que possible, mais ne trouvèrent rien.

— C'est là qu'on a eu l'idée d'utiliser du ketchup. On s'est dit que les spaghettis au ketchup existaient, alors des yakisoba au ketchup, ça ne pouvait pas être si mauvais.

— Intéressant. Et alors ?

— C'était incroyable. On s'est traitées de génies et on a tout mangé.

Elle se souvenait encore de l'excitation qu'elle avait ressentie à ce moment-là. Ce n'était qu'un déjeuner ordinaire, et pourtant ce souvenir restait vif dans son esprit.

— C'est encore la chose la plus délicieuse que j'aie jamais mangée. J'essaie d'en refaire de temps en temps, mais je n'arrive jamais à retrouver ce goût.

Se rendant compte qu'elle parlait plus que d'habitude, elle rougit. Elle esquissa un sourire gêné et tenta de désamorcer la situation, sans doute parce que ses camarades avaient déjà trouvé ses yakisoba au ketchup étrange.

Elle le regarda, redoutant sa réaction.

— Ah ah... Désolée. C'est un peu bizarre, non ?

— Bizarre ? Pas du tout.

— Vraiment ? Enfin, les gens disent généralement que ça a l'air mauvais...

Même si elle aimait ça, elle pensait que la plupart des gens ne seraient pas du même avis.

Jinya sourit et porta son regard au loin.

— Mon père biologique comme mon père adoptif faisaient griller des isobe mochi de temps en temps.

— Hein ?

— Je me souviens encore d'être autour du grill, à attendre avec impatience avec toute la famille. Mais à l'époque, les aliments ne se conservaient pas aussi bien qu'aujourd'hui, et les mochi que nous faisions griller étaient durs et secs. Pour être honnête, ce n'était pas vraiment quelque chose de très bon.

Il laissa échapper un léger soupir, parlant avec douceur.

— Mais c'était délicieux. Je me souviens encore du jour où nous trois, les enfants, avons mangé ces mochi en souriant. Mais tu sais, les isobe mochi que Chitose m'a fait étaient sans doute meilleurs.

Miyaka ne pouvait pas voir ce dont Jinya se souvenait à cet instant, mais elle comprenait ce qu'il ressentait.

— Ça doit être quelque chose comme ça. Même si ce n'est pas vraiment extraordinaire, on se souvient des saveurs qui nous touchent.

Et pour Miyaka, c'étaient ces yakisoba au ketchup qu'elle avait mangés ce jour-là.

Un sourire se dessina sur son visage. Elle était heureuse qu'il comprenne que ce repas banal, né d'une idée sans importance, avait pour elle une valeur particulière.

— Je vois... Euh, merci, dit-elle.

— Ce n'est rien. On s'est assez reposés, je pense. On termine le nettoyage ?

— D'accord. On va manger quelque chose après ?

Ayant terminé leurs glaces au goût de soda, ils se levèrent. Il restait encore des déchets à ramasser, et leur repas n'en serait que meilleur après l'effort.

— Ça me va.

— C'est décidé, alors. Cette fois, c'est toi qui choisis ce qu'on mange.

— Vraiment ? Dans ce cas...

Jinya réfléchit un instant et trouva rapidement, le coin des lèvres se relevant légèrement.

Le temps ne s'arrêtait pour personne. S'il avait beaucoup gagné, il avait aussi beaucoup perdu en chemin.

C'était une vérité triste face à laquelle il ne pouvait rien.

— J'ai envie de kurokke aujourd'hui.

Mais il n'oublierait sans doute jamais les saveurs qui avaient touché son cœur, aussi longtemps qu'il vivrait.

Sous un Ciel Étoilé, Ensemble

1

Partie trois : Kajî Takumi, l'ancien petit ami de Hotaru

J'ai cherché si longtemps rien que pour te revoir une fois de plus. Tout ce que je veux, c'est une dernière chance de dire ce que je n'ai pas pu dire avant.

Kajî Takumi était assis sur la véranda, prenant un moment de repos en soirée, entouré des fleurs de son jardin. À ses côtés se trouvait une femme qui lui était chère. Le vent effleura doucement ses cheveux tandis qu'elle levait les yeux.

Suivant son regard, il vit que le ciel passait de l'orange à l'indigo et que les étoiles commençaient à scintiller çà et là.

La nuit véritable n'était pas encore tombée, et les étoiles dans le ciel indigo clair étaient loin d'être brillantes. Leur éclat discret lui rappelait celle qui était à ses côtés.

Il abaissa de nouveau le regard vers son doux profil et en resta captivé.

— Takumi-san ? Quelque chose ne va pas ?

Elle avait remarqué son regard et lui posa cette question. Ses grands yeux humides firent battre son cœur plus vite. Lui, un homme de huit ans son aîné, pouvait-il vraiment se laisser troubler ainsi par elle.

— Non. J'étais simplement captivé par ta beauté.

— Allons donc.

Elle laissa échapper un petit rire et porta la main à sa bouche en souriant. Son cœur se mit à s'emballer.

En y repensant, il se pouvait que lui seul ait été amoureux.

Deux années s'étaient écoulées depuis la fin de la guerre, et le Japon traversait des temps difficiles.

Pourtant, Takumi pouvait encore goûter à des instants de confort comme ce repos du soir sur sa véranda, car sa famille dirigeait une clinique prospère à Yamagata, largement épargnée par la guerre. La femme qu'il aimait avait perdu ses parents pendant le conflit et avait été recueillie par la famille Kajî, qui connaissait les siens. Cependant, elle n'avait pas été adoptée comme une fille, mais accueillie dans la maison en tant que future belle-fille. Elle était reconnaissante envers Takumi et sa famille de l'avoir accueillie, mais même sans cette dette, les deux étaient proches.

Elle lui était cher et il croyait qu'elle éprouvait la même chose pour lui. Mais ce qu'elle portait en elle n'était sans doute pas le même amour que celui qu'il ressentait, plutôt celui que l'on éprouve pour la famille ou les amis. Elle ne lui donna jamais la réponse qu'il espérait entendre.

— Ah, oui. Je t'ai apporté un cadeau, dit-il.

— Oh ? Qu'est-ce que c'est ?

— Des sables étoilés. Je me suis dit que ça pourrait te plaire, puisque tu aimes tant regarder le ciel nocturne. Peut-être que c'est un peu banal ?

Mais il était prêt à attendre. Il croyait que l'amour avait besoin de temps pour éclore.

— Non, c'est merveilleux... Je le garderai précieusement.

En fin de compte, elle ne répondit jamais à sa demande, et ils se séparèrent sans un mot d'adieu.

Hotaru se rappela un soir partager la chose sur une véranda, quelque part. Elle faisait tourner entre ses doigts une petite fiole de sables étoilés. Ce n'était en rien un objet de valeur, mais c'était un cadeau de sa part. Les petits grains en forme d'étoile ressemblaient à du sable, mais il paraissait qu'ils étaient en réalité les enveloppes laissées par de minuscules organismes morts...

Son cadeau aurait été bien meilleur s'il n'avait pas ajouté cette explication, mais ce côté un peu maladroit lui ressemblait bien.

Elle jetait de temps à autre un regard à la petite fiole. Elle avait sur elle un effet apaisant. Dans cette fiole étaient gravés des souvenirs empreints de nostalgie : le ciel étoilé qu'ils avaient contemplé ensemble, son sourire gêné. Elle avait laissé bien des choses derrière elle, mais cet objet était le seul dont elle ne pouvait se défaire.

— Hotaru-chan, un client est là pour toi.

— J'arrive.

Elle glissa la fiole de sables étoilés dans sa poche de poitrine et esquissa un léger sourire. Elle allait encore coucher avec un homme qu'elle ne connaissait pas aujourd'hui, mais il n'y avait pas la moindre hésitation en elle. Elle était habituée à ce travail.

Elle passa devant le comptoir du bar et, du coin de l'œil, aperçut le jeune homme qui était devenu un habitué ces derniers temps. Il ne venait pas pour passer la nuit avec une femme, mais pour boire et discuter avec le gérant. Il montrait un certain intérêt pour Hotaru, mais apparemment pas au point de payer pour ses services. Cela ne la dérangeait pas. Il était de plusieurs années son cadet, mais il était vif et savait mener une conversation.

Parler avec lui était agréable.

Elle était certaine qu'il y avait eu une serveuse qui lui plaisait particulièrement, mais il ne faisait plus aucun effort pour parler à l'une d'elles à présent. Peut-être se trompait-elle simplement dans ses souvenirs.

Elle regarda autour d'elle et eut l'impression qu'il y avait à la fois moins de clients et moins de serveuses qu'auparavant.

— Bonsoir, Hotaru. J'espère que ça ne vous dérange pas que je revienne encore.

— Bien sûr que non. Je suis ravie de vous voir. Permettez-moi de vous conduire à l'étage.

Le client de ce soir était déjà venu plusieurs fois pour passer la nuit avec elle. Savoir qu'elle lui plaisait autant lui faisait plaisir.

L'homme, habitué à la procédure, la suivit sans hésitation jusqu'à la chambre du balcon, au deuxième étage.

Ils parlèrent peu, n'ayant pas besoin de mots. Ils se dévêtirent et s'allongèrent sur le lit. Elle effleura légèrement sa main et la guida jusqu'à sa poitrine. En se blottissant contre lui, elle pouvait sentir sa chaleur et son souffle.

Ah... Comme il faisait froid. Sa peau était chaude, mais plus cette chaleur était forte, plus un endroit précieux en elle se refroidissait.

Elle ne détestait pas le sexe. Elle avait abandonné celle qu'elle était autrefois et était devenue pleinement Hotaru, ce qui lui permettait de jouer le rôle d'une travailleuse de nuit et d'offrir ces rêves d'amour éphémères.

Le sourire sur son visage et les soupirs brûlants qu'elle laissait échapper étaient réels. L'homme l'aimait, et elle l'aimait en retour.

Mais les nuits dans le quartier de la Colombe étaient longues, et il lui arrivait parfois d'avoir l'impression de manquer d'air.

Jinya reçut des nouvelles plutôt inquiétantes de la part du gérant du Milk Hall.

— Est-ce vrai ?

— Ça l'est. Un homme passe de maison close en maison close à la recherche d'une certaine femme. D'après ce que j'ai entendu, il semble chercher Hotaru-chan.

Le gérant ajouta sur un ton léger :

— Ça rappelle quelqu'un, n'est-ce pas ?

— Voilà une information intéressante que vous me donnez. Merci.

— Je vous prie. Je dois dire que vous êtes aussi un homme assez étrange, dit le gérant, qui semblait s'amuser sans jamais se lasser de Jinya.

Il n'était pourtant pas vraiment en position de qualifier les autres d'étranges, lui qui, dans la quarantaine, parlait d'une manière efféminée. Jinya l'interrogea du regard, ce qui le poussa à répondre :

— Vous avez clairement un faible pour Hotaru-chan, mais vous n'avez aucun intérêt à acheter ses services. Ai-je tort ?

— Une femme charmante, mais oui, je n'ai pas besoin de ses services.

Hotaru occupait l'esprit de Jinya, non pas parce qu'elle l'attirait en tant que travailleuse de nuit, mais parce que leur première rencontre avait été si inhabituelle.

— La raison pour laquelle elle a attiré mon attention est tout autre.

— Alors pourquoi ?

— Simplement une vieille habitude que j'ai gardée d'un ancien métier.

S'il était intervenu en voyant cet homme la harceler, c'était surtout à cause de sa profession passée.

Il ne pouvait pas rester sans rien faire lorsqu'une personne avait besoin d'aide, et il estimait avoir la responsabilité d'aller jusqu'au bout une fois qu'il s'était engagé.

La raison principale pour laquelle il venait si souvent au Sakuraba Milk Hall et continuait de parcourir le quartier de la Colombe avait à voir avec cet homme.

— Un homme de ce genre reviendra sans aucun doute. On ne m’a peut-être pas demandé de m’occuper de cette affaire, mais je ne fermerai pas l’œil si je ne fais rien.

C’était ainsi qu’il avait vécu durant les époques d’Edo et de Meiji. S’occuper des esprits faisait partie du devoir d’un gardien de prêtresse.

Plusieurs jours passèrent. Une lune pâle brillait dans le ciel, baignant la nuit d’un éclat métallique.

— Mm, c’est délicieux. Des soba fraîchement préparées, c’est rare, même dans les restaurants.

Jinya logeait chez Aoba, dans un appartement situé dans une rue proche de nombreuses maisons closes. En échange du toit qu’elle lui offrait, il s’occupait des tâches ménagères. Ayant été chargé de veiller sur d’autres pendant de nombreuses années, cette façon de vivre ne le dérangeait pas, même si la plupart des gens diraient qu’il n’était guère différent d’un parasite vivant aux crochets d’une femme.

À la demande d’Aoba, il avait préparé des kitsune soba pour le dîner, reproduisant le même plat qu’il faisait autrefois lorsqu’il tenait un restaurant à l’époque de Meiji. Le bouillon de soba était en général plus épais à Tôkyô qu’à Kyôto, si bien qu’Aoba avait été un peu surprise au début, mais elle trouva que le goût lui convenait et mangea avec appétit.

— Je suis content que ça te plaise.

— Au début, j’ai été surprise que le bouillon soit aussi léger, mais c’est très bon. Comment un type comme toi est devenu aussi doué en cuisine ? demanda-t-elle.

C’était un peu étrange qu’un homme à l’allure aussi rude que Jinya soit si habile dans quelque chose d’aussi domestique. Il savait cuisiner, faire le ménage, et même s’occuper du linge. Tout cela venait, bien sûr, de son passé.

— Je tenais autrefois un restaurant de soba, répondit-il.

— Ah... Donc tout est une question d'expérience, finalement.

Son expression devint sérieuse. Elle ne semblait pas très confiante quant à ses propres talents en cuisine. Ayant vécu seule, elle savait se débrouiller pour les tâches domestiques, mais lorsqu'il s'agissait de cuisiner, elle ne pouvait préparer que des plats simples où tout se faisait sauter ou mijoter ensemble. Les préparations plus délicates lui échappaient.

Jinya observa Aoba plongée dans ses pensées et esquissa un sourire amer. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de dix-huit ans, mais elle ne trouva rien d'étrange à ce qu'il affirme avoir tenu un restaurant de soba par le passé. C'était comme si elle savait déjà qu'il était plus que ce qu'il paraissait.

Bien sûr, son absence de réaction ne le surprit pas, car il savait déjà qu'elle tramait quelque chose.

Il trouva simplement un peu amusant qu'elle se trahisse ainsi. Il laissa passer et lança un nouveau sujet en préparant le thé d'après-repas.

— Dis-moi, Aoba. Pourquoi as-tu décidé de faire ce métier ?

— Oh ? Voilà une question surprenante de ta part.

Il ne cherchait pas à lui soutirer des secrets. Ils vivaient ensemble depuis un moment et s'étaient rapprochés. Il posa la question par simple curiosité. Ce n'était qu'une conversation sans importance autour d'une tasse de thé. Elle pouvait éluder si elle le souhaitait, et elle était assez avisée pour le comprendre. Il but une gorgée et attendit qu'elle décide si elle voulait en parler ou non.

— C'est parce que je ne voulais pas reprendre l'activité familiale.

Elle soupira et prit une expression de lassitude, résignée. Sa voix était faible, et ses paroles semblaient sincères. Son entrain habituel avait disparu, laissant place à une jeune fille fragile. Pour une fois, elle faisait son âge.

— Ma famille exerce un certain métier depuis des générations, et mon grand-père est extrêmement strict à ce sujet. C'est le genre de personne qui exige que tout le monde fasse passer la maison avant soi.

— Ton père n'est pas là ?

— Si, il est là, et il fait de son mieux pour faire tourner l'activité familiale. Mais il ne répond pas aux attentes de mon grand-père, alors c'est moi qu'on a choisie pour en hériter à sa place. Ça ne me plaisait pas, alors je me suis enfuie.

— Ça a dû demander pas mal de courage.

— Ah ah. C'était plutôt une décision prise sur un coup de tête. Mais c'est difficile de s'en sortir seule quand on est une femme. C'est à ce moment-là que j'ai lu dans un magazine que le quartier de la Colombe attirait toutes les jeunes filles pour le travail de nuit. Je n'ai pas vu d'autre option. C'est un peu idiot de ma part, non ?

Elle parlait d'un ton enjoué, mais Jinya y percevait une tristesse équivalente. Même si elle ne laissait pas son air vif disparaître, il n'en restait pas moins qu'elle, encore jeune, avait quitté son foyer. Cela avait dû être une décision difficile. Les emplois accessibles aux femmes étaient rares, et peut-être n'était-ce qu'une question de destin si elle avait fini par arriver ici, dans le quartier de la Colombe.

— Alors je suis venue ici, j'ai cherché du travail chez Ichikawa en tremblant, et j'ai rencontré Nanao-san. Au début, j'avais l'intention de devenir une véritable prostituée, mais elle avait des réserves.

— *Une fille comme moi n'a rien à faire dans ce métier. Dans ce cas, observe-nous quelque temps, si tu y tiens toujours. Si voir notre quotidien ne te fait pas changer d'avis, alors je te l'autoriserai.*

Aoba avait été surprise d'entendre Nanao dire aussi directement qu'on ne devait pas aspirer à devenir travailleuse de nuit. Pourtant, elle comprit que ces paroles venaient de la bienveillance, et elle décida de rester dans le quartier de la Colombe à cause de Nanao. Elle savait que cet endroit portait en lui une part d'ombre, mais Nanao lui avait aussi montré qu'il contenait de la chaleur. Aoba aspirait à devenir une femme comme elle, quelqu'un qui avait tourné le dos à la société tout en continuant à vivre avec intégrité.

— Nanao-san ne voulait pas que je devienne une travailleuse de nuit, mais elle a quand même pris soin de moi en me donnant cette chambre et de petits travaux à faire.

C'est ainsi qu'Aoba devint une travailleuse de nuit seulement de nom, sans prendre de clients et sans même être apprentie.

Nanao s'opposait à ce que la jeune Aoba se lance dans la prostitution, et Aoba, de son côté, admirait Nanao et idéalisait ce métier. Elles partageaient un lien étrange, mais un lien auquel Aoba tenait visiblement. Le respect qu'elle portait à Nanao transparaissait dans chacun de ses mots.

Elle conclut :

— Voilà. Mes raisons n'ont rien d'extraordinaire. Je suis venue ici parce que je me suis opposée à mon grand-père. Ah, et je préférerais garder secrète l'activité de ma famille, si possible. C'est un peu embarrassant.

— Je vois. Tu n'as jamais pensé à rentrer chez toi ? demanda Jinya.

Il supposait que Nanao empêchait Aoba de vendre son corps pour lui laisser cette possibilité, mais même après l'entrée en vigueur de la loi de prévention de la prostitution et alors que le quartier de la Colombe approchait de sa fin, elle n'était pas partie, et c'était pour cela qu'elle restait encore ici. Derrière son sourire insouciant se cachaient des regrets persistants qui la retenaient en ce lieu, comme tant d'autres.

— J'en ai trop honte, dit-elle.

— Pourquoi ? J'aurais pensé que Nanao t'avait empêchée de devenir une travailleuse de nuit pour que tu n'aies pas à ressentir de honte.

— Je suis sûre que oui. Mais pendant mon absence, mon grand-père est mort.

Elle le dit d'un ton détaché et détourna le regard, l'empêchant de bien lire son expression.

— J'ai reçu une lettre de mon père. Apparemment, il savait où j'étais. Pourtant, je n'arrive toujours pas à rentrer.

Elle s'était enfuie parce qu'elle n'acceptait pas que son grand-père lui impose de reprendre la maison. Elle ne savait pas à quel point ses actes l'avaient blessé, mais il avait sans doute quitté ce monde en portant de lourdes inquiétudes quant à l'avenir de la famille, et cette idée la hantait.

Elle avait trahi ses attentes, puis l'avait privé d'une fin paisible. Comment pourrait-elle avoir le culot de revenir après cela ?

— Je n'arrête pas de me demander ce que j'aurais dû faire. Et si, au moins, je lui avais montré que l'activité familiale était entre de bonnes mains avec moi avant qu'il ne meure, pour qu'il ne parte pas avec autant de regrets ? Est-ce que j'aurais fini par abandonner et rentrer chez moi à l'heure qu'il est ? Je me le demande parfois.

Le quartier de la Colombe où elle avait échoué était un endroit bien plus confortable qu'elle ne l'aurait imaginé, mais elle n'était pas assez mûre pour tourner complètement le dos à son ancien foyer. Elle restait bloquée, incapable de décider si elle voulait rentrer ou non, et c'est ainsi qu'elle était restée dans le quartier de la Colombe jusqu'à présent.

— Je plaisante. Pour qui est-ce que je me prends, l'héroïne d'une tragédie ?

Aoba tenta d'alléger l'atmosphère par une plaisanterie. Cela ne fonctionna qu'à moitié, l'oppression se dissipant à peine.

Jinya eut assez de tact pour comprendre qu'elle voulait qu'il entre dans son jeu, alors il répondit d'une voix indifférente :

— Tu peux être l'héroïne d'une tragédie si tu veux, mais ton histoire reste incomplète sans un protagoniste masculin.

— C'est à ça que tu sers, Jin-san ! La fille au passé tourmenté qui apaise l'homme perdu. C'est un grand classique.

Avec un large sourire, elle ouvrit grand les bras, comme pour l'enlacer. Elle plaisantait surtout, mais une part d'elle était sérieuse. Elle voulait que quelqu'un la réconforte, à cet instant.

Jinya soupira, exaspéré, tendit la main et lui donna une pichenette sur le front.

Elle rejeta la tête en arrière, feignant la douleur.

— Aïe !

— Une fille de ton âge ne devrait pas faire ce genre de choses, dit-il d'un ton faussement réprobateur.

— Euh, tu sais que je suis toujours techniquement une travailleuse de nuit, non ?

Elle se cacha le visage et fit semblant de pleurer.

— Bouh... Jin-san, tu es vraiment froid.

— Oui, allez. Ah, il n'y a plus de thé. On s'arrête là pour aujourd'hui ?

— D'accord. Je vais laver les tasses. C'est le moins que je puisse faire.

— Non, ça ira. Il faut bien que je mérite mon séjour ici. Va te reposer.

— Bon... si tu insistes. Merci.

Jinya prit les tasses et se dirigea vers l'évier. Aoba s'étendit de tout son long et s'allongea sur le sol. Ses remerciements n'étaient pas pour la vaisselle, mais pour avoir joué le jeu de sa petite comédie.

Après avoir rangé les tasses, il l'appela une nouvelle fois.

— Désolé, mais je vais sortir un moment. Va te coucher sans m'attendre.

— Tu ne fais pas ça juste pour ménager mon humeur et me laisser tranquille ?

— Malheureusement, je ne suis pas un homme aussi attentionné.

Ses raisons étaient ailleurs.

Il prit le sac d'épée en cuir contenant Yarai et se dirigea vers la sortie.

Une lune pâle flottait dans le ciel.

Les esprits avaient tendance à s'agiter lors de nuits comme celle-ci.

Kajî Takumi se rendit dans le quartier de la Colombe à la recherche de son ancienne bien-aimée. C'était une connaissance qui lui avait dit qu'elle y travaillait comme travailleuse de nuit. Il connaissait cet homme depuis ses années d'école, mais ne le considérait pas comme un ami, notamment parce qu'il avait toujours le don de dire des choses qui lui déplaisaient.

Cette connaissance lui avait raconté qu'il l'avait croisée dans le quartier de la Colombe et qu'elle était devenue une véritable femme, avec une poitrine et des hanches bien formées. Il avait même affirmé avoir payé pour coucher avec elle.

Takumi fut pris de colère, mais il ne voulait pas gaspiller son énergie pour un homme de cette espèce. Il savait qu'elle ne se trouverait jamais dans un endroit pareil...

Mais si c'était vrai ? Cette faible possibilité le poussa jusqu'au quartier de la Colombe.

Son esprit était brisé, une seule pensée s'y répétant sans cesse : *je veux la revoir une fois encore*. Une seule fois encore. Il était hanté par des regrets persistants, prisonnier de sentiments qu'il n'avait jamais exprimés. Il avait continué à la chercher depuis lors, dans le seul but de la revoir. Il croyait que s'il pouvait la retrouver ne serait-ce qu'une fois, ils resteraient ensemble pour de bon cette fois-ci.

Il avait désormais la trentaine bien entamée et des rides visibles commençaient à marquer son visage. Il était grand et mince, mais d'une maigreur presque malade. Son teint était pâle, et sa démarche instable. Il avait l'air d'un revenant. Pourtant, il poursuivait ses recherches, errant dans la nuit.

Il aperçut une silhouette émerger de l'obscurité et s'arrêta.

— Nous nous retrouvons encore, dit la silhouette d'une voix dure comme l'acier.

C'était un jeune homme, d'environ dix-sept ou dix-huit ans. Un sac d'épée était passé en bandoulière sur son épaule, et son corps entraîné se devinait même sous ses vêtements.

Ce jeune homme à l'allure rude, qui semblait ne pas convenir à ce quartier des plaisirs, se tenait devant Takumi comme pour lui barrer la route.

Takumi reconnut son visage.

C'était lui qui s'était interposé lorsqu'il avait tendu la main vers celle qu'il aimait, cette fois-là.

Le souvenir de cet instant assombrit son humeur. Le calme du jeune homme ne fit que l'irriter davantage.

Rempli d'amertume, il le fixa d'un regard noir.

2

Hotaru dormait dans le lit, sa peau pressée contre celle de son client.

Le soleil était déjà à son zénith. De vifs rayons de lumière entraient par la fenêtre et réveillèrent l'homme à ses côtés. Elle croisa son regard et lui sourit avec passion, puis se blottit plus étroitement contre sa poitrine.

Dans l'ancien quartier des plaisirs de Yoshiwara, il était d'usage de réveiller les hommes à huit heures du matin, de les tirer du lit de force si nécessaire, mais dans le quartier de la Colombe, les règles étaient plus souples. Comme il s'agissait d'un quartier des plaisirs relativement récent, la discipline y était relâchée, et de nombreux clients dormaient jusqu'à midi. Hotaru émergea paresseusement au matin aux côtés du client de la veille. Lorsqu'elle le raccompagna, l'heure du déjeuner était déjà largement passée.

— Pfiou

Passer toute la nuit avec un client demandait une certaine endurance, mais elle ne pouvait pas laisser paraître sa fatigue tant qu'il était là. Ce ne fut qu'après s'être assurée qu'il avait disparu de vue qu'elle expira profondément.

Elle n'avait jamais détesté sa condition de prostituée. Elle s'efforçait d'être une femme avec qui l'on pouvait rêver, mais les nuits passées dans les bras des autres étaient d'un froid terrible. Sans s'en rendre compte, sa main se porta vers la petite fiole dans sa poche, en quête de chaleur.

Elle devait encore être épuisée, car la fiole glissa de ses doigts et roula sur le sol. Heureusement, elle ne se brisa pas.

Elle suivit la fiole du regard, mais quelqu'un la ramassa avant elle.

— C'est à vous ?

C'était le jeune homme à l'allure rude qui venait au Milk Hall uniquement pour boire. Il ramassa la fiole avec une expression vide, la regarda un instant, puis la lui tendit sans manière.

Elle poussa un soupir de soulagement en touchant le verre familier de la fiole. Elle le remercia d'un sourire sincère, oubliant d'endosser le masque d'une femme de joie.

— Merci beaucoup.

— Il n'y a pas de quoi. C'est du sable étoilé, n'est-ce pas ?

— Oui. On me l'a offert il y a quelque temps.

Pour Takumi, ce n'avait été qu'un simple présent, mais pour elle, c'était bien plus. Lorsqu'elle le tenait, son cœur se réchauffait et se remplissait.

— Ce doit être un vieux cadeau. Le verre est tout terni, dit le jeune homme.

— Je suppose que je l'ai depuis quelques années maintenant.

— Vous semblez y tenir.

— Oui. J'ai tout laissé derrière moi. C'est la seule chose dont je n'ai pas pu me séparer.

La vérité lui échappa trop vite. Elle n'était visiblement pas encore tout à fait réveillée, et elle força un sourire comme pour se reprendre.

— Voyons. Une femme de la nuit ne devrait pas gâcher l'ambiance ainsi.

— Ce n'est rien, dit-il. — Nous avons tous des choses que nous ne pouvons pas laisser derrière nous.

Il voulait dire qu'il n'était pas différent sur ce point.

Le comprenant, elle ne répondit pas et baissa les yeux.

Elle s'intéressait à ce jeune homme, mais seulement comme à un client étrange qui éveillait sa curiosité. À l'inverse, le jeune homme appréciait la manière dont elle se comportait en femme de la nuit, mais il ne désirait pas ses services.

Leur intérêt mutuel n'allait pas au-delà. C'était pour cela que, même lorsqu'ils laissaient entrevoir une part de leur véritable nature, ni l'un ni l'autre ne cherchait.

C'était une règle tacite ici, et il devait la connaître.

Son interprétation relâcha sa vigilance, et les paroles soudaines et tranchantes qu'il prononça lui donnèrent l'impression de lui griffer le cœur.

— Vous vous accrochez à cette chose parce que vous ne pouvez pas vous résoudre à oublier Kajî Takumi ?

Une douleur aiguë lui traversa la poitrine.

— Une fiole contenant les traces d'un temps révolu... Est-ce là la forme que prennent vos regrets persistants ?

Il ne se moquait pas d'elle. Il parlait avec le ton de quelqu'un qui réprimande un enfant, un ton empreint de douceur. Pourtant, son cœur meurtri battait violemment.

— Vous êtes bien cruel aujourd'hui, dit-elle.

— Pardonnez-moi, mais il est dans la nature des hommes de se montrer jaloux lorsqu'une femme exhibe le cadeau d'un autre homme.

Il s'excusa légèrement et haussa les épaules. Il ne pensait visiblement pas ce qu'il disait à propos de la jalousie, à en juger par la manière dont il observait sans détour sa réaction.

— J'ai croisé Kajî Takumi hier soir. Il semblerait que ses sentiments à votre égard n'aient pas changé.

Elle savait que cela aussi n'était qu'une pique destinée à susciter une réaction. Pourtant, elle ne put s'empêcher de trembler.

Les yeux humides, elle soutint le regard du jeune homme, mais il n'ajouta rien de plus.

Satisfait de ce qu'il avait vu, il prit congé et commença à s'éloigner.

Elle avait beaucoup de choses à lui demander et tenta de l'appeler. Cependant, sa voix ne sortit pas.

Elle ne put que le regarder disparaître de vue.

Jinya avait parlé avec Kajî Takumi la veille au soir. Ce qu'ils avaient partagé relevait moins d'une conversation que d'un déversement des émotions de Takumi.

— *Qui est-elle pour vous ?!*

— *Elle n'est pas faite pour cet endroit.*

— *Cette fois, je la rendrai heureuse, c'est certain. Nous resterons ensemble pour toujours. Je ne la laisserai pas m'échapper une seconde fois.*

— *Alors je vous en prie... ne... ne me la prenez pas.*

En tant qu'homme, Jinya pouvait dans une certaine mesure comprendre ce qu'il ressentait. Sur le plan émotionnel, il était de son côté. Mais il ne pouvait pas approuver entièrement ses actes, et il demeurait partagé.

— Ce genre de chose arrive, je suppose.

Jinya s'éloigna de lui, puis se mêla à la foule et murmura pour lui-même. Il avait pensé que seul Takumi s'accrochait à Hotaru, mais malgré la manière dont elle se comportait, elle aussi restait attachée à lui. Tous deux portaient des regrets persistants l'un envers l'autre, et le quartier de la Colombe avait accueilli ces regrets.

La situation était étrange, mais elle présentait une bonne occasion. Ils comprenaient probablement déjà qu'il était temps d'affronter leurs regrets, mais s'ils avaient été capables de faire ce premier pas eux-mêmes, ils ne se seraient pas retrouvés dans cette situation.

— Ce n'est pas dans mes habitudes de jouer les entremetteurs, mais...

Personne ne lui en tiendrait rigueur s'il leur donnait un léger coup de pouce.

Jinya n'avait rien contre l'idée de se ridiculiser de temps à autre, surtout si cela permettait à un cœur prisonnier de ce qu'il avait perdu de faire face au lendemain.

C'était la vingt-deuxième année de l'ère Shôwa (1947). Deux ans s'étaient écoulés depuis la défaite, et la pauvreté sévissait encore au Japon.

Pendant la guerre, Tôkyô avait subi des bombardements incendiaires répétés, et de nombreux bâtiments ainsi que de nombreuses vies avaient disparu. C'était à la fin de l'hiver que les parents d'une certaine jeune fille de treize ans moururent eux aussi. Incapable de survivre seule, elle fut confiée à des proches.

Sa vie dans ce nouveau foyer ne fut pas facile. Les biens étaient rares après la guerre, et chaque foyer survivait à peine. Ses proches lui imposaient de nombreuses corvées, affirmant qu'ils n'avaient pas de nourriture à gaspiller pour des mains qui ne travaillaient pas, et ils ne récompensaient ses efforts épuisants que par de maigres portions. Les enfants de cette maison la maltraièrent et la traitaient d'orpheline. Elle ne pouvait s'opposer à aucun d'eux, n'ayant d'autre choix que de dépendre d'eux, et passait la plupart de son temps à pleurer.

C'était une vie difficile, mais surtout étouffante. Elle détestait la manière dont on ne la traitait que comme un poids mort. Elle ne voulait pas se sentir aussi inutile et pitoyable. Les jours continuaient de passer, mais elle avait toujours l'impression de ne pas pouvoir respirer. Elle pensait qu'elle finirait réellement par étouffer si cela continuait.

Mais ces jours ne durèrent pas longtemps. Elle ne fut pas libérée de ses épreuves pour autant. Ses proches la mirent dehors au bout de quelques mois. Elle fut confiée à d'autres parents, mais y reçut à peu près le même traitement. Elle n'était pas désirée. Un fardeau. Elle en vint à penser que sa survie avait été une erreur, qu'elle aurait mieux fait de mourir avec ses parents.

Avec le temps, elle s'habitua à cette nouvelle vie et, par conséquent, cessa d'attendre quoi que ce soit d'un changement. Mais deux ans plus tard, lorsqu'elle eut quinze ans, un changement survint enfin.

— ...-chan. Désolé d'avoir mis autant de temps.

Un homme du nom de Kajî Takumi se présenta. Leurs parents étaient amis, si bien qu'elle le connaissait comme un ami de la famille plus âgé de huit ans. Il avait quitté Yamagata pour s'installer à Tôkyô et vivait seul.

Inquiet pour elle, il s'était rendu plusieurs fois chez ses proches pour la voir. Ses visites avaient cessé lorsqu'elle avait quitté Tôkyô, mais il avait malgré tout réussi à retrouver la nouvelle maison où elle avait été envoyée.

— Ça fait longtemps. Tu as un peu maigri, non ?

Avec douceur, il lui caressa la tête, une tristesse dans la voix. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas ressenti la chaleur d'autrui.

Ils parlèrent longuement, comme pour rattraper le temps perdu. Il avait terminé ses études de médecine et réussi son examen, et il devait retourner vivre à Yamagata. Il voulait l'emmener avec lui.

— Est-ce que c'était difficile à comprendre ? Je dis que je t'aime. Je veux que tu sois ma moitié.

Il prévoyait de la présenter comme sa fiancée et affirmait vouloir rendre à ses parents la bonté qu'ils avaient autrefois témoignée à sa propre famille.

Heureuse d'être désirée en tant qu'épouse, elle sentit son visage s'échauffer, mais son esprit refusait d'y croire. Elle était convaincue qu'un adulte comme lui ne pouvait pas vouloir d'elle, encore moins l'aimer. Après avoir été traitée comme quelqu'un d'indésirable pendant si longtemps, elle pensait que c'était trop beau pour être vrai.

Elle le refusa, mais il revint le lendemain, puis le jour suivant, lui posant chaque fois la même question. Elle avait beau le repousser, il ne renonçait pas. Elle savait qu'il agissait par simple bonté. La prendre pour épouse ne devait être qu'un prétexte pour sauver son pauvre être pitoyable d'être ballotté d'un parent à l'autre. Elle se sentit stupide d'avoir nourri des espoirs, même l'espace d'un instant, et coupable de tous les ennuis qu'elle lui causait.

Il revenait sans cesse lui demander de l'épouser, mais ses paroles ne faisaient plus vibrer son cœur, car elle connaissait ses véritables intentions. « Je veux te rendre heureuse », disait-il. Ces mots prouvaient qu'il ne la voyait que comme un objet de pitié. Pourtant, sa bonté inébranlable finit par éroder ses défenses.

Avec le temps, elle prit sa main en souriant. Mais elle ne souriait pas par joie, seulement par devoir, pour récompenser celui qui tentait de sauver son être sans valeur.

Les sentiments qu'elle portait en son cœur n'étaient sans doute pas de l'amour, mais il y en avait malgré tout, des sentiments qui lui étaient destinés. Cela, elle ne pouvait le nier.

Malgré cela, elle devint Hotaru malgré tout.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis sa conversation avec le jeune homme, mais un malaise persistait dans son cœur. Elle avait toutefois du travail, alors elle mit ses paroles de côté pour le moment et entra dans le Milk Hall en tant que serveuse.

— Hein ? Quelqu'un me cherche ?

Profitant d'un moment sans clients, le gérant l'avait appelée. Ses mots la firent se raidir.

— C'est bien ça, ma grande. Un homme est passé dans plusieurs maisons closes à la recherche d'une fille correspondant exactement à ta description. Tu n'es pas mêlée à quelque chose, par hasard ?

Elle comprit immédiatement de qui il s'agissait. Même si leur relation était née de la pitié, elle avait été bonne. Il était sans doute venu parce qu'il ne voulait pas que tout cela se termine.

— Ce n'est rien.

Sans y penser, elle porta la main à la petite fiole dans la poche poitrine de son corsage, la pressant à travers le tissu. Rien que ce contact lui apportait de la chaleur. À vrai dire, elle ne voulait pas non plus que leur relation prenne fin. Pourtant, il était trop tard pour qu'elle retourne à ses côtés.

— C'est vous qui me l'avez appris, vous vous souvenez ? Le quartier de la Colombe est ce qu'il est parce qu'il accepte tout : le désir et la cupidité, l'homme et la femme. Et puis, je suis Hotaru, désormais.

S'il venait la voir, alors elle lui ferait face, mais non pas en tant que la fille qu'elle avait été autrefois. Elle serait Hotaru.

— Si tu le dis, répondit le gérant. — Mais viens me voir s'il arrive quoi que ce soit. Je suis là pour toi.

— Je le ferai. Merci.

Par respect pour ses souhaits, le gérant n'insista pas davantage, et elle lui en fut reconnaissante. Elle était sous sa protection depuis qu'elle avait échoué dans le quartier de la Colombe. Les souvenirs de ses parents, qu'elle avait perdus jeune, s'étaient déjà estompés au point qu'elle ne parvenait plus à se rappeler le visage de son père. C'était pour cela que ce gérant bienveillant lui donnait, dans une certaine mesure, l'impression d'une figure paternelle.

— Oh, j'allais oublier, dit-il. — Un client t'a demandée.

...À bien y réfléchir, un père ne l'aurait pas confiée aussi facilement à un client.

On lui expliqua que le client était arrivé pendant son absence et qu'on l'avait déjà conduit dans sa chambre, ce qui était inhabituel. Le gérant n'aimait pas que la procédure ne soit pas respectée. Même si cela signifiait faire attendre le client, il les gardait habituellement en bas afin que la serveuse commence par les accueillir.

Trouvant que quelque chose clochait, elle monta les escaliers et se dirigea vers sa chambre. Le plancher du couloir grinça. Elle tourna la poignée métallique froide de sa porte, l'ouvrit, et s'immobilisa.

La seule lumière dans la pièce provenait de la lampe. L'ombre de l'homme vacillait au rythme de la flamme, et l'air de la chambre était stagnant. Elle le reconnut.

— J'espère que cela ne vous dérange pas que je vous attends ici, dit-il.

C'était le jeune homme qui venait presque chaque nuit dans le Milk Hall pour boire. Il était assis sur le lit, une expression froide sur le visage. Il était inattendu qu'il fasse appel aux services d'une femme de joie et qu'il se présente devant elle avec une telle audace après leur précédent échange.

Elle fut ébranlée, mais pas au point de le laisser paraître sur son visage. Cela ne la dérangeait pas. Le jeune homme avait l'air raisonnable.

Il ferait un bon client.

— Bien sûr que non. C'est plutôt à moi de m'excuser de vous avoir fait attendre... Je suis Hotaru.

Elle se présenta comme le voulait l'usage, mais ne demanda pas son nom. S'il souhaitait qu'elle l'utilise, il le lui dirait de lui-même.

— D'accord, répondit-il.

Les politesses s'arrêtèrent là.

Elle s'assit à côté de lui sur le lit, se pencha contre lui et tendit la main vers sa poitrine. Il l'arrêta avant qu'elle ne le touche.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle.

— Pas du tout.

Il sortit de l'argent de sa poche et le posa sur la table de chevet, puis se tourna vers elle. Son regard était calme, dépourvu du désir fiévreux qu'elle avait vu chez tant de ses clients.

— Je dois toutefois commencer par m'excuser.

— D'avoir payé une femme avec qui vous n'avez pas l'intention de coucher ?

Elle l'interrompit sans hésiter, le laissant un instant sans voix.

Il leva les mains en signe de reddition.

— Vous m'avez démasqué. Mais je ne voulais pas vous manquer de respect.

— Je ne me sens pas offensée. Je peux au moins me flatter, en tant que femme de la nuit, d'avoir su lire vos intentions.

Elle avait compris qu'il n'avait pas l'intention de coucher avec elle, et cela ne lui posait aucun problème.

Elle se remit rapidement de sa surprise initiale.

La tension qu'elle ressentait depuis leur échange quelques jours plus tôt se dissipa également. Le jeune homme esqua un sourire contraint, ayant été percé à jour.

— Vous êtes libre d'acheter mon temps si c'est tout ce que vous souhaitez, dit-elle. — Mais j'aimerais savoir pourquoi vous le faites. Il n'est pas dans les usages de ce monde de s'enquérir du passé ou des circonstances de quelqu'un, mais il est étrange qu'un homme aussi jeune que vous paie une somme loin d'être négligeable à une femme sans même avoir l'intention de coucher avec elle.

Son geste la troublait. De plus, elle ne pouvait pas accepter cet argent sans avoir fait quoi que ce soit pour le mériter.

— Je veux contempler les étoiles avec vous, et peut-être parler d'amour... Ou est-ce une prétention un peu trop grande ?

Il prononça ces mots comme s'il lançait une phrase de séduction, peut-être pour prendre sa revanche. La bienveillance dans son regard montrait clairement qu'il plaisantait.

Ils passèrent devant des rangées de bâtiments au style de cafés, aux carreaux élégants. Sur un mur, on pouvait lire « Off Limits » en anglais, vestige de l'époque où les forces d'occupation américaines étaient présentes. La rue, éclairée par une enseigne au néon en forme de cœur, d'une luminosité aveuglante, était suffisamment large pour que les passants puissent s'arrêter et observer les boutiques de chaque côté.

La nuit venait à peine de tomber. Des hommes allaient et venaient, et des femmes se tenaient devant les établissements pour tenter de les attirer. Hotaru et le jeune homme observaient l'animation propre au quartier des plaisirs tandis qu'ils avançaient dans la rue.

Il l'avait emmenée dehors, et elle le suivait sans dire un mot. Tous deux évitèrent le quartier commerçant ainsi que la zone où les maisons closes s'entassaient, et se dirigèrent vers la périphérie de la ville.

— Cela devrait suffire, dit-il en quittant la rue pour atteindre la rivière Sumida.

C'était calme. L'agitation lointaine n'était plus qu'un murmure, et les insectes au bord de l'eau restaient silencieux. Cette immobilité en faisait un lieu idéal pour contempler les étoiles.

Tous deux levèrent les yeux vers le ciel. Par chance, aucun nuage ne venait l'obscurcir, et ils étaient suffisamment éloignés des néons pour distinguer aisément le scintillement des étoiles. Elle avait déjà observé les étoiles ainsi autrefois, aux côtés de Takumi. Elle avait alors connu le bonheur, sans doute.

— Quelque chose vous préoccupe ? demanda le jeune homme.

— Oui. Je me demandais pourquoi vous n'avez pas couché avec moi.

Elle mentait, dissimulant ce qu'elle pensait réellement. Il devait voir clair en elle, mais elle conserva son masque de femme de la nuit et sourit malgré tout.

— Vous méprisez les femmes qui écartent les jambes et murmurent des mots doux à n'importe qui contre de l'argent ?

— Pas du tout. Si j'étais un homme incapable d'apprécier la valeur des rêves, je ne serais pas venu ici.

Le jeune homme affirmait qu'elle lui rappelait les femmes de joie d'un autre temps, mais lui-même paraissait d'un autre âge. De nos jours, la plupart des gens se moquaient à l'idée de payer pour tomber amoureux le temps d'une nuit, mais lui comprenait l'attrait d'un tel rêve.

— Vous êtes une femme charmante, une femme pour qui l'on pourrait tomber amoureux le temps d'une nuit, mais je vous ai amenée ici pour une autre raison. Il est temps pour vous de régler ce qui doit l'être.

— Que... que voulez-vous dire ?

Elle commençait à comprendre les intentions du jeune homme, mais continua de jouer le rôle d'une femme ignorante.

— Je vous ai dit que je voulais parler d'amour, n'est-ce pas ?

Il esquissa un léger sourire et releva les yeux vers le ciel.

Son regard était lointain, comme s'il voyait quelque chose d'absent.

— Autrefois, je regardais plus souvent les étoiles. C'est sans doute à cause des lampadaires aujourd'hui, mais elles me paraissent moins lumineuses qu'avant.

Il était étrange qu'un homme si jeune parle du passé comme s'il était déjà loin derrière lui, mais elle sentait qu'il disait la vérité.

— Je suis tombé amoureux une fois, à l'époque où les étoiles brillaient davantage... Allons, ne prenez pas cet air surpris. Je suis un être vivant, moi aussi, et j'ai éprouvé des sentiments pour quelqu'un, surtout lorsque j'étais plus jeune.

— Oh... bien sûr. Je vous prie de m'excuser, dit-elle.

— À l'écart du village, il y avait une petite colline près de la rivière où je levais les yeux vers les étoiles avec la jeune fille que j'aimais. Nous avions même promis de nous marier en grandissant.

Son récit lui rappela le sien. Le ciel étoilé qu'il contemplait à présent devait lui aussi porter les souvenirs d'un amour lointain, tout comme pour elle.

— Elle était la fille d'une famille importante du village et fut choisie pour devenir prêtresse. J'ai juré d'être son protecteur, de rester auprès d'elle quoi qu'il arrive.

— Mais les choses ne se sont pas bien terminées entre vous...

— Non. Et je suis resté célibataire depuis lors.

— Je vois...

Ils s'étaient aimés sans se marier, et leur promesse n'avait mené à rien.

Hotaru serra sa fiole de sable étoilé. Comme elle, le jeune homme connaissait ce sentiment d'un amour qui ne pouvait aboutir. Son cœur se serra en entendant son récit, mais lui ne laissait rien paraître de tel.

— Mais lorsque nous nous sommes retrouvés, elle m'a dit que je ne pouvais pas rester fixé sur ce qui s'était passé, car j'avais une vie à vivre devant moi. Jusque-là, je m'accrochais au passé, je le faisais revivre pour continuer à en souffrir. J'avais l'impression que cela me permettait de rester lié à ce que j'avais perdu. C'était pathétique, en vérité.

Malgré ses paroles pleines d'autodérision, son léger sourire ne trahissait aucun mépris envers lui-même.

— Je ne vous en veux pas, dit Hotaru. — On ne peut pas remplacer ce qu'on a perdu. Il est naturel de vouloir s'y accrocher, même par le regret.

— Vous avez raison. Il n'existe pas de substitut.

D'une voix empreinte de tristesse, elle demanda :

— Alors pourquoi pouvez-vous encore sourire ainsi ?

Il répondit d'un ton doux, presque paternel.

— Sans doute parce que la femme que j'aimais m'a appris que, même si l'on finit par oublier des sentiments que l'on croyait essentiels, il en reste toujours quelque chose. Mais on ne peut pas vivre en ne regardant que cela.

On ne peut pas vivre dans ses rêves, et les souvenirs sont voués à s'effacer. Certaines choses doivent prendre fin pour que l'on puisse continuer à avancer.

— J'ai vécu en portant le poids de regrets persistants, poursuivit-il. — Je n'ai pas le droit de vous dire d'oublier votre passé, mais je crois que vous devez y faire face.

— En réglant ce qui doit l'être ? demanda-t-elle après un silence.

— C'est cela.

Son regard quitta les étoiles pour se poser sur quelque chose. Elle suivit ses yeux et se figea, le cœur manquant un battement en apercevant l'homme qui se tenait là : Kajî Takumi, l'objet de ses regrets persistants.

À vrai dire, elle s'y était attendue. Elle avait pressenti que le jeune homme l'amenait à rencontrer Takumi, et cela ne la dérangeait pas. Elle s'était préparée à lui dire adieu en tant que Hotaru.

Mais à présent qu'elle se trouvait face à lui, son corps se raidit.

Le fait que Takumi l'ait suivie jusqu'ici l'effrayait.

— J'étais autrefois le protecteur d'une prêtresse, dit le jeune homme. — Dans le cadre de mes fonctions, je chassais les démons, ce qui incluait l'exorcisme des esprits.

À ces mots, tout s'éclaira pour Hotaru. Elle comprit enfin pourquoi le jeune homme, qui disait ne pas aimer s'immiscer dans les affaires d'un couple, avait malgré tout agi ainsi. C'était à la fois parce qu'une présence inhumaine était en jeu et parce qu'un amour inachevé, semblable au sien, s'était manifesté. Il voulait offrir une conclusion à ce que ressentaient Takumi et elle.

— Un destin funeste attend ceux qui se laissent envoûter par les esprits. Ce qui se passera à partir de maintenant dépend de vous.

Le jeune homme regarda Hotaru droit dans les yeux. Il croyait qu'elle ferait le bon choix. Bien qu'ils n'étaient guère plus que des étrangers, il lui faisait confiance, et il s'éloigna sans ajouter un mot.

Il ne resta plus qu'elle et Takumi au bord de la rivière.

Ils se faisaient face, immobiles.

— ...-chan, dit-il.

Même sa voix rauque faisait remonter les souvenirs.

Ils étaient censés se marier un jour, mais elle n'avait pas pu rester auprès de lui et avait pris la fuite.

Le jeune homme avait raison. Elle devait régler ce qui devait l'être.

3

La longue guerre prit fin avec la reddition de l'Empire du Japon. Durant les dernières années, lorsque le Japon commença à perdre du terrain, de nombreux hommes furent mobilisés et envoyés sur le champ de bataille. Ceux qui n'étaient pas de la noblesse ou d'un rang social similaire étaient généralement sélectionnés pour la conscription, mais Kajî Takumi eut la chance d'en être exempté, car il était étudiant en médecine et les médecins étaient toujours en nombre insuffisant en temps de guerre. Cependant, Takumi ne s'attarda pas beaucoup sur cette chance. Toute son attention était consacrée à ses études.

Une jeune fille qu'il considérait comme une petite sœur avait perdu ses parents lors d'un bombardement aérien et vivait désormais chez des proches du côté de sa mère. Il ne pouvait se résoudre à ignorer sa situation, mais il comprenait qu'il y avait des limites à ce qu'il pouvait faire. Il ne pouvait pas ramener ses parents d'entre les morts, et même s'il restait à ses côtés, il n'avait rien à lui offrir. On disait souvent que la simple présence de quelqu'un pouvait tout changer, mais ce n'étaient que des paroles. La présence seule ne remplissait pas l'estomac, pas plus qu'elle ne procurait un toit.

Le Japon était plongé dans la misère après la guerre. S'il voulait l'aider, il lui fallait de l'argent. C'est pour cela que Takumi décida de devenir médecin, non pour reprendre l'entreprise familiale, mais pour devenir quelqu'un capable de l'aider. Autrement dit, d'une manière moins flatteuse, on pouvait dire que Takumi était un homme si maladroit qu'il lui fallut des années de préparation rien que pour approcher une fille de huit ans sa cadette.

Il croyait que tous deux étaient toujours liés par le ciel étoilé. La plupart des gens craignaient le ciel pendant la guerre, car ils ne savaient jamais quand aurait lieu le prochain bombardement, mais elle seule levait les yeux vers les étoiles et les trouvait belles, souriant en exprimant l'espoir que tous puissent un jour en apprécier la beauté.

C'était probablement ce sourire qui l'avait fait tomber amoureux d'elle.

Il croyait pouvoir surmonter n'importe quelle épreuve si cela lui permettait de la voir sourire à nouveau.

— ...-chan. Désolé de t'avoir fait attendre.

La première chose qu'il fit après être devenu médecin fut d'aller la voir. Doucement, il posa la main sur sa tête. Elle était plus maigre maintenant qu'elle avait été ballottée de maison en maison chez des proches, et ses yeux étaient creux, dépourvus d'espoir. Mais il n'était plus impuissant. Il avait désormais ce qu'il fallait pour l'aider.

— Est-ce que c'était difficile à comprendre ? Je dis que je t'aime. Je veux que tu sois ma moitié.

Il lui dit qu'il l'avait toujours aimée et qu'il voulait la présenter à ses parents comme sa fiancée. Par embarras, il ajouta maladroitement qu'il avait l'impression d'avoir une dette envers ses parents et qu'il voulait la leur rendre, une chose qu'il aurait sans doute mieux fait de ne pas dire. Mais au moins, il parvint à lui révéler l'ensemble de ses sentiments.

Elle fut profondément surprise par ce qu'il avait à dire, ce qui était compréhensible. Il lui avait fallu longtemps pour venir à elle, alors il ne se serait pas étonné qu'elle le repousse. Mais il avait tout misé sur la faible possibilité qu'elle accepte malgré tout, et il lui rendit visite presque chaque jour pour lui demander de venir à Yamagata avec lui.

Peu importe le nombre de fois où il lui confiait ses sentiments, elle répondait toujours, d'un ton plat, qu'elle n'était pas un parti digne de lui. Il en fut abattu, mais son désir de l'aider ne changea pas. Il prit alors une décision. Il ferait une dernière tentative, et si elle le rejetait encore une fois, il abandonnerait et la soutiendrait simplement en tant qu'ami.

— ...Pourquoi vas-tu si loin pour moi ?

— Comme je l'ai dit, c'est parce que je t'aime. Mais la dernière chose que je souhaite, c'est te causer du tort. Si jamais tu me détestes, alors...

— Non. Je ne pourrais jamais... jamais te détester...

Des larmes se mirent soudain à couler de ses yeux. En pleurant, elle lui montra enfin ce sourire qu'il attendait.

— Je sais que je t'ai déjà repoussé tant de fois, mais n'est-il pas trop tard pour que je change d'avis et que je vienne avec toi ?

Sa voix douce et paisible fit remonter en lui des souvenirs de l'époque où elle était plus jeune et le traitait comme un grand frère. Submergé de joie, il la serra dans ses bras. Son geste la déconcerta, mais il la tint fermement, comme s'il ne voulait plus jamais la perdre. Ce fut sans doute le jour le plus heureux de sa vie. La voir sourire à nouveau lui suffisait pour être heureux, et pourtant il perdit ce bonheur bien trop tôt.

— Elle est... partie ?

Il la demanda une nouvelle fois en mariage le jour de ses dix-huit ans, mais elle disparut sans lui donner de réponse. D'un ton grave, son père lui annonça qu'elle avait choisi de partir. Takumi ne comprit pas ses paroles sur le moment, mais l'expression sévère de son père le ramena à la réalité, et les mots finirent par s'imposer à lui. Elle l'avait quitté.

Il comprit qu'elle devait le haïr au point de s'enfuir. Il eut l'impression de sombrer dans les ténèbres.

Il savait qu'elle ne l'aimait pas au début d'un point de vue amoureux, mais ils avaient passé beaucoup de temps ensemble depuis. Lorsqu'ils levaient les yeux vers les étoiles et que leurs doigts se frôlaient, elle rougissait. La manière dont elle prononçait son nom était devenue douce à un moment donné, et le regard qu'elle posait sur lui était devenu chaud et humide. Son attente n'avait pas été vaine. Elle en était venue à l'aimer en tant qu'homme, du moins, c'est ce qu'il croyait. Au final, il s'était trompé.

Il eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds. Tout ce en quoi il avait cru n'était qu'un mensonge. Elle avait souri avec tant de bonheur lorsqu'il lui avait offert cette fiole de sables étoilés, disant qu'elle la chérirait. Mais ce sourire n'était pas réel. Ainsi, tous deux furent séparés.

Finalement, il suivit chaque piste qu'il put trouver à son sujet et, sachant qu'il ne poursuivait qu'un amour mort, il posa le pied dans le quartier de la Colombe.

Du point de vue de Hotaru, tout était terminé entre eux depuis longtemps. Mais le quartier de la Colombe, qui n'aurait pas dû exister, les avait réunis une fois de plus.

— Takumi-san...

— Allez, rentrons. Tu n'as rien à faire dans un endroit comme celui-ci.

— Takumi-san, s'il te plaît, écoute ce que j'ai à dire.

— Je t'écouterai une fois rentrés chez nous. Je ne te laisserai pas m'échapper une seconde fois. Je te ramène avec moi, quoi que tu dises.

— Je t'en prie, écoute-moi.

Des larmes coulaient de ses yeux sans vie tandis qu'il tendait une main tremblante. Elle secoua la tête et dit avec tristesse :

— Je suis désolée, mais je suis Hotaru maintenant.

— Cela n'a aucune importance. Tu es ma femme, insista-t-il.

Il s'accrochait encore à elle, ou plutôt à la femme qu'elle avait été. Il ne pouvait abandonner ce qui appartenait déjà depuis longtemps au passé et restait désespérément attaché à l'idée de le retrouver d'une manière ou d'une autre.

— Pourquoi vas-tu jusque-là ? demanda-t-elle.

— Comment ça, pourquoi ? Je t'aime, je... je t'ai vraiment, vraiment aimée...

Elle vit son désespoir et, bien trop tard, regretta ce qu'elle avait fait. Mais c'était justement pour cela qu'elle devait en finir ici, une bonne fois pour toutes. Il avait toujours été là pour elle, mais ils ne pouvaient plus rester ensemble. Il n'était tout simplement pas fait pour un endroit comme celui-ci.

— J'ai toujours pensé, commença-t-elle, — que tu ne m'avais sauvée que par bonté.

— Non. J'étais heureux d'être le seul à pouvoir te sauver. Je pensais que cela signifiait que nous pourrions rester ensemble pour toujours.

Il ne tenta plus de tendre la main vers elle. À la place, il s'approcha et la serra dans ses bras. L'étreinte des autres lui avait toujours paru froide, mais la sienne avait la chaleur qu'il fallait.

— Je savais que tu ne m'aimais pas de cette façon, dit-il, — mais cela m'était égal. Tant que je pouvais être avec toi, tant que tu souriais, cela me suffisait pour être heureux.

Elle avait cru qu'il cherchait à la sauver, elle, une fille sans endroit où aller, sous prétexte de faire d'elle sa femme. Mais la vérité était exactement l'inverse, il voulait tant faire d'elle sa femme qu'il était allé jusqu'à lui offrir une vie où rien ne lui manquerait. Tous deux s'étaient mal compris dès le début.

— Je suis désolée. Je me suis convaincue que tu ne m'avais toujours vue que comme une sorte de petite sœur, et je n'en ai jamais douté, dit-elle.

— Ça n'a pas d'importance. Je n'avais pas besoin que tu m'aimes en retour. Je voulais seulement que tu sois heureuse.

— Mais tu t'es trompé aussi, Takumi-san. Je t'aimais.

Même à présent, elle se souvenait encore du ciel étoilé qu'ils contemplaient ensemble. Elle avait laissé tant de choses derrière elle, mais elle n'avait jamais pu se résoudre à se séparer de cette fiole de sables étoilés qu'il lui avait offerte.

Il n'avait peut-être été qu'un grand frère du voisinage lorsqu'elle était enfant, mais le temps pouvait changer les cœurs. La petite fille avait grandi et avait découvert l'amour.

— Alors pourquoi es-tu partie...? demanda-t-il.

— Ce que je ressentais pour toi n'était pas de l'amour au début. Mais au fil des jours, mes sentiments sont devenus de l'amour. C'est pour cela que je ne pouvais plus rester à tes côtés.

Elle ne ferait que lui causer du tort si elle restait, alors elle avait tout abandonné et était devenue Hotaru, passant ses nuits avec des hommes différents, n'ayant que la fiole de sables étoilés pour apaiser son cœur.

C'était celle qu'elle avait choisi de devenir.

— Je voulais que tu m’oublies et que tu épouses quelqu’un d’autre. Que tu sois heureux.

Elle voulait devenir la pire des femmes, une femme ingrate face à toute la bonté qu’il lui avait montrée, afin qu’il ne lui reste aucun regret.

— Mais pourquoi ? Rien que te voir sourire me rendait plus heureux que tout, dit-il.

Il y avait eu entre eux un malentendu fatal. Le bonheur qu’elle pensait qu’il méritait était différent de celui qu’il recherchait réellement. S’ils s’étaient davantage ouverts l’un à l’autre, alors les choses auraient peut-être pris une autre tournure.

— Si tu m’aimes vraiment, alors recommençons à partir d’ici. S’il te plaît, reste avec moi. C’est tout ce que je demande, dit-il.

— Je ne peux pas, et je sais que tu en connais la raison. S’il te plaît, oublie la personne insensée que j’étais.

Il était déjà bien trop tard. Leur seule option désormais était de mettre un terme à tout cela aussi proprement que possible et, peut-être, de garder un dernier souvenir digne.

Elle le repoussa physiquement. Ses bras se relâchèrent et tombèrent le long de son corps. Une distance se recréa entre eux.

— Je ne pourrais jamais t’oublier. Je veux être avec toi pour toujours.

— On ne peut pas. Je sais que tes sentiments sont sincères, mais je ne peux pas rester à tes côtés.

Avec un amour inassouvi dans le cœur, elle passa de longues années seules et en ressortit un peu plus forte, un peu plus douce qu’auparavant. Elle le regarda, non plus comme la fille qu’elle avait été, mais comme une femme différente.

— Tu t’es accroché assez longtemps à mon souvenir, mais tu ne peux pas laisser une femme morte te retenir pour toujours.

Elle mit son cœur à nu devant l’homme qu’elle avait autrefois aimé.

— Non. Arrête.

— Tu m’as cherché tout ce temps, n’est-ce pas ?

Takumi l’avait cherchée depuis le jour même où elle avait disparu, mais il ne l’avait pas retrouvée à temps.

— Je suis désolée. De ne pas avoir vécu assez longtemps... et de ne pas être restée avec toi.

Un an avant la fin du quartier de la Colombe, une femme de joie mourut. Comme sa maladie n’était pas contagieuse, on lui permit de travailler au Sakuraba Milk Hall jusqu’à ses derniers instants. Elle ne vécut jamais assez longtemps pour voir la fin du quartier des plaisirs.

C’est pour cette raison que, bien qu’elle devinât qu’il s’agissait de la trente-quatrième année de l’ère Shôwa, Hotaru ne savait rien de la fin du quartier de la Colombe. Elle n’avait pas vécu assez longtemps pour en être témoin.

— Je suis certaine que tu aurais insisté pour m’épouser même après avoir appris que j’étais condamnée. C’est pour cela que je voulais que tu m’oublies. Je voulais que tu gardes de moi le souvenir d’une femme horrible qui écartait les jambes pour de l’argent, et non celui d’une épouse morte avant son heure.

Rester auprès de ce dernier lui faisait mal. Son père avait examiné son corps et lui avait annoncé qu’il ne lui restait plus longtemps à vivre.

Elle n’avait pas craint la mort, mais de mourir devant lui. Ne voulant pas blesser un homme aussi bon, elle s’était enfuie vers un endroit où il ne pourrait pas la retrouver.

Elle était certaine que son ingratitude suffirait à ce qu’il la hâisse, mais si, par hasard, il venait malgré tout à sa recherche, alors il ne trouverait qu’une prostituée. Elle était convaincue que cela suffirait à lui faire oublier jusqu’à son existence et à passer à autre chose.

— Mais malgré tout, dit-il, — même si tout cela était pour moi, je veux être avec toi. Même si ce n’est qu’un peu plus longtemps.

Il restait hanté par les jours révolus du passé.

Ce que le jeune homme avait dit était vrai : un destin funeste attendait ceux qui se laissaient envoûter par les esprits. Takumi ne pourrait plus jamais avancer s'il continuait à s'accrocher au souvenir d'une défunte. C'est pour cela qu'elle devait mettre un terme à leur relation une seconde fois.

Parce qu'elle l'avait véritablement aimé, elle mettrait un terme à leurs regrets persistants.

— Takumi-san. Je t'ai aimé à la fois comme un grand frère bienveillant et comme l'homme qui m'a aidée. Alors ne dis pas que tu aurais pu me rendre heureuse si tu en avais eu une autre chance. J'étais déjà la femme la plus heureuse du monde à tes côtés.

Ses paroles étaient à moitié vraies. Plus elle en était venue à l'aimer, plus il lui avait été douloureux de rester avec lui. Mais elle mènerait ce mensonge jusqu'au bout pour les sentiments de l'homme qui lui avait offert un endroit où appartenir. Sans doute que Dieu pardonnerait un si petit mensonge.

— C'est à ton tour de trouver le bonheur. Sinon, je ne pourrai pas reposer en paix.

— Non, ne me laisse pas. Je...

— Merci de m'avoir aimée. Tu as offert à celle que personne ne voulait un endroit où appartenir. Tu as été la seule chose que je pouvais considérer comme réel.

Cette fois, elle pensait pleinement ce qu'elle disait.

La fiole de sables étoilés était toujours dans ses mains. Cela suffirait pour lui dire adieu avec un sourire.

— Adieu. Veille à ne plus offrir ton cœur à une femme aussi peu digne que moi.

Elle ne lui montra ni larmes, ni même de tendresse. Elle mit fin à tout avec une plaisanterie, afin qu'il n'ait pas à se sentir entravé en allant de l'avant. Les étoiles scintillaient toujours dans le ciel. La brise fraîche rappelait une nuit lointaine. Dans le quartier de la Colombe, qui n'aurait pas dû exister, tous deux se séparèrent pour de bon sous le même ciel étoilé qu'ils avaient partagé autrefois.

— Vos adieux sont terminés ?

Une voix monotone s'adressa à Takumi, prostré au sol. Une silhouette s'approcha, c'était le jeune homme qui avait préparé cette rencontre.

— Oui. C'est fini. Tout est... fini. Elle est partie... dit Takumi.

— Je vois. Le vent est froid ce soir. Vous devriez vous en aller, dit le jeune homme.

Takumi ne fit aucun effort pour bouger. Rien ne remplissait son esprit, si ce n'est-elle. Il l'avait réellement aimée et n'avait souhaité rien d'autre que son bonheur. Mais le quartier des plaisirs appartenait déjà au passé lorsqu'il avait atteint le quartier de la Colombe. La femme de la nuit appelée Hotaru était morte une année entière auparavant, et ainsi leur amour n'avait jamais connu de véritable conclusion.

— Je n'ai jamais su ce qu'elle pensait lorsqu'elle est partie, et elle n'a jamais compris ce que je ressentais jusqu'à la fin. Peut-être que nous ne nous regardions pas vraiment l'un l'autre.

Les cœurs ne pouvaient pas communiquer si chacun imposait seulement ses sentiments à l'autre. Peut-être avaient-ils simplement été égoïstes, affirmant agir par amour sans jamais s'arrêter pour réfléchir à ce que l'autre désirait réellement.

— Vous disiez que le simple fait d'être à ses côtés vous rendait heureux, et elle souhaitait votre bonheur même sans pouvoir rester à vos côtés. Je dirais que vous vous regardiez très bien tous les deux.

La voix du jeune homme était d'une douceur inhabituelle.

— Alors ne vous laissez pas abattre. Vous vous aimiez réellement.

La bienveillance dans sa voix poussa Takumi à lever les yeux, mais le jeune homme avait disparu.

Les regrets persistants s'effacèrent pour ne devenir que des souvenirs. Mais de temps à autre, Takumi se souviendrait sûrement des belles étoiles qu'il avait contemplées cette nuit-là avec elle.

Ainsi s'achève l'histoire de Kajî Takumi, ancien amant de Hotaru.

Dans l'ensemble, les choses s'étaient déroulées comme Jinya l'avait prévu. Une seule anomalie demeurait.

— Merci beaucoup. Grâce à vous, j'ai pu régler ce qui devait l'être.

Alors qu'il quittait la rivière Sumida pour retourner vers le quartier commerçant, une femme l'interpella. Il avait pensé que ceux qui abandonnaient tous leurs regrets persistants disparaissaient du quartier de la Colombe, mais Hotaru était toujours là.

— Pas de quoi. Désolé de vous avoir imposé quelque chose d'aussi difficile, répondit-il.

— C'était nécessaire. Pour Takumi-san, et pour moi aussi. Vous connaissiez la vérité depuis le début, n'est-ce pas ?

Il avait suffi d'un regard à Jinya pour comprendre que Hotaru était morte et que Kajî Takumi n'avait pas réussi à tourner la page. C'était pour cela qu'il était intervenu dès la première fois qu'il les avait vus, même s'il n'aimait pas se mêler des affaires d'un couple.

Il était facile de voir qu'un destin funeste les attendait tous les deux : une femme incapable d'abandonner complètement ses sentiments, et un homme encore envoûté par une défunte. Depuis le début, celui que Jinya cherchait à sauver n'était pas Hotaru, mais Takumi.

— Vous êtes aussi resté près de moi pour lui, j'imagine, dit Hotaru.

— Plus ou moins. Je préférerais ne pas voir ce qu'il advient d'un homme envoûté par les morts.

On pouvait dire que Jinya lui-même était devenu un démon à cause d'un amour perdu. Il se sentait obligé de les empêcher de connaître le même sort, même si cela impliquait de faire quelque chose d'impensable.

— Vous n'avez pas besoin de me remercier. J'avais l'intention de vous tuer si les choses s'étaient déroulées autrement.

Si Hotaru avait partagé le souhait de Takumi de rester ensemble, alors Jinya l'aurait tuée pour le libérer. C'est pour cela qu'il ne pouvait pas accepter facilement sa gratitude.

— Malgré tout, je vous suis reconnaissante.

Elle sourit sincèrement et non pas comme une femme de joie.

— Grâce à vous, nos sentiments ont pu trouver une conclusion. Malgré tous nos malentendus, nous avons réussi à reconnaître ce que nous partagions comme de l'amour. Cela n'aurait pas été possible sans vous.

— Je vois, dit-il, acceptant enfin sa gratitude.

Elle hocha la tête, puis ajouta :

— J'espère seulement qu'il parviendra à m'oublier.

Il restait encore une certaine distance jusqu'au Sakuraba Milk Hall, et tous deux marchèrent côte à côte en échangeant quelques mots.

— Ne demandez pas l'impossible. Certaines femmes restent inoubliables, peu importe le temps qui passe.

— Même pour vous ?

— Bien sûr. Je suis certain que je ne connaîtrai jamais un amour aussi vif que le premier.

Jinya tourna le regard vers Hotaru. Il s'était souvenu de lui poser une question. Elle ne ressemblait à personne de ce qu'il avait rencontré jusqu'alors.

Elle était d'un autre temps, maladroite avec ses sentiments, et parfois incapable de dire ce qu'elle ressentait vraiment, mais il y avait en elle quelque chose qui la rendait facile à aborder, surtout maintenant qu'elle s'était libérée de ses regrets persistants.

— Dites-moi, Hotaru...

— Oui ?

Après avoir mis un terme à sa relation avec Takumi, elle n'avait plus de raison de s'accrocher à sa vie dans le quartier de la Colombe.

Alors pourquoi restait-elle ?

— Pourquoi êtes-vous ici ?

Avait-elle encore des regrets ?

Elle comprit la question de Jinya et y réfléchit avec une expression enfantine.

— Hmm... eh bien...

Elle fit quelques pas en avant, se retourna d'un mouvement léger et porta un doigt à ses lèvres avec malice.

— C'est un secret.

Elle était vraiment une femme de la nuit.

Son sourire était si parfait qu'on aurait pu s'y laisser prendre sans hésiter.

Le Cœur d'une Fleur

1

Partie quatre : Nanao, fille de Magatsume

Hotaru était reconnaissante envers le jeune homme, mais elle se sentait aussi un peu mal qu'il ait tant fait pour elle. Il avait aidé à résoudre le différend entre elle et son ancien petit ami, et avait déboursé une somme d'argent considérable au passage. Certes, il avait agi de sa propre initiative, mais elle n'était pas assez effrontée pour ne rien faire en retour. C'était pour cela qu'elle avait insisté pour lui offrir au moins une compagnie à la hauteur de ce qu'il avait payé. Comprenant qu'elle se sentirait redevable autrement, il accepta son offre. Peut-être que d'autres sentiments entraient en jeu, mais aucun des deux ne parvenait à dire lesquelles.

— Je pensais que ta peau serait froide, dit le jeune homme en étanchant sa soif avec l'eau laissée sur la table de chevet, enlevant les formalités.

Ils se trouvaient au deuxième étage du Sakuraba Milk Hall, dans la pièce avec le balcon, la chambre de travail de Hotaru, qui servait aussi de chambre personnelle. Elle y avait passé plusieurs nuits dans les bras d'autres hommes dans le cadre de son métier. La pièce était sombre, éclairée seulement par la flamme vacillante d'une lampe.

Hotaru ne comprit pas tout de suite ce qu'il voulait dire, mais elle fit rapidement le lien. Il savait plus ou moins ce qu'elle était. Les morts n'avaient pas de chaleur, alors c'était étrange qu'elle en ait.

— Oh. Peut-être que c'était déplacé de dire ça ? ajouta-t-il.

— Non, ça ne me dérange pas. Je t'ai semblé chaude, n'est-ce pas ? dit-elle d'un ton songeur.

— Oui.

— Mm. Bien.

Enroulée dans les draps, elle sourit.

Elle savait qu'il n'avait aucune mauvaise intention. Un homme malveillant n'aurait, pour commencer, rien eu à faire avec une femme étrange comme elle. Il avait simplement fait une remarque en passant, en lui faisant confiance pour ne pas y voir autre chose. Cette confiance s'adressait surtout à Hotaru la prostituée. Le fait que cela la trouble prouvait que son cœur était en train de changer quelque peu.

— Moi aussi, je t'ai trouvé chaud, murmura-t-elle en baissant la tête avec un léger soupir.

Il lui avait semblé chaleureux, contrairement à ses autres clients, non pas parce qu'il était particulièrement différent, mais parce qu'elle avait changé. Les regrets persistants dans son cœur s'étaient estompés, et elle pouvait désormais se laisser librement aller à la chaleur des autres.

— La chaleur que tu as sentie en moi devait être la tienne, dit-elle.

Le jeune homme esquissa un léger sourire. Elle s'adressait à lui de façon plus familière, abandonnant les formalités rigides comme une marque d'affection. Elle n'était qu'une compagne achetée avec de l'argent.

Peu importe la manière de le présenter, ses mots doux ne resteraient qu'un rêve éphémère. Son affection disparaîtrait lorsque la nuit céderait la place au jour. Mais cela n'avait rien de mal. Certaines choses étaient belles précisément parce qu'elles étaient éphémères.

— Je suis flatté.

Le jeune homme, parfaitement conscient que son amour n'était pas réel, se permit malgré tout de s'y abandonner.

Tous deux n'éprouvaient aucun sentiment particulier l'un pour l'autre, mais, durant ces brefs instants, ils étaient amoureux.

— Je pense que je vais partir, dit-il.

Il commença à se rhabiller. Le soleil ne s'était pas encore levé, et le ciel avait la couleur du crépuscule.

Il aurait pu dormir jusqu'au matin s'il l'avait voulu, mais il ne montrait aucun signe de fatigue. Il venait tout juste de se lever et se préparait à partir aussitôt.

— Déjà ?

— Oui. Merci pour cette nuit, en tout cas. J'ai passé un bon moment.

Il sourit, et elle comprit que c'était sincère. Elle hésita à le laisser partir, mais il aurait été malvenu de tenter de le retenir.

Elle se changea rapidement pour remettre ses vêtements occidentaux, puis lui prit le bras et le raccompagna jusqu'à l'entrée. Après avoir lâché son bras, ils redevinrent des inconnus.

— Merci de ta visite, dit-elle en le raccompagnant.

Mais après quelques pas, il s'arrêta.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle.

Elle ne savait rien de son passé, mais elle remarqua qu'il s'était raidi.

— Je viens juste de me rappeler un peu du passé, c'est tout.

Sans en dire davantage, il s'en alla.

Jinya s'était arrêté un instant parce qu'il pensait à son ancien foyer. Cette romance d'une nuit avait fait remonter le souvenir d'une personne qu'il avait aimée autrefois.

Le souvenir de cet amour lointain lui était précieux, mais ce n'était pas un regret persistant en lui. Il pouvait dire non sans fierté qu'il avait fait ses adieux à Shirayuki, et les raisons de son errance dans le quartier de la Colombe devaient donc se trouver ailleurs.

— Je ne peux pas rester immobile éternellement...

Il expira l'air de ses poumons pour apaiser le trouble qui agitait son cœur.

Il était peu probable que tout cela ne soit que coïncidence. La fille de son ennemi mortel devait se trouver là pour la même raison.

Les rues du quartier des plaisirs étaient devenues silencieuses, leur vitalité singulière ayant disparu.

Il y avait visiblement moins de femmes cherchant à attirer des clients dans leurs établissements, et moins d'hommes errant dans les environs. Partout où Jinya portait le regard, il voyait des maisons closes aux lumières éteintes. Ce quartier tape-à-l'œil semblait vide sans ses habitants. Le quartier de la Colombe se vidait peu à peu, semblable à ce qui s'était produit lors de la mise en place de la loi de prévention de la prostitution.

L'atmosphère de ce quartier mourant devenait stagnante, comme l'air d'un bâtiment abandonné. Cet endroit finirait par connaître sa fin s'il était laissé tel quel. Le temps suffisait à ensevelir les regrets persistants sous les souvenirs. Les regrets s'effaçaient naturellement à mesure que l'on poursuivait sa vie. Mais il y avait quelque chose qu'il devait accomplir avant que ce moment n'arrive.

Jinya arriva à Ichikawa en début de soirée, avant l'heure où la plupart des clients fréquentaient l'endroit. Les femmes le connaissaient désormais et le guidèrent aussitôt à l'intérieur, vers celle qu'il venait voir.

— Oh, tu es venu.

Une femme apathique vêtue de vêtements occidentaux l'attendait au fond de la pièce, Nanao, fille de Magatsume.

— Assieds-toi. Je me disais justement qu'il était temps que tu arrives.

Il s'assit comme elle le lui demandait, ce qui la fit rire quelque peu. Il y avait une pointe de taquinerie dans sa voix, ainsi qu'une lassitude et une résignation, mais tout cela disparut en un instant. Elle observa Jinya avec attention, acquiesça pour elle-même, puis redressa sa posture.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui ? Peut-être que tu t'es enfin décidé à acheter mes services ? demanda-t-elle.

— Arrête avec tes plaisanteries. Tu sais pourquoi je suis là. C'est ce que tu recherches depuis le début.

— Comme tu es désagréable. On dirait que je trame quelque chose, alors que nous avons le même but.

— Hmph. J'imagine que tu as raison.

Tous deux gardèrent les yeux rivés l'un sur l'autre. Il n'y avait ni hostilité ni passion dans leurs regards. L'atmosphère n'était pas assez détendue pour être qualifiée de paisible. Jinya tenta d'agir comme à son habitude, mais la raideur demeurait. Il ne ressentait toutefois aucun malaise, sans doute parce que son objectif était désormais clair.

— Tout le monde commence à aller de l'avant, dit-il. — Il est temps que je fasse de même.

— Moi aussi. Nous devons finir par le faire, sinon cela ne se terminera jamais, n'est-ce pas ?

La tâche que Nanao lui avait confiée était de résoudre le mystère du quartier de la Colombe, qui n'aurait pas dû exister. Elle savait comment fonctionnait cet endroit, mais ne faisait aucun effort pour y remédier elle-même. Elle se souciait probablement peu de ce qui pouvait lui arriver. Elle était une fille de Magatsume, une part rejetée du propre être de Suzune.

Pour le meilleur comme pour le pire, cela voulait dire que ses motivations ne pouvaient tourner qu'autour de Jinya. Il en allait de même pour lui : s'il était venu dans le quartier de la Colombe, c'était pour elle. Leurs regrets persistants se répondaient.

— J'ai absorbé la femme nommée Nanao et je suis entrée dans cet endroit. Je n'avais aucun objectif particulier. Ce n'était qu'une simple coïncidence. J'ai été abandonnée par ma mère et j'ai simplement fini par dériver jusqu'ici. Mais même si la vie ici m'a convenu, au fond, je reste la fille de ma mère.

Elle soutint le regard de Jinya sans détourner les yeux. Elle savait que si elle reculait maintenant, elle finirait par le regretter.

— Mon regret persistant, c'est toi. Je me moque désormais de faire quoi que ce soit pour ma mère, mais je reste un fragment d'elle. Un fragment de la Suzune qui t'aimait autrefois.

Il se remémora le chemin parcouru au cours de ces cent années, un chemin à la fois court et long. Il avait rencontré bien des choses précieuses en route, mais sa haine l'avait accompagné sans jamais le quitter.

— C'est pareil pour moi. Je dois finir par affronter mes sentiments à ton égard, dit-il.

Sa voix était inhabituellement faible. Les paroles cruelles qu'il avait adressées à Magatsume après avoir perdu Nomari, il les pensait réellement. Il en était venu à la haïr, non pas parce qu'il y était contraint en tant que démon, mais de tout son être.

Il avait repoussé le moment de décider ce qu'il ferait d'elle, pensant qu'il finirait peut-être par trouver en lui la force de lui pardonner un jour, et voilà où cela l'avait mené.

— Je la méprise. Je tiens encore à elle et j'ai vécu cent ans, mais je ne peux pas me défaire de la haine qui habite mon cœur. Elle n'est plus la Suzune que j'ai connue, mais Magatsume. Nous avons dépassé depuis longtemps le point de non-retour.

Le regret persistant de Jinya tenait au fait qu'une part de son cœur était encore assez naïve pour croire que tout finirait par s'arranger. Il pensait qu'il pourrait finir par trouver en lui la force de lui pardonner, et qu'elle aussi pourrait changer. Il avait repoussé le moment de décider ce qu'il ferait, incapable de renoncer à une fin heureuse.

Mais Suzune était devenue Magatsume, et sa haine envers elle demeurait. Le destin qui avait été prédit pour les deux semblait désormais inévitable.

— C'est pour ça que je dois l'affronter, ainsi que les sentiments qu'elle éprouvait autrefois pour moi.

Kadono Jinya devait prendre sa décision. Au terme de son voyage, que choisirait-il ? Le moment était venu de donner une forme nette à son cœur vacillant.

— Autrement dit, tu veux nous comprendre, nous, les fragments rejetés du cœur de notre mère, avant de décider si tu dois la tuer ou l'épargner ? Tu es un homme bien imprudent. La tuer serait bien plus simple si tu en savais moins.

Elle avait raison. Pourtant, il ne voulait pas choisir la voie la plus facile.

— Si je la tue, ce sera en connaissant ses sentiments. Si je l'accepte, ce sera avec toute la haine que je porte en moi. C'est ça, affronter les choses.

— Tu es vraiment un homme épuisant.

— Désolé. C'est dans ma nature.

Elle soupira d'exaspération, mais une légère joie se lisait dans son expression. Jinya était, au moins, un homme qui ne tuerait pas sa mère sans y avoir réfléchi.

Le savoir l'apaisa quelque peu.

— Tu es certain que vous finirez par vous battre jusqu'à la mort, et pourtant tu veux quand même la comprendre, je me trompe ?

— Disons que c'est à peu près ça.

— Je vois. Mon objectif à moi était de t'affronter, ou, pour le dire plus simplement, je voulais te faire comprendre une petite partie des sentiments de ma mère. Quelle chance j'ai que nous soyons sur la même longueur d'onde.

D'une certaine manière, ils l'étaient depuis leur première rencontre. Même si elle savait que le quartier de la Colombe finirait par disparaître de lui-même, elle lui avait demandé d'en résoudre le mystère pour que les choses se terminent selon leur volonté à tous les deux. Il avait accepté sa demande pour montrer qu'il l'acceptait. Ils ne l'avaient pas dit ouvertement, mais tous deux espéraient en venir à cette confrontation.

— Eh bien, entrons dans le vif du sujet... c'est ce que j'aimerais dire. Mais une professionnelle fait payer toute chose, même une simple conversation, dit-elle.

Jinya fronça légèrement les sourcils, déçu. Il pensait qu'ils poursuivaient la même chose, alors pourquoi traînait-elle ici ?

— Que dirais-tu de ceci ? dit-elle. — Apporte-moi des cadeaux. Pour chacun qui me plaira, je te dirai quelque chose que tu veux savoir.

— ...Des cadeaux ?

— Oui, les femmes aiment les cadeaux. Ça ne te dérange pas, si ?

— C'est quoi ça ? Ta version des cinq tâches irréalisables¹ ?

— Hahaha, je ne suis pas une princesse. Dis-toi simplement que ta nièce adorée te demande de jouer le jeu.

Il ne put s'empêcher de se sentir agacé. Ils poursuivaient tous deux la même chose, alors pourquoi se montrait-elle aussi difficile ? Mais elle ne se laissa pas intimider par son regard froid. Au contraire, elle éclata de rire. Elle semblait prendre tout cela à la légère, mais elle aussi était un démon. Elle n'aurait pas proposé une telle chose pour ensuite se rétracter à la légère, il n'avait donc d'autre choix que de jouer le jeu.

¹ Référence à « Le conte de la princesse Kaguya » (Kaguya-hime no monogatari) ou « Le conte du coupeur de bambou ». C'est un conte folklorique du Xe siècle considéré comme le texte narratif japonais le plus ancien. Cinq princes voulaient épouser la princesse Kaguya et cette dernière leur a donné à chacun une tâche impossible à réaliser afin de s'assurer que personne ne réussira.

— Très bien.

— Oh ? C'était plus facile que je ne l'imaginais. J'imagine que tu es trop obstiné pour me menacer de me tuer.

Le fait qu'elle le qualifie d'obstiné, et non de naïf, prouvait qu'elle l'évaluait correctement. Il avait tué de nombreuses personnes jusque-là et n'éprouvait aucune hésitation à en tuer d'autres, mais il n'avait aucune envie de la tuer ici. Il avait déjà décidé de l'affronter, elle et les sentiments de Suzune qu'elle portait en elle, et il n'allait pas revenir sur cette décision.

— Je te l'ai dit, non ? J'ai l'intention de vous affronter tous. Et puis, je ne pense pas que tu sois du genre à faire des caprices sans raison.

— Haha, je suis flattée. Tu as raison, bien sûr.

Cela lui suffisait.

— Je repasserai.

Il se leva et se dirigea vers la sortie, sentant son regard le suivre alors qu'il s'éloignait. Il ne se retourna pas une seule fois. Leur conversation avait duré un certain temps. Lorsqu'il sortit de la maison close, le ciel avait déjà pris une teinte indigo. Il avait fait un premier pas, mais il en était loin d'être satisfait. Nanao avait dit qu'elle parlerait si elle recevait des cadeaux qui lui plairaient. Autrement dit, elle ne dirait rien si ses présents ne lui convenaient pas.

Dans « Le conte du coupeur de bambou », cinq hommes vinrent demander la main de la princesse Kaguya, et elle demanda à chacun d'eux de lui rapporter un trésor. Il s'agissait des cinq tâches irréalisables : le bol de pierre du Bouddha utilisé pour mendier, une branche ornée de bijoux provenant du pays mythique de Hôrai, une robe faite de peaux de rats de feu, un joyau du cou d'un dragon, et un coquillage cauri né d'une hirondelle. Tous étaient des trésors impossibles à obtenir, si bien qu'aucun de ses prétendants ne réussit.

Comparée à ces cinq requêtes, la demande de Nanao de lui apporter quelque chose qui lui plairait était tout à fait ordinaire. Il soupçonnait qu'il y avait peut-être autre chose derrière cela, mais il se dit qu'il ferait simplement ce qu'elle voulait pour le moment. Malgré tout, il laissa échapper un soupir de lassitude.

2

Jinya fit sa visite habituelle au Sakuraba Milk Hall et sirota son verre tout en puisant dans le savoir du gérant.

— Vous cherchez un cadeau qui pourrait plaire à une femme ?

— Ma nièce m'a demandé quelque chose. Une idée de ce que je devrais prendre ?

— Ah, cette fameuse nièce, hein ?

Jinya avait essayé de réfléchir par lui-même à ce qui pourrait plaire à Nanao, mais rien ne lui était venu. Il s'était tourné vers le gérant pour obtenir des conseils, et en reçut aussitôt.

— Que diriez-vous de quelque chose comme des sushis ou des pâtisseries ? Votre nièce est une travailleuse de nuit non ? Je suis sûr qu'elle serait contente d'avoir de quoi grignoter avant le travail.

Un cadeau trop important pouvait se retourner contre celui qui l'offrait. Pour une personne du sexe opposé avec laquelle on n'était pas particulièrement proche, de la nourriture achetée suffisait.

— Je vais essayer quelque chose comme ça, alors. Merci pour l'aide.

— Ne me remerciez pas tout de suite mais après, si ça lui plaît.

Le gérant semblait de bonne humeur. Son expression était plus douce qu'à l'ordinaire.

Jinya vida son whisky d'une traite. Ayant une chose de moins à se soucier, il pouvait en apprécier le goût.

— Ah, enfin. Je t'attendais.

Après avoir tiré parti des connaissances du gérant du Milk Hall, Jinya retourna à Ichikawa avec un cadeau en main. Il trouva Nanao qui l'attendait sans entrain dans sa chambre habituelle.

— Tiens.

Il lui tendit le cadeau. Elle l'accepta avec précaution, comme si elle manipulait un nourrisson, passant un doigt dessus avec affection, comme une mère.

— Désolée de t'avoir donné du mal, dit-elle.

— Tu me pressais pourtant.

— Seuls les hommes grossiers parlent du passé. Ce sont des biscuits ?

Une boîte remplie de sushis coûteux était un cadeau assez courant pour une travailleuse du sexe, mais Jinya lui avait apporté des biscuits à la place. Ceux-ci faisaient largement usage de fruits à coque et semblaient plutôt nourrissants, ce qui les rendait parfaits pour une collation rapide avant le travail. Un assortiment varié et de bonne qualité comme celui-ci devait être assez cher, et l'emballage avait aussi fière allure. C'était un bon cadeau.

— Oh là là, tu t'es vraiment donné du mal pour ça, n'est-ce pas ? Merci. J'en mangerai plus tard.

Le cadeau semblait lui plaire, et elle l'accepta avec joie.

Jinya poussa un soupir de soulagement.

Elle sourit et le regarda avec des yeux bienveillants, comme amusée de voir un maître de sabre se soucier à ce point de la façon dont son présent serait reçu. Elle remit en place ses vêtements en désordre pour une fois, puis son expression changea complètement.

— Alors, passons à ce que j'ai promis.

Sa requête pas si impossible étant réglée, ils pouvaient en venir à ce qu'ils cherchaient réellement. Ils se fixèrent, entourés par l'odeur particulière de la pièce.

— Voyons... Pourquoi ne pas commencer par la situation actuelle de ma mère ? proposa-t-elle.

— Devrais-tu divulguer des informations aussi précieuses ?

— Je te l'ai dit, je n'ai plus aucun intérêt à être de son côté à ce stade. Que tu saches ou non ce qu'elle prépare m'est égal.

Jinya rencontrait Nanao pour apprendre tout ce qu'il pouvait sur Magatsume et ses filles, mais il ne s'attendait pas à ce qu'elle commence par révéler quelque chose d'une telle importance.

— Ma mère ne peut pas bouger pour le moment, alors tu peux être tranquille. Je doute qu'elle trame quoi que ce soit avant que nous nous rapprochions de l'année fatidique.

— Elle ne peut pas... bouger ?

— Oui. Elle a, comment dire... Elle s'est blessée toute seule. Elle a retranché trop de fragments de son cœur et n'a laissé derrière elle que sa haine. Si tu changes ce qu'il y a à l'intérieur, le contenant change aussi. Son corps devient de plus en plus monstrueux. Elle est devenue plus forte, mais je pense que cela s'est fait au prix de sa lucidité. Elle n'a plus ce qu'il faut pour venir se mêler de tes affaires.

Il comprit alors pourquoi il n'avait pas vu Magatsume causer des troubles durant les ères Taishô et Shôwa.

Nanao poursuivit :

— C'est pour ça qu'elle ne passera à l'action que lorsque son objectif ultime sera à portée. Je suis sûre que ça te fait plaisir à entendre.

Autrement dit, il pouvait être certain que les habitants du Koyomiza ne seraient pas pris pour cible. C'était, en effet, une nouvelle qu'il accueillait avec satisfaction.

— Voilà pour l'essentiel. Ce qui reste... Ah. Dis-moi, que sais-tu du but de ma mère ?

— J'ai entendu dire que cela impliquait de créer des cœurs, répondit-il, — et qu'elle voue une haine au monde. Elle veut tout réduire en ruine.

— Oui, c'est à peu près ça. Mais tout cela ne fait que partie du processus. Il y a un endroit que ma mère cherche, un endroit qu'elle cherche depuis le début et qu'elle continuera de chercher. Créer des cœurs et tout réduire en ruine ne sont que les préparatifs de cet objectif ultime, rien de plus que des ingrédients préparés pour une recette.

Tout ce qu'elle disait était nouveau pour Jinya, et plus il en apprenait, plus son désir d'en savoir davantage grandissait. D'un ton pressant, il demanda :

— Quel est cet objectif ultime ?

Mais alors qu'ils approchaient du cœur du sujet, elle leva la main pour l'arrêter et dit d'un ton taquin :

— Oh non, cher monsieur. Ton cadeau ne te donne droit qu'à ça.

Il ne put cacher son agacement.

— Quoi ?

— Si tu veux en entendre plus, il faudra apporter un autre cadeau qui me plaira.

— Et ces biscuits ? Tu avais pourtant l'air satisfaite.

— Oh, je l'étais. Mais ce n'était pas tant un cadeau pour moi que pour une travailleuse de nuit. Ai-je tort ?

Elle n'avait pas tort. Il avait choisi ces biscuits nourrissants parce qu'il pensait qu'ils plairaient à une prostituée, pas spécifiquement à Nanao. Elle les avait acceptés avec un sourire, mais il n'avait pas véritablement rempli les conditions de sa demande.

— Ah, on dirait que tu es d'accord, dit-elle. — Dans ce cas, arrêtons-nous là pour aujourd'hui. J'attends ton prochain cadeau avec impatience.

— Non, attends...

Elle le fit sortir de la pièce avec un sourire, sans prêter attention à ses protestations. À vrai dire, il ne savait pas vraiment ce qu'il aurait dit même si elle lui en avait laissé la possibilité. Elle l'avait bien surpassé.

Les femmes à l'extérieur de la pièce le regardèrent et, l'ayant vu se faire chasser, l'observèrent avec un mélange de pitié et d'amusement. Il était resté moins d'une demi-heure à l'intérieur avant d'en être expulsé, ce qui laissait place à toutes sortes d'hypothèses à la fois tristes et comiques.

— Très bien. J'accepte ton défi.

Il serra les poings, les épaules tremblantes d'humiliation. Il se jura en silence d'apporter un cadeau qui la laisserait sans voix.

— Un cadeau qui plairait à Nanao-san ?

Il ne se soucia pas de sauver les apparences et se rendit chez Aoba, la meilleure personne parmi ses connaissances pour en apprendre sur Nanao. Il la questionna dès son retour à son appartement, ce qui la surprit quelque peu.

— Euh, ça ne me dérange pas de te le dire, mais qu'est-ce qui t'arrive ?

— Il me faut une offrande digne pour pouvoir lui parler.

— Euh...

Voyant qu'elle ne comprenait toujours pas, il lui expliqua ce qui se passait, en omettant les éléments importants.

— Waouh, donc Nanao-san est ta nièce ? Attends... Ça veut dire que tu es le grand frère de la mère de Nanao-san ? C'est bien ça ?

— C'est exact. Pourquoi ?

— Eh bien, c'est juste que Nanao-san m'a parlé un peu de sa mère avant. Elle disait que c'était le genre de femme à devenir jalouse de la compagne de son propre frère et à faire une scène.

— C'est à peu près ça.

— Waouh. Tu as dû en voir de toutes les couleurs, Jin-san.

Elle sourit avec une pointe d'exaspération, ou peut-être de compassion.

— Je crois que Nanao-san aime collectionner les peignes. Elle m'a dit un jour qu'elle aimait ceux avec des motifs floraux.

— Des peignes, hein ? Merci. Tu m'es d'une grande aide.

— De rien. Oh, et il paraît qu'elle aime les fleurs jaunes. Elle a aussi mentionné que sa mère et elle n'aiment pas les fleurs blanches, parce qu'elles détestent la neige.

Jinya s'abstint de commenter ce dernier point. Il avait néanmoins obtenu des informations précieuses.

Tandis qu'il préparait le dîner pour eux deux, il réfléchit à ce qu'il ferait le lendemain.

— Oh ? Un peigne en buis. Ce motif ajouré, c'est du muguet ? C'est un ouvrage de belle facture.

Jinya se rendit une nouvelle fois à Ichikawa, et le cadeau qu'il apporta à Nanao cette fois-ci était un peigne en buis. Le buis était un matériau d'artisanat courant, utilisé pour les sceaux, le mobilier, les décorations et autres, mais il était surtout connu comme matériau pour les peignes.

Les peignes en buis étaient un cadeau apprécié des femmes depuis les temps anciens et faisaient même l'objet de nombreux poèmes d'amour.

Offrir un peigne en buis était même considéré comme une manière discrète d'exprimer ses sentiments. Bien entendu, Jinya n'éprouvait absolument aucun sentiment amoureux pour Nanao. Mais elle était une femme de plaisir, et il supposa qu'elle apprécierait ce présent porteur d'une affection éphémère.

— Oh là là, je suis flattée, dit-elle, les joues légèrement rougies. — Tu as choisi un cadeau qui correspond à mes goûts et à mon métier.

— Tout ce qui peut te plaire, en effet.

— Oh, je suis satisfaite, ça oui. Maintenant, pour ta récompense...

Le visage toujours empourpré, elle poursuivit d'un ton timide :

— Voyons... Ah, je sais. Et si je te parlais de nous, les filles de Magatsume ? C'est ce que tu voulais savoir au départ, n'est-ce pas ?

Il acquiesça, ce qui la fit sourire.

Sa voix était plus enjouée qu'auparavant, sans doute grâce au peigne en buis.

— À l'origine, nous étions des esprits sans visage, créés à partir des fragments du cœur que notre mère a rejetés. En assimilant un aspect d'une personne, nous acquérons une individualité.

— Je vois.

— Moi-même, j'ai dévoré la travailleuse de nuit connue sous le nom de Nanao pour devenir ce que je suis. Cependant, je ne suis pas une copie de Nanao, mais un mélange d'elle et d'un fragment du cœur rejeté de ma mère. La seule exception à tout cela, c'est Himawari-nee-san¹.

Jinya avait toujours soupçonné que Himawari était différente de ses sœurs, et il en avait désormais la preuve.

— Himawari-nee-san est l'aînée d'entre nous. Elle a été formée à partir de la première chose que notre mère a rejetée de son cœur, l'amour qu'elle éprouvait autrefois pour son frère. Elle n'a pas eu besoin d'assimiler l'aspect d'une personne pour acquérir une individualité. Les émotions dont elle est issue étaient déjà suffisamment fortes. C'est pour cela qu'elle est la seule à être particulière. Oh, bien sûr, elle l'est aussi à cause de sa dernière mission, sans aucun doute.

Sa dernière mission ? Ce détail attira immédiatement l'attention de Jinya, mais Nanao poursuivit sans lui laisser le temps d'intervenir. Il eut le sentiment qu'elle se jouait de lui.

— Maintenant, pour expliquer pourquoi elle nous a créées, dit-elle.

— Le « pourquoi » est évident, non ? Elle avait besoin de pions pour faire le sale travail.

— Ah... je me doutais que tu penserais ça. Mais non, nous n'avons pas été créées parce qu'elle avait besoin de pions. C'est tout le contraire. Nous avons été créées parce que nous la gênions.

Un air accablé passa dans le regard de Nanao. Elle avait dit avoir été abandonnée par sa mère et en avoir fini avec elle, mais ce n'était manifestement pas encore le cas.

— Ma mère t'aimait, toi, son frère. C'est pour ça qu'elle a dû créer Himawari-nee-san en premier. Elle ne pouvait pas s'opposer à toi tant qu'elle gardait cet amour en elle.

¹ Nee-san signifie « Grande sœur » en japonais.

Les filles de Magatsume n'avaient pas été créées pour s'opposer à Jinya. Elles n'étaient qu'un sous-produit de ce qu'elle avait dû rejeter pour pouvoir s'opposer à lui.

C'était pour cela que Himawari paraissait si jeune malgré le fait qu'elle soit l'aînée : elle était née de l'émotion la plus précieuse et la plus entravante de Magatsume.

— Bien sûr, il en va de même pour nous toutes. Notre mère a rejeté sans détour les parties de son cœur qui la gênaient, et nous en sommes issues. Nous portons toutes des noms de fleurs et des capacités qui leur correspondent, pour représenter ce dont nous avons été formées.

— Comment ça ?

— Par le langage des fleurs. Himawari, le tournesol, signifie « je n'ai d'yeux que pour toi ». C'est pour cela que son pouvoir lui permet d'observer à distance une cible désignée. Elle est née du désir de notre mère de te surveiller en permanence, afin de pouvoir aller vers toi où que tu sois. Cela correspond sans doute à l'image que tu as de Himawari-nee-san, n'est-ce pas ?

Jinya se remémora le comportement de Himawari. Elle s'était montrée anormalement familière avec lui dès leur première rencontre, comme si elle le connaissait déjà. Comprenant à présent pourquoi, il serra les dents. Une émotion qu'il ne parvenait pas à identifier monta en lui.

— Jishibari signifie « entraver ». Sa capacité lui permet de restreindre les mouvements et les pouvoirs à l'aide de chaînes. Elle a été créée à partir du désir de te lier, de te garder auprès d'elle, incapable de partir, quitte à t'enchaîner... Ha ha. Elle a des goûts assez particuliers, cette mère.

Jinya se souvint de Jishibari, le démon qu'il avait rencontré à l'époque d'Edo, qui avait pris l'apparence de Nagumo Kazusa.

Elle avait mentionné être indésirable aux yeux de Magatsume et ne l'avait jamais appelée « mère » pour cette raison.

Jinya avait éprouvé de la compassion pour elle.

— Azumagiku signifie « bref répit ». Sa capacité d'effacer la mémoire est née du souhait de te faire l'oublier... ou peut-être d'effacer l'histoire troublée que vous partagez. Je ne sais pas vraiment. Quoi qu'il en soit, il y avait sûrement beaucoup de choses qu'elle voulait oublier, et aussi te faire oublier. Ma sœur Azumagiku était la manifestation d'un faible désir de revenir à ce que vous étiez autrefois, mais elle a gaspillé toute possibilité en s'engageant dans un plan assez ridicule.

En aparté, Nanao mentionna que Magatsume avait elle-même ajusté l'apparence d'Azumagiku pour la rapprocher davantage de la femme dont elle avait absorbé l'aspect. Jinya le savait déjà. Azumagiku était, en essence, cette femme.

— Furutsubaki signifie « je t'aimerai toujours », ce qui paraît beau en apparence, mais elle possédait une capacité assez tordue, celle de contrôler les autres. Cela dit, j'imagine que c'est aussi une forme d'affection. Quand on aime quelqu'un, il arrive qu'on veuille contrôler tout ce qu'il fait. Ce n'est pas convenable, mais c'est ainsi que fonctionne le cœur d'une femme.

Jinya se souvint de cette malheureuse fille de Magatsume, capturée et manipulée par Nagumo Eizen. Elle avait pris l'apparence de Saegusa Sahiro et avait laissé une impression plutôt médiocre à Jinya, mais sa capacité, Furutsubaki, lui avait permis de sauver Ryuuna. Pour cela, il lui en était reconnaissant.

— Nous toutes, sœurs, provenons de ce que notre mère a ressenti pour toi. Même après nous avoir rejetées de son cœur, elle nous garde précieuses à ses yeux. Du moins, la plupart d'entre nous. Vois-tu, mon nom de fleur représente un désir que ma mère ne voulait pas reconnaître. C'est pour cela que je n'ai pas été faite pour devenir l'un de ses pions et que j'ai été rejetée au sens le plus strict, pour finir ici.

— ...Et ton nom de fleur ?

— Tu le sauras en temps voulu, quand tout sera terminé et que je t'aurai donné ma capacité en paiement. Comme... je... l'ai... promis.

Elle mit fin au sujet et laissa échapper un léger rire, amusée par l'expression de Jinya.

Il savait que les filles de Magatsume étaient des fragments rejetés de son propre cœur, mais il ne s'était jamais vraiment arrêté pour réfléchir à ce que cela signifiait. Cette nouvelle compréhension changea la manière dont il voyait celles qu'il avait affrontées jusqu'ici. Sa poitrine se serra à la pensée qu'il les avait toutes dévorées sans la moindre pitié, à l'exception de Himawari. Il comprenait même désormais pourquoi Magatsume s'était infligé de telles blessures. Une émotion qu'il ne parvenait pas à nommer monta en lui, mêlée à sa haine.

— Dieu merci. J'avais peur que tout cela ne t'affecte pas, dit Nanao.

Magatsume était à présent brisée parce qu'elle avait retranché les parties d'elle-même qui tenaient à lui. Autrement dit, les sentiments que Suzune éprouvait à son égard étaient si profondément enracinés dans son cœur que les en retirer avait endommagé son être même.

— Je suis soulagée que tu sois l'homme que tu es. Tu comprends maintenant ? Ma mère t'aimait vraiment. Même après être devenus des démons tous les deux, ses sentiments pour toi étaient si forts qu'elle a dû s'en débarrasser pour pouvoir s'opposer à toi. Mais peu importe combien elle en retranchait, d'autres sentiments pour toi apparaissaient encore et encore. Tu es, au sens le plus strict, tout pour elle.

Nanao espérait sincèrement qu'il ne l'oublierait jamais. Même si le jour venait où il tuerait sa mère, elle priait pour qu'il ne doute jamais au moins de la sincérité de ses sentiments. Jinya resta sans voix. Il voyait l'amour que sa sœur et ses filles lui portaient, mais sa haine demeurait.

— Arrêtons-nous là pour aujourd'hui, d'accord ? dit Nanao. — La prochaine fois, nous parlerons de la capacité de ma mère et de son objectif ultime. À condition que tu m'apportes d'abord un cadeau digne de ce nom. J'attends ta prochaine visite.

Incapable d'apaiser les émotions en lui, il ne put que répondre d'un signe de tête.

3

Nanao lui avait dit que la prochaine visite serait la dernière. Pourtant, il ne parvenait pas à trouver un cadeau approprié pour l'occasion. Apprendre ce qui se trouvait dans le cœur de Magatsume l'avait ébranlé. Ses pensées ne menaient nulle part, alors il décida d'aller boire un verre et se rendit au Sakuraba Milk Hall.

— Ravi de vous voir.

— Bienvenue.

Le gérant et Hotaru l'accueillirent tous les deux. Cette dernière se comportait légèrement différemment à présent, peut-être parce que l'affaire concernant Kajî Takumi avait été réglée. Elle était toujours aussi gracieuse qu'auparavant, mais quelque chose s'y ajoutait désormais.

— Salut, lança Jinya.

— Quelque chose ne va pas ? Tu n'as pas l'air en forme, dit Hotaru.

— Vraiment ?

— Oui. Ça se voit clairement.

— Je vois...

Il n'eut même pas la force de détourner la remarque.

Elle l'observa un instant, réfléchit, puis lui saisit la main. Se tournant vers le gérant, elle demanda :

— Ça ne vous dérange pas si je m'absente un moment ?

— Vas-y. Prends bien soin de notre meilleur client.

Sans même attendre l'avis de Jinya, elle le tira hors de la boutique. Un démon comme lui aurait pu résister s'il l'avait voulu, mais il lui faisait suffisamment confiance pour la suivre.

Elle l'emmena au bord de la rivière Sumida, un endroit où ils étaient déjà allés et qui offrait une belle vue sur les étoiles.

— Tu es plutôt entreprenante aujourd'hui, dit-il.

— Tu aurais pu me résister si tu l'avais voulu. Le fait que tu ne l'aies pas fait signifie que ça ne te dérange pas, n'est-ce pas ?

— J'imagine.

Elle avait vu à quel point il était troublé et l'avait conduit ici pour lui rendre la pareille. Mais elle peinait à trouver les mots justes, elle qui savait d'ordinaire si bien parler. Cela montrait qu'elle cherchait à l'aider avec ses propres sentiments, et non en tant que travailleuse de nuit. En comprenant cela, Jinya se détendit sensiblement.

— ...Tu trouves ça amusant de me voir à court de mots ? demanda-t-elle.

— Pas du tout. C'est plutôt réconfortant.

— D'une certaine manière, je ne me sens pas vraiment flattée.

Il laissa échapper un soupir apaisé et leva les yeux vers le ciel nocturne, où une voûte d'étoiles s'étendait au-dessus d'eux. Les nuits étoilées avaient quelque chose de particulier pour tous les deux.

— Désolé de t'avoir inquiétée, dit-il.

— Ce n'est rien. Ça t'ennuierait si je te demandais ce qui s'est passé ?

— On m'a simplement rappelé à quel point je suis pitoyable, c'est tout.

Il évita de donner une véritable réponse, ce qui la fit froncer les sourcils.

— Très bien. Mais si tu as besoin de quoi que ce soit, viens me voir. Je ne peux pas rester éternellement celle qui reçoit ta gentillesse. Une femme doit aussi sauver les apparences.

— J'apprécie.

Mais il ne chercherait jamais réellement son aide le moment venu. Elle était une femme de la nuit, et lui un client. La limite entre eux était claire, et la franchir ne leur apporterait rien.

— C'est une bonne occasion. Puis-je te demander ton avis sur quelque chose ?

— Bien sûr.

— Je n'arrive pas à trouver un bon cadeau pour une certaine travailleuse de nuit que je connais. Tu aurais une idée ?

Elle fronça les sourcils. Demander à une travailleuse de nuit de réfléchir à un cadeau pour une autre manquait de délicatesse. Mais elle devina rapidement à qui ce présent était destiné, et son expression s'adoucit.

— Oh. Cette travailleuse, c'est celle dont j'ai tant entendu parler ?

— Ma nièce ? Oui. Je lui ai déjà offert de la nourriture et un peigne, et ça lui a plu, mais ce n'était pas exactement ce qu'elle attendait.

— Je vois. Vous êtes proches, tous les deux ?

— Bonne question. J'aimerais croire qu'elle m'apprécie, au moins.

Il haussa les épaules.

Hotaru ne voyait pas ce qui le mettait dans un tel embarras. Elle répondit non pas comme une femme de la nuit, mais avec sincérité.

— Je pense que presque n'importe quoi devrait convenir. Ce serait différent si tu cherchais un cadeau pour n'importe quelle travailleuse de nuit, mais ta nièce sera sûrement plus heureuse avec quelque chose que tu auras trouvé toi-même, plutôt que de demander autour de toi. D'autant plus si elle t'apprécie.

— ...Tu crois ?

— Absolument. Du moins, c'était le cas pour moi, dit-elle en jouant avec sa fiole de sables étoilés.

La valeur d'un cadeau ne résidait ni dans son prix ni dans son adéquation aux goûts de celui qui le recevait. Elle résidait dans les pensées avec lesquelles il avait été choisi.

— Est-ce que je t'ai été utile ?

— Oui, beaucoup.

Jinya la remercia, puis leva les yeux vers les étoiles avec elle.

Les étoiles étaient moins nombreuses que dans ses souvenirs, mais elles semblaient briller un peu plus qu'il y a quelques instants. Le ciel nocturne n'était pas si désagréable dans ce quartier baigné de néons.

L'acte d'envelopper un cadeau dans du papier se nomme origata. À l'époque d'Edo, le papier était une ressource précieuse, et l'utiliser pour emballer un objet relevait à la fois de l'étiquette et de la prière. On ne pouvait plier du papier sans y mettre du cœur. Un cadeau pouvait être éphémère, mais la sincérité avec laquelle il était préparé et offert demeurait.

Le présent que Jinya apporta cette fois n'était enveloppé dans rien. Cependant, ce n'était pas par manque de sincérité. Il pensait au contraire que celle-ci se transmettrait même sans apprêter son cadeau.

— Est-ce ton cadeau pour aujourd'hui ? demanda Nanao.

— Oui.

Il répondit sans la moindre gêne, ce qui sembla lui plaire. Le présent qu'il tenait dans ses mains était une petite fleur qu'il avait trouvée dans la rue en venant ici, un pissenlit.

— Je l'ai vu en venant ici. Tu aimes les fleurs jaunes, n'est-ce pas ?

— Oui. Merci, c'est un merveilleux cadeau. Tu as réussi.

Elle accepta la fleur avec beaucoup de soin, comme s'il s'agissait de quelque chose de fragile. Il lui avait offert des biscuits coûteux, un peigne en buis, et maintenant une fleur cueillie dans la rue. La plupart y verraient une marque de désinvolture, mais Nanao était comblée et arborait un large sourire. En la voyant ainsi, il se souvint d'une fille bien plus jeune.

Suzune souriait autrefois de la même manière.

— Bien sûr, tous tes cadeaux jusqu'ici étaient acceptables. Ou plutôt, il n'existe aucun cadeau que tu pourrais m'offrir qui ne le serait pas. Je fais partie du cœur de ma mère. Il est naturel que tout ce qui vient de toi me plaise.

Depuis le début, cela n'avait rien à voir avec les cinq tâches irréalisables. Les cadeaux en eux-mêmes n'avaient aucune importance, seule comptait l'attention qu'il mettait à les choisir. C'est pour cela que ceux pour lesquels il avait demandé de l'aide, comme les biscuits et le peigne, n'avaient pas atteint son cœur autant que la fleur qui avait attiré son regard en venant ici.

Nanao sourit avec satisfaction, mêlant soulagement et contentement.

— Tu as compris ce que je voulais.

— Il m'a fallu du temps, mais oui. Tu as dit que tu n'étais pas du genre à agir sans raison. Cela m'a pris quelques jours, mais j'ai fini par comprendre.

Autrefois, Magatsume... Suzune se réjouissait des petits présents qu'il lui apportait. Enfant, il n'avait pas d'argent. Tout ce qu'il pouvait lui offrir, c'étaient des pierres jolies trouvées au bord de la rivière ou des fleurs, mais elle les traitait malgré tout comme des trésors. Tout ce qu'il lui donnait avait de la valeur à ses yeux. De tels moments heureux avaient existé entre eux, et c'était cela que Nanao voulait lui rappeler.

— Bien. J'ai peut-être été abandonnée, mais je reste la fille de ma mère. Je voulais au moins faire quelque chose pour elle.

Ainsi, le regret persistant de Nanao, ne rien avoir fait pour sa mère, se dissipa. Bien qu'elle ait été abandonnée par Magatsume, elle regrettait toujours de n'avoir rien pu faire pour elle. Mais maintenant que Jinya avait compris une part des sentiments de sa mère, le poids dans son cœur fondit comme de la glace sous le soleil du printemps. Elle avait accompli ce qu'elle devait et était de bonne humeur.

— Passons à notre dernier sujet : la capacité de ma mère et son objectif ultime. Mais promets-moi une chose avant de continuer. Une fois que nous aurons terminé, assure-toi d'accepter ma contrepartie.

Une fois tout terminé, il devrait utiliser l'Assimilation pour la dévorer, elle et sa capacité.

— Nanao...

— C'est ce que nous avons convenu, non ? dit-elle en souriant. — Je n'ai rien à te dire si tu ne peux pas respecter ta part du marché.

— Pourquoi aller aussi loin ?

Le bras de Jinya devait dévorer entièrement quelqu'un pour en absorber les capacités. Il ne pouvait pas prendre une capacité sans le reste. Prendre la capacité de quelqu'un revenait à lui prendre la vie. Elle devait le savoir, et pourtant, elle insistait pour qu'il la tue.

— Parce que. Je suis peut-être la fille de ma mère, mais je suis avant tout moi-même, dit-elle avec détermination, comme si aucune autre raison n'était nécessaire.

Il ne trouva rien à répondre, mais ses sentiments lui parvinrent, et après un instant d'hésitation, il acquiesça lentement.

— Merci. Je suis prête à tout te dire maintenant. Je te demande seulement de ne pas te laisser emporter par ce que je vais dire, et de faire le choix que tu jugeras juste. Je suis sûre que ma mère acceptera quel que soit l'avenir que tu choisiras.

Comme si elle lui confiait ses dernières volontés, elle poursuivit :

— La capacité de ma mère est Mahoroba¹...

Jinya écouta jusqu'au bout l'explication de Nanao. Il apprit la vérité sur la régénération de Magatsume et le souhait qui en était à l'origine. Cette détresse poignante lui serra le cœur, telle une soie douce l'enveloppant tout entier. Il n'hésiterait plus désormais qu'il savait tout. Quelle que soit la douleur que cela puisse causer, sa décision était prise.

— Je l'ai déjà dit, mais je vais le répéter. Tu es le seul capable d'arrêter ma mère, au bout du compte. Le pouvoir d'un démon peut tout accorder, sauf son vœu le plus cher. N'oublie pas cela.

— Je sais.

¹ C'est un vieux mot japonais qui désigne un lieu idéal, une terre merveilleuse, un endroit parfait où il fait bon vivre. Ça peut évoquer une sorte de paradis terrestre, de terre bénie, de havre idéal.

Si ce qu'elle disait au sujet de la capacité de Magatsume était vrai, alors le seul capable de l'arrêter, tant par son pouvoir que par ses sentiments, était Jinya. Bien sûr, même s'il existait quelqu'un d'autre capable de le remplacer, il ne le laisserait pas faire. C'était sa responsabilité.

— Ainsi, je t'ai tout dit. Je suis satisfaite. Et toi ? demanda Nanao.

Il avait fait face à ce qui se trouvait dans le cœur de Magatsume et appris son objectif. Bien que cela lui ait pris de nombreuses années, il avait enfin une réponse quant à ce qu'il ferait au terme de son voyage. Il pouvait affirmer sans hésiter qu'il n'avait plus de regrets persistants, ce qui signifiait qu'il était temps de dire adieu.

— Dieu merci, dit-elle.

Le moment de tenir leur marché était venu. Il n'y avait aucune peur dans ses yeux. Au contraire, ils étaient emplis de joie. Cela devait venir du fait qu'elle était née des émotions de Magatsume. Elle était plus que disposée à donner sa vie pour Jinya.

— Ne fais pas cette tête. C'est ce que je voulais, dit-elle.

Elle s'approcha et posa sa main contre sa poitrine. Sa chaleur était apaisante. Il avait suffisamment baissé sa garde face à elle pour accepter un tel geste.

— Tu es vraiment sûre de toi ?

— Bien sûr. Crois-moi, devenir une partie de ta force ferait de moi la femme la plus heureuse au monde.

Jusqu'alors, les autres filles de Magatsume n'avaient été que des ennemies parce qu'elles obéissaient à leur mère. S'étant détachée de Magatsume, Nanao plaçait désormais Jinya au premier plan dans son cœur. Elle voulait devenir sa force et était prête à sacrifier sa vie pour cela.

— Tu ferais mieux de ne pas te défiler maintenant. Pas après avoir forcé une dame à se donner ainsi en spectacle, dit-elle d'un ton aguicheur, comme une femme de la nuit.

Un sourire naturel apparut sur son visage.

— Ha. Très bien.

La tension qui emplissait l'air se dissipa. Profitant de la garde abaissée de Jinya, Nanao passa à l'action et se pencha pour voler ses lèvres sans défense. Ce baiser était dépourvu de passion, maladroit et forcé. Ses joues se teintèrent légèrement de rouge.

— Héhé. On dirait que j'ai devancé ma mère et Himawari-neesan.

Comme si ce seul geste donnait un sens à tous ses efforts, elle prit la main gauche de Jinya et la posa à la base de son cou.

Jinya ne comprendrait sans doute jamais le cœur de cette femme. Il ne pouvait saisir la profondeur de ses sentiments, et n'essaya même pas. Mais c'était la fin qu'elle avait choisie. Même sans comprendre son désir, il avait la responsabilité de l'accomplir.

Il mit de la force dans son bras gauche et resserra son étreinte autour de son cou frêle et pâle.

Ainsi, derrière des portes closes, l'histoire de la mystérieuse femme de la nuit du quartier de la Colombe s'acheva. Sa fin n'avait rien d'heureux, mais elle souriait dans ses derniers instants.

Jinya quitta la chambre de Nanao et s'arrêta, percevant un changement dans l'air. La nuit était déjà tombée, l'heure de travail pour la maison close, et pourtant l'endroit était silencieux. Pas une seule lumière n'était allumée dans le couloir, et l'air était sec. Il ne voyait aucune des autres femmes de la nuit. L'endroit était désert.

Ce bâtiment était mort, privé de celles qui en prenaient soin.

Sans aucun éclat, Ichikawa avait atteint sa fin.

Nanao était la gérante de cet endroit. Maintenant qu'elle n'était plus là, beaucoup des autres femmes avaient sans doute perdu leur raison de rester. Cet endroit n'avait jamais vraiment existé, et c'était peut-être une fin appropriée.

Jinya ressentit une légère mélancolie, mais il ne pouvait pas rester immobile éternellement.

Il se retourna une fois et grava dans son esprit l'image de la chambre de Nanao. Ce n'était pas une cérémonie funéraire, mais il eut le sentiment que cela suffisait.

Il laissa la maison close derrière lui. La nuit était avancée, mais la vitalité propre au quartier des plaisirs avait disparu. La fin était palpable. Cet endroit qui n'aurait jamais dû exister atteindrait bientôt sa conclusion naturelle.

Jinya se tenait seul dans la rue vide et fixa son bras gauche.

Il avait dévoré Nanao. Il n'avait presque rien reçu de ses souvenirs, comme cela avait été le cas pour les autres filles de Magatsume.

Cependant, il avait acquis sa capacité et, par conséquent, appris son véritable nom ainsi que sa signification.

— Suisen... La capacité de détourner vers soi ce qui était destiné à un autre.

Suisen était le véritable nom de Nanao, et le but de sa capacité était de faire porter sur soi les sentiments destinés à quelqu'un d'autre. Dans le langage des fleurs, *suisen*, le mot japonais pour « narcisse », signifiait « narcissisme ».

Mais Nanao avait dit qu'elle aimait les fleurs jaunes, et dans le langage des fleurs, les narcisses jaunes signifiaient...

— « Aime-moi encore une fois. »

C'était pour cela que Magatsume avait rejeté Nanao. Elle seule représentait un sentiment qu'elle ne pouvait accepter comme faisant partie d'elle.

Magatsume pouvait reconnaître l'amour qu'elle portait à son frère, mais son désir d'être aimée en retour était une autre affaire. Jinta aimait Shirayuki, alors Suzune avait renoncé à grandir afin de rester à ses côtés en tant que sœur. Pourtant, une sœur ne pouvait espérer rien de plus qu'un amour familial.

Par amour pour son frère, elle avait renoncé à être aimée en retour. C'était pour cela qu'elle avait repoussé Nanao, qui incarnait son désir inconvenant de s'approprier les sentiments qu'il portait à une autre.

Nanao avait vécu toute son existence sans être désirée.

Elle n'avait nulle part où aller ni à qui appartenir, et n'avait trouvé un sens qu'en étant dévorée par Jinya et en lui transmettant sa capacité. Offrir au moins une aide, même infime, par son propre sacrifice était la seule chose qu'elle pouvait souhaiter.

— Rien n'est plus triste que des sentiments qui n'ont nulle part où aller, dit-il.

Pour elle, il avancerait en portant les sentiments qu'elle lui avait montrés. Il caressa sa main gauche et grava sa chaleur dans son cœur.

— Merci. Tes sentiments sont désormais avec moi.

Il n'oublierait ni la manière dont elle avait aimé sa mère ni celle dont elle l'avait aidé. Son murmure pouvait se perdre dans la nuit, mais une part d'elle resterait avec lui.

Il ferma les yeux et pria.

Même si le quartier de la Colombe devait disparaître, même si le souvenir de ce rêve éphémère venait à s'effacer, puisse la chaleur qui s'était installée dans son cœur demeurer.

Sur ces mots, il se remit en marche.

Le silence résonnait dans la rue morne, et il ne pouvait distinguer ce qui l'attendait dans l'obscurité. Pourtant, à l'image d'une lanterne, Nanao avait éclairé le chemin qui s'ouvrait devant lui. Il eut le sentiment que la destination qu'il cherchait serait plus lumineuse qu'il ne l'avait imaginée jusque-là.

La Fin du Rêve

1

Elle repensa à la nuit où ils avaient couché ensemble. Les choses s'étaient faites par dette et par compromis. Leurs cœurs n'étaient pas dans cet acte. Mais pour Hotaru, cela restait une nuit inoubliable.

— J'ai murmuré des mots doux à de nombreux hommes dans cette chambre, avait-elle dit.

Le jeune homme écouta sans l'interrompre. Elle le trouvait étrangement facile à aborder. Tous deux contemplaient le ciel nocturne en laissant leurs corps échauffés se rafraîchir sur le balcon.

Le vent était un peu plus chaud qu'elle ne l'aurait souhaité, mais d'innombrables étoiles scintillaient au-dessus d'eux. Elle se sentit apaisée en expirant l'air brûlant de ses poumons.

— Les autres filles ont du mal avec la manière dont je parle aux hommes. Elles disent que mes paroles manquent de sincérité et que je ne peux pas attirer des clients sans me rabaisser.

Le ciel étoilé était lié à ses souvenirs d'un amour lointain. Cette chambre et son balcon ne lui avaient été accordés que dans le cadre de son travail, mais elle les aimait. Sa vie au Sakuraba Milk Hall n'avait pas été mauvaise, et être une travailleuse de nuit s'était révélé convenir à sa nature. Elle avait vécu en véritable dame de la nuit, en tant que Hotaru, jusqu'à ce que la maladie l'emporte.

— Mais je pense que les mensonges conviennent parfaitement à une dame de la nuit.

Elle avait sûrement gagné le droit d'enfreindre un peu les règles. Elle avait quitté depuis longtemps le monde des vivants, et cet endroit n'existait pas.

Sa nuit avec le jeune homme était quelque chose qui n'aurait pas dû être possible, un rêve né de coïncidences empilées les unes sur les autres.

On pouvait sans doute lui accorder quelques instants pour se laisser aller, le temps de laisser leurs corps se rafraîchir et de lever les yeux vers les étoiles, et être quelqu'un d'autre que Hotaru, la dame de la nuit à l'ancienne.

Elle mit son cœur à nu devant le second homme qui avait fait preuve d'attention envers la jeune fille qu'elle avait autrefois été.

— L'amour venu du cœur exige trop en retour. C'est pour cela que des mots doux peu sincères qui ne durent qu'une nuit suffisent... Tout le monde connaît des moments où la vie devient trop lourde à porter. Qu'y a-t-il de mal à offrir aux autres un instant de réconfort pour apaiser leur peine et leur permettre de traverser la nuit dans le sommeil ?

Le véritable amour était exigeant et froid. C'était pour cela que les dames de la nuit trompaient les hommes avec des mensonges bon marché et des imitations superficielles de l'amour. La chaleur d'un mensonge disparaissait sans laisser de trace au réveil, mais au moins ils trouvaient du réconfort durant des nuits autrement sans sommeil. En tant que personne condamnée par la maladie et sans espoir de vivre longtemps, Hotaru avait désiré posséder la capacité d'offrir ce genre de rêves apaisants.

— Je plaisante. Je suis sûre que je ne pensais pas vraiment tout cela, dit-elle.

— Pourquoi ? J'ai trouvé cela admirable.

— Non, je... je voulais sans doute seulement me réconforter moi-même. Je pensais que devenir une telle dame de la nuit me permettrait d'emprunter la chaleur des autres pour apaiser mon propre cœur glacé.

Elle se voyait comme une femme insensée. Elle avait fui Kajî Takumi tout en recherchant la chaleur de quelqu'un et, plus encore que cela, en aspirant à être désirée.

Elle avait vécu et était morte comme une femme insensée, du début à la fin.

— Faire ce qui est « juste » n'est pas toujours ce qu'il y a de mieux, dit le jeune homme. — Tu as peut-être commencé à coucher avec des hommes pour de mauvaises raisons, pour t'en servir afin de te réconforter, mais il y a des gens que tu as aidés. Même si l'amour que tu leur donnais n'a été qu'un rêve, le réconfort que tu leur as offert était réel. J'en suis certain.

Parfois, quelque chose de bon pouvait naître d'un acte considéré comme mauvais.

Il existait un dicton : « Les fleurs mortes ne donnent pas de fruits. » Une fois mort, il ne restait plus rien. Pourtant, Hotaru se trouvait là, dans un quartier des plaisirs qui n'existait pas, à ressentir une chaleur qu'elle n'avait jamais connue de son vivant. C'était trop insignifiant pour être qualifié de miracle, mais c'était l'une des rares choses, dans ce quartier, qu'elle pouvait considérer comme authentique.

Son premier amour appartenait au passé. S'il lui restait un regret, ce devait être cette chaleur qu'elle ressentait en cet instant, pensa-t-elle.

Elle dissimula ses sentiments et sourit.

— ...C'est une belle réplique. De quelle femme l'as-tu apprise ?

Elle était trop gênée pour le remercier simplement, alors elle répondit sur le ton de la plaisanterie.

— Tu l'as deviné ?

— Bien sûr. Ça se voit à l'expression tendre sur ton visage.

Le jeune homme porta maladroitement la main à son visage. Il ne s'était pas rendu compte de l'expression qu'il affichait.

— Je l'ai apprise d'une fille qui travaillait dans un restaurant de soba où j'allais souvent.

— Une ancienne amante ?

— Rien de tel. C'était une amie, peut-être. Ou une sorte de grande sœur. Je ne sais pas vraiment quel est le mot juste. Mais c'était quelqu'un de cher pour moi.

Ses yeux débordaient d'affection. Il conservait des souvenirs nostalgiques auxquels il tenait. Hotaru se réjouit pour lui, mais sa poitrine se serra.

— Je suis jalouse.

Les mots lui échappèrent malgré elle. L'expression du jeune homme ne changea pas, mais ses sourcils se déplacèrent légèrement, et il l'interrogea du regard. Elle sourit et dit :

— Je suis jalouse de la façon dont tu peux dire que tu chéris tes souvenirs sans la moindre hésitation.

Elle n'était pas jalouse de la femme dont il parlait, mais de lui. D'après ce qu'elle comprenait, il n'avait manifestement pas revu cette femme depuis longtemps. Pourtant, il n'y avait aucune tristesse dans son regard, seulement de la tendresse.

On lui avait beaucoup pris, et elle avait elle-même laissé derrière elle de nombreuses choses. Elle ne pouvait que s'en affliger. C'était pour cela qu'elle enviait le jeune homme et sa capacité à se remémorer des jours heureux révolus et à dire, sans la moindre trace de tristesse, qu'ils lui étaient précieux.

— Contrairement à toi, je ne peux rien faire d'autre que me sentir triste de ce que j'ai perdu, dit-elle.

— Je vois. Je suis donc plutôt chanceux.

Le jeune homme ne la poussa pas à s'expliquer. Elle appréciait sa gentillesse, mais une petite part d'elle aurait voulu qu'il le fasse. C'était peut-être en demander trop, cependant. Elle reprit une conversation sur des choses sans importance.

Après quelques échanges, le jeune homme esquaissa soudain un léger sourire.

— Il n'y a rien de romantique dans tout ça, n'est-ce pas ?

Ayant laissé de côté la fille du restaurant de soba, ils ne parlaient plus que de choses sans importance, comme leurs anciens travaux, le type d'alcool qu'ils aimaient, le quotidien de Hotaru et les bons endroits où manger. C'était agréable, mais il manquait ce piquant qui accompagne habituellement une nuit de passion.

— Non, pas du tout. Mais des nuits comme celle-ci ne sont pas mauvaises, répondit-elle.

La nuit s'écoula sans qu'aucun mot passionné ne soit échangé. Ils étaient loin de l'image d'amants, mais cela ne la dérangeait pas.

— En effet.

Cela ne semblait pas le déranger non plus.

Elle observa son profil et trouva qu'il s'était adouci depuis leur première rencontre. Lui aussi avait sans doute affronté ses regrets persistants quelque part ici, dans le quartier des plaisirs. Cela signifiait que le moment de se dire adieu approchait.

Bien qu'elle en ait conscience, elle fit comme si de rien n'était. Une part d'elle voulait en parler, mais elle hésita, car dire ce que l'on a sur le cœur n'était pas la manière d'une dame de la nuit.

Ah...

Au fond, elle ne pouvait pas se permettre d'être une femme ordinaire. Un sourire amer se dessina sur son visage. Les étoiles scintillaient, indifférentes à ses tourments comme toujours.

Aucun d'eux ne prononça ces mots fatidiques qui auraient tout fait s'achever.

De temps à autre, elle repensait à cette nuit et à la manière dont elle n'avait pas pu faire ce dernier pas, malgré tous ses efforts. Cela lui convenait, toutefois.

Les mots laissés inexprimés et les sentiments jamais révélés finissaient par disparaître comme la neige. Mais certaines choses étaient belles précisément parce qu'elles ne restaient qu'un rêve.

Il se réveilla assez paisiblement. Les restes de son rêve persistaient encore, menaçant de le replonger dans le sommeil.

Il menait une vie décadente, vivant aux dépens d'une travailleuse de nuit sans accomplir de travail en dehors des tâches domestiques.

Aussi honteux que cela fût à admettre, cette vie lui plaisait. Après tout, il avait vécu jusqu'ici guidé par sa haine. Il ne regrettait en rien le chemin douloureux qu'il avait parcouru, mais une paix ordinaire comme celle-ci avait du bon.

— Debout...

Jinya empêcha de force sa conscience de sombrer de nouveau et se leva. Il était temps de préparer le petit-déjeuner.

— Merci pour le repas. Ce que tu cuisines est toujours délicieux, Jin-san.

Fidèle à son appétit insatiable, Aoba mangea deux bols de riz au petit-déjeuner, puis but son thé après le repas. Avoir un bon appétit était une bonne chose, et la regarder manger était assez satisfaisant pour rendre l'effort de cuisiner valable. Il la remercia, puis lava les bols dans l'évier. Ils discutèrent ensuite comme ils en avaient l'habitude.

Il s'était habitué à cette vie de parasite, aussi embarrassant que cela fût à admettre. Elle lui manquerait.

— Il se passe quelque chose ? demanda Aoba.

— Oui...

Il avait désormais une réponse quant à ce qu'il ferait au terme de son voyage. Ses regrets persistants avaient disparu, tout comme la raison qui le retenait.

— Je pense qu'il est temps pour moi de quitter le quartier de la Colombe.

Son expression se figea un instant, et il comprit qu'elle ne jouait pas la comédie. Elle était réellement troublée.

— Hein ? Tu... pars vraiment ?

— Oui. Mon objectif est atteint, et d'autres personnes attendent mon retour. De plus, je ne veux pas m'imposer auprès de toi plus longtemps que nécessaire.

— Je... je vois.

— Merci pour toute l'aide que tu m'as apportée, Aoba. Je le pense sincèrement.

Elle avait recueilli un inconnu sous la pluie et lui avait offert un endroit où rester. Il n'avait jamais appris ce qu'elle lui cachait, mais quelles que soient ses raisons, il lui en était reconnaissant.

— C'est dommage, mais j'imagine qu'on n'y peut rien. Tu pars bientôt ?

— Je veux faire mes adieux à quelques personnes avant de partir. Je m'en irai après cela.

Il tendit la main vers le fourreau de Yarai. Le quartier de la Colombe était presque désert à présent, donc ce ne serait plus un problème s'il se promenait avec. Le seul endroit qu'il lui restait à visiter était le Sakuraba Milk Hall, plus précisément pour voir le gérant et Hotaru. Il voulait leur dire au revoir correctement, puisque ce serait la dernière fois qu'il les verrait.

— Tu reviendras, n'est-ce pas... ?

La voix d'Aoba était faible, semblable à celle d'un enfant abandonné par ses parents. Ce changement soudain le déconcerta. Elle remarqua sa réaction et tenta aussitôt de se rattraper.

— Euh, je ne cherche pas à t'empêcher de partir ou quoi que ce soit. C'est juste que ce serait un peu triste si tu partais aujourd'hui et que tu ne revenais jamais, tu vois... ?

— Je compte revenir ce soir, au moins. Je partirai demain. Si cela ne te dérange pas bien sûr que je reste une nuit de plus.

— Mais bien sûr, monsieur ! répondit Aoba d'un ton enjoué.

Son trouble d'un instant plus tôt avait complètement disparu. Elle n'aurait sans doute pas répondu, même s'il avait insisté sur ce qui la préoccupait.

— Merci. Je vais y aller, alors.

— D'accord, fais attention à toi. Ne rentre pas trop tard.

Elle le raccompagna avec un sourire de façade.

Ils s'entendaient sans aucun doute bien, mais chacun gardait l'autre à distance. Ils n'étaient pas assez proches pour dévoiler leurs secrets, et pourtant, après avoir passé tant de temps avec elle, il ne pouvait s'empêcher de se poser une question.

Aoba se trouvait toujours dans le quartier des plaisirs. Cela signifiait qu'elle était arrivée jusqu'ici sans affronter ce qu'étaient ses regrets persistants. Une fille si jeune restait figée par ce qu'elle ne pouvait abandonner. Jinya n'était pas assez froid pour ne rien ressentir à son égard. Mais, aussi frustrant que cela fût, il ne pouvait pas lui tendre la main.

— Inutile d'y penser, murmura-t-il pour lui-même, avant de chasser ces pensées de son esprit.

Quoi qu'il désire, leur confrontation ne viendrait que lorsqu'elle serait prête. D'ici là, il ne pouvait qu'attendre.

— On dirait qu'il va pleuvoir...

Le ciel était couvert, comme s'il reflétait le cœur d'Aoba.

Il passa devant plusieurs restaurants et échoppes de soba, un studio photo donnant sur la rue, un bain public près du centre du quartier, ainsi que la maison close appelée Ichikawa. Il n'y avait pas une âme qui vive. Les maisons closes étaient toutes silencieuses, et comme il faisait encore jour, les néons roses n'étaient pas allumés. Le quartier des plaisirs était désert. Il ne restait que des carcasses de papillons de nuit sous les lampadaires.

Ces rues vides éveillèrent en lui une certaine tristesse, mais il lui semblait mal de pleurer ce qui avait disparu. Plutôt que de s'accrocher à ce qui avait été et d'en gâcher les derniers instants, il valait mieux laisser le rêve s'achever pour ce qu'il était, un rêve.

C'est pourquoi il franchit le seuil du Sakuraba Milk Hall.

— Ah, ravi de vous voir.

Le gérant l'accueillit depuis le comptoir avec un sourire chaleureux. Il polissait des verres, sans doute parce qu'il n'avait rien d'autre à faire. Il n'y avait ni clients ni serveuses.

— Un whisky single malt, si vous en avez. Servez-m'en deux doigts. N'importe quelle marque fera l'affaire.

— N'importe quelle marque, hein ? Dans ce cas, je vais sortir quelque chose de spécial que je gardais de côté, puisque vous êtes un habitué.

— Merci. Ça vous dit de boire un verre avec moi ?

— Avec plaisir.

Le gérant posa deux verres sur le comptoir et y versa le liquide ambré. La glace craqua sèchement en fondant.

À bien y réfléchir, le gérant avait déjà mentionné qu'il aimait le son de la glace qui se fissure. Il avait dit que cela ressemblait à celui d'une cloche.

Jinya n'avait pas été d'accord avec cette comparaison à l'époque, mais il comprenait à présent ce qu'il voulait dire.

Ils entrechoquèrent leurs verres et prirent une gorgée. Peu d'endroits proposaient un alcool d'une telle qualité. Ce Milk Hall lui manquerait, pas au point d'en faire un regret persistant, mais suffisamment. Il but en gardant cette pensée à l'esprit. L'alcool se suffisait à lui-même.

Après avoir bu en silence un moment, le gérant prit la parole.

— Tout le monde est parti, on dirait.

Si les travailleuses de nuit avaient pour métier d'offrir des rêves, alors eux deux se trouvaient sans doute dans les vestiges de ces rêves à cet instant. Ils buvaient face à face dans ce Milk Hall qui avait autrefois offert des nuits heureuses à de nombreux hommes. Il n'y avait rien de romantique entre eux, mais ce n'était pas pour autant ennuyeux.

— Vous auriez souhaité que tout ce beau monde reste ? demanda Jinya.

— Pas du tout. C'était leur souhait. Leur satisfaction était là et ça me suffit.

Le gérant prit une longue gorgée de son verre. Sa manière de boire indiquait à Jinya qu'il disait la vérité.

— Autrefois, je détestais le fait de toujours dire adieu tandis que tout le monde partait. J'avais l'impression d'être laissé derrière.

Il baissa les yeux vers sa jambe infirme. Aux yeux des autres, il semblait être un homme capable, mais il avait autrefois été tourmenté par des complexes d'infériorité. Il s'était longtemps égaré, mais il avait fini par sortir de l'impasse par ses propres moyens.

— Mais j'ai changé. Tout le monde est parti, et pourtant je ne ressens aucune tristesse. Parce que, cette fois, j'ai voulu rester ici. Je voulais voir cet endroit jusqu'à sa toute, toute fin.

La loi de prévention de la prostitution avait failli l'arrêter, mais en s'égarant dans le quartier de la Colombe qui n'aurait pas dû exister, il avait réussi à mener à bien la première décision qu'il avait prise pour lui-même.

— C'est pour cela que je suis heureux. J'ai pu aller au bout de mon choix.

Cela pouvait sembler être une fierté dérisoire, mais pour lui, c'était tout.

— Je vois, répondit Jinya.

Il ne le dit pas explicitement, mais le gérant comprit qu'il se réjouissait pour lui. Ils échangèrent un sourire et burent, apaisés par la chaleur qui glissait dans leur gorge. Jinya songea : *Au fond, qu'était cet endroit ?*

Il savait depuis le début comment fonctionnait le quartier de la Colombe, mais il n'avait pas réussi à en saisir le cœur, peu importe ses recherches. Même le pouvoir de Nanao ne s'était pas révélé en être la cause. Ce quartier des plaisirs, qui n'aurait pas dû exister, devait bien provenir de quelque chose.

Même maintenant que cet endroit était sur le point de se dissoudre, ce dernier mystère lui échappait encore.

— Un rêve, peut-être, dit le gérant.

Lui qui n'avait aucune capacité particulière ni le moindre lien avec le surnaturel n'eut même pas besoin d'un instant de réflexion avant de répondre à la question de Jinya.

— Pourquoi un rêve ?

— Parce que le véritable quartier de la Colombe n'a jamais été un endroit aussi merveilleux. Les filles étaient toujours sur le qui-vive, se disputant les clients, et il y avait des hommes qui méprisaient les travailleuses de nuit et ne les considéraient que comme des exutoires à leurs désirs. Certaines filles étaient même vendues à ce milieu par leurs propres parents, et d'innombrables hommes cherchaient à exploiter celles qui vivaient ici. Pourtant, la vie dans ce quartier des plaisirs était agréable, comme si seules les belles choses avaient été rassemblées.

Il y avait plus dans le monde tapageur des quartiers de plaisirs que ce qui apparaissait en surface. Pourtant, il n'y avait ici pas la moindre trace de ce qui pouvait autrefois se cacher sous cette surface. Ce quartier des plaisirs, beau et immaculé, ressemblait à un rêve.

Le gérant poursuivit :

— C'est pour cela que je suis sûr que tout cela est un rêve. Le quartier de la Colombe a été loué comme le meilleur de tous, avant d'être soudainement abandonné. Refusant de changer, il a sans doute souhaité rester tel qu'il était et s'est endormi depuis lors. Le premier à porter des regrets persistants pourrait bien être ce quartier lui-même.

Le quartier de la Colombe avait autrefois été un symbole de son époque, mais le temps l'avait vu être abandonné. Peut-être le quartier lui-même avait-il souhaité que ses jours de gloire se poursuivent et avait-il, dans le même mouvement, attiré ces femmes et ces hommes qui ne pouvaient vivre ailleurs. C'était pour cela que cet endroit ne portait plus aucune de ses ténèbres d'autrefois, mais seulement un rêve lumineux et éphémère, éclairé par des néons roses.

— Le rêve d'un quartier abandonné, hein ? murmura Jinya.

C'était une hypothèse sans preuve, lancée à la légère autour d'un verre et impossible à vérifier, mais il se dit qu'il pouvait s'en contenter comme réponse.

La vérité resterait inconnue, mais tout expliquer par une logique froide était fade. Il s'était égaré dans le rêve du quartier de la Colombe et y avait trouvé quelque chose de précieux, cela ne suffisait-il pas ?

— Pas mal, dit-il.

— N'est-ce pas ? Pouvoir dire que l'on a rencontré quelqu'un dans un rêve, c'est romantique, répondit le gérant. — Oh, mais je suppose que vous auriez préféré rencontrer quelqu'un de plus charmant que moi.

— Allons donc. Vous êtes un homme bien, et j'ai eu de la chance de vous rencontrer.

— Quel flatteur. Mes goûts vont ailleurs, toutefois.

— Quelle coïncidence. Les miens aussi.

Leur échange était fluide, comme s'il avait été préparé d'avance.

Ils éclatèrent de rire ensemble. Leurs voix étaient les seules à résonner dans le Milk Hall, déserté de ses clients et de ses serveuses habituels.

— Mon dieu... Depuis combien de temps n'avais-je pas ri ainsi ?

Après que leur rire se fut apaisé, le gérant prit une profonde inspiration et ferma les yeux. Il expira ensuite comme s'il avait été libéré de tous ses regrets persistants.

— Merci. Vous avez été un excellent client.

Et ce fut tout.

La glace dans son verre résonna en se fissurant, puis il disparut.

— Merci. Grâce à vous, j'ai pu apprécier un bon whisky.

Jinya vida son verre.

Les rêves n'étaient rien de plus que des rêves, mais une chaleur différente de celle qui glissait à présent dans sa gorge resterait avec lui.

2

Il y avait une odeur particulière aux bâtiments abandonnés, différente de celle de la poussière. Une immobilité imprégnait leurs couloirs vides, et l'air y portait toujours une légère fraîcheur. Le Sakuraba Milk Hall n'était pas différent à présent. Ou peut-être l'avait-il toujours été, dépourvu de vie. Pourtant, la chaleur de l'alcool que Jinya avait bu demeurait en lui.

Il ouvrit la porte et entendit ses gonds rouillés grincer. De lourds nuages couvraient le ciel, prêts à déverser la pluie à tout moment.

— Tu rentres déjà ?

Hotaru se tenait juste à l'extérieur, l'attendant.

Leur première rencontre n'avait été qu'une coïncidence. Il avait vu par hasard un homme fasciné par une femme morte et était intervenu pour l'aider. Cela aurait dû s'arrêter là. Pourtant, depuis, il avait couché avec elle, appris davantage sur ce qu'elle portait en elle, et noué un lien étrange qui n'était ni de l'amour ni de l'amitié. Il ne savait pas comment décrire ce qu'il ressentait pour elle, mais il l'appréciait sans aucun doute, et elle semblait l'apprécier aussi. Tous deux gardaient une certaine distance, laissant ce qui les unissait dans l'indétermination.

— C'est...?

Son regard se posa sur le sac contenant son sabre. Cette nuit-là, sur le balcon, il lui avait parlé de son sabre et de la manière dont il l'avait reçu du chef de son village. Elle comprit qu'il s'apprêtait à partir.

— Je vois. Tu t'en vas, alors ?

— Oui. Merci pour toute l'attention que tu m'as portée. Je suis venu faire mes adieux.

Elle ne montra aucune tristesse et esquisssa un sourire gracieux.

— C'est à moi de te remercier pour tout ce que tu as fait. Mon premier amour s'est finalement achevé sur une bonne note grâce à toi.

Sa gratitude était sincère et directe. Le masque de la travailleuse de nuit avait disparu. Elle parlait en femme ordinaire, son sourire aussi limpide qu'un ciel d'hiver étoilé.

— Tu pars tout de suite ? demanda-t-elle.

— Non, il me reste encore une chose à faire. Je compte partir demain matin.

Elle baissa les yeux et réfléchit quelques instants. Lorsqu'elle releva le visage, elle plongea son regard dans le sien et sortit quelque chose de sa poche.

— Prends ça.

Elle lui tendit une petite fiole en verre de sables étoilés. La seule chose qu'elle n'avait pas pu se résoudre à abandonner, un fragment d'un ancien amour. Jinya savait à quel point cela comptait pour elle.

Elle dit :

— Je ne te le donne pas pour que tu le gardes, bien sûr. Assure-toi de me le rendre demain.

— Demain ?

— Oui. Je ne peux pas quitter cet endroit, mais j'aimerais au moins te voir partir.

Elle se sentait redevable envers lui, ainsi qu'envers le quartier de la Colombe qui lui avait offert une rencontre impossible de plus. Elle désirait voir Jinya partir de cet endroit, puis disparaître avec le quartier des plaisirs lorsque ses regrets persistants s'estompaient.

— Tu prends ton travail très au sérieux, hein ?

— Que veux-tu, je suis une professionnelle.

En tant que dame de la nuit, son rôle était d'offrir des rêves, puis de disparaître lorsque le matin arrivait.

— Tu es une véritable dame de la nuit.

— En effet. Au fond, je n'ai pas pu me permettre d'être une femme ordinaire.

Il trouva sa manière d'être belle, non pas parce que son existence était si éphémère, mais parce qu'elle avait le cœur de s'épanouir tant qu'elle le pouvait, même en sachant que ses pétales se disperseraient bientôt.

Il esquaissa un sourire amer et lui tendit son sabre.

— Euh...?

— En échange des sables étoilés.

Le sabre était Yarai, une relique sacrée qui ne rouillerait pas même après mille ans. Il était vénéré comme un symbole de la déesse du feu elle-même dans le village sidérurgique de Kadono.

— Je te l'ai déjà dit, mais ce sabre m'a été légué par le chef de mon village. Il a été mon compagnon à travers de nombreuses épreuves, et je le considère comme une partie de moi. C'est la seule chose que je possède qui puisse être à la hauteur de ta sincérité.

— Je ne peux pas accepter quelque chose d'aussi précieux, dit-elle.

— Ce n'est pas grave. Ce sera seulement jusqu'à demain, n'est-ce pas ?

Pour sceller une promesse de se revoir une dernière fois, elle lui avait donné sa fiole de sables étoilés, un fragment de son propre cœur. Il était naturel qu'il fasse, en retour, quelque chose d'équivalent.

Avec précaution, elle prit le sabre et le serra contre sa poitrine, comme une mère le ferait avec son enfant.

— Très bien. Je le garderai pour toi jusqu'à demain.

— Merci. Ne le perds pas, d'accord ? plaisanta-t-il.

Elle lui répondit par un signe de tête sérieux.

Ils ne connaissaient même pas leurs noms, et pourtant ils étaient capables de se confier leurs biens les plus précieux sans la moindre hésitation. L'étrangeté de leur lien les mit de bonne humeur.

— Tu veux qu'on fasse une promesse du petit doigt, pour être sûrs ? demanda-t-elle.

— Voilà qui est raffiné.

Elle gloussa.

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas l'intention de couper le moindre petit doigt.

Si c'était désormais une manière enfantine de faire une promesse, les serments du petit doigt avaient à l'origine été pratiqués par les courtisanes dans les anciens quartiers de plaisirs. Un serment scellé par un baiser n'avait que peu de valeur lorsqu'il venait d'une femme qui couchait avec des hommes contre de l'argent. C'était pour cela que les courtisanes prouvaient la sincérité de leurs vœux d'amour éternel en se coupant le petit doigt et en l'offrant à l'homme qu'elles aimaient.

Hotaru évoqua cette promesse en connaissant parfaitement son origine. Elle ne se couperait pas réellement le petit doigt, mais elle voulait montrer qu'elle était tout aussi déterminée à tenir leur promesse. Comprenant cela, Jinya hocha la tête et entremêla son petit doigt avec le sien.

D'une voix chantonnante, elle dit :

— Promesse du petit doigt, celui qui ment devra avaler mille aiguilles, promesse du petit doigt.

C'était un rituel enfantin, mais il trouva que cela leur convenait parfaitement. Il se sentit un peu gêné lorsque leurs petits doigts se séparèrent.

Le regard de Hotaru croisa le sien, et elle esquissa un sourire léger qui le fit sourire à son tour.

Le lien qui les unissait ne serait rien de plus qu'un bref rêve de printemps, mais il s'efforcerait de ne pas en être triste lorsqu'il prendrait fin et de se réjouir qu'il ait existé. Pendant un moment, tous deux levèrent les yeux vers le ciel ensemble.

Après qu'il se fut séparé de Hotaru, la pluie commença à tomber. Il s'abrita un moment sous l'avancée d'une maison close, mais la pluie ne cessa pas, si bien qu'il choisit d'affronter les éléments et de courir jusqu'à chez lui. Lorsqu'il arriva à l'appartement, il était trempé jusqu'aux os.

En le voyant ainsi trempé, Aoba se troubla. Elle était redevenue une fille ordinaire, innocente, différente de ce qu'elle avait montré ce matin-là.

— Eh ben, tu es complètement trempé ! Allez, entre vite, je vais chercher des serviettes.

Elle le tira par la main pour le faire entrer.

Il retira sa chemise et s'assit pour se reposer. Aoba revint avec des serviettes, passa derrière Jinya et commença à lui sécher les cheveux.

— Je peux le faire moi-même, protesta-t-il.

— Non, t'en fais pas.

Elle ne s'arrêta même pas, n'ayant jamais eu l'intention d'écouter ses protestations. Elle ne se montra pas brusque avec la serviette, frottant soigneusement ses cheveux pour en retirer l'humidité. Après avoir fini de lui sécher la tête, elle prit une nouvelle serviette pour essuyer son dos. Être ainsi choyé était étonnamment agréable. C'était une expérience un peu nouvelle pour lui, puisqu'il était habituellement celui qui prenait soin des autres.

Il était perdu dans ses pensées lorsqu'elle parla soudain.

— Dis, Jin-san ? Tu n'as pas besoin de te retourner, mais j'aimerais te parler de quelque chose.

Il sentit ses mains trembler tandis qu'elle lui séchait le dos. Il ignorait si c'était par nervosité ou par peur, et il se demanda quelle expression elle affichait, peut-être retenait-elle ses larmes ?

— D'accord. Je t'écoute.

Il ne connaissait pas son passé, ce qui signifiait qu'il ne pouvait pas être certain de ses suppositions. Mais il remarquait parfois les sentiments qu'elle lui portait. Il avait malgré tout choisi de rester auprès d'elle.

— Merci...

Elle soupira de soulagement. Elle était assez proche pour qu'il sente son souffle chaud sur sa peau. Il lui était redevable pour toute l'attention qu'elle lui avait portée, alors il choisit de l'écouter.

Il avait le sentiment qu'elle ne pourrait pas avancer autrement. C'était pour cela qu'il avait pris soin de rester un jour de plus.

Il avait décidé de partir le lendemain matin, non pour lui, mais pour elle, afin de lui laisser une dernière échéance pour se préparer mentalement.

— J'ai... hésité tout ce temps sur ce que je devais faire, dit-elle. — Mais je pense que je dois rentrer chez moi, au moins une fois.

Elle lui révélait enfin ce qu'elle avait sur le cœur. Ses gestes s'interrompirent, ses mains quittant son dos. Il sentit l'atmosphère se tendre et comprit qu'il ne l'imaginait pas.

— Tu as dit que tu avais fugué parce que tu ne voulais pas reprendre le métier de ta famille, n'est-ce pas ? demanda Jinya.

— Oui. Je ne sais toujours pas ce que je vais faire à ce sujet, mais je veux au moins y retourner une fois. Juste une fois.

Sa famille exerçait un certain métier depuis des générations. Refusant de le reprendre, elle s'était enfuie sur un coup de tête. Son grand-père était mort pendant son absence, et elle était désormais trop honteuse pour rentrer.

— J'ai fui tant de choses. Le métier de ma famille, pour commencer, mais je ne suis même pas capable de m'engager en tant que véritable travailleuse de nuit. Mais plus que tout, j'ai fui mon grand-père.

En s'enfuyant, elle avait trahi ses attentes et l'avait privé d'une mort paisible, un fait qui pesait lourdement sur elle.

— Si j'avais fait les choses bien dès le départ, mon grand-père aurait pu partir en paix. Ça m'a tourmentée depuis que j'ai appris sa mort.

Jinya ne pouvait même pas imaginer ce qu'elle avait ressenti en apprenant la mort de son grand-père. Son regret persistant était de n'avoir rien pu faire pour lui, mais il était désormais trop tard. Il était mort, et elle était restée enfermée dans le quartier des plaisirs jusqu'à sa toute fin.

— J'ai réfléchi pendant tout ce temps. Je ne peux sans doute rien changer au fait que mon grand-père est mort dans le désespoir à cause de moi. Revenir en arrière et reprendre le métier familial maintenant ne ferait qu'apaiser mon propre cœur, et celui de personne d'autre. Mais si je ne reprends pas au moins la volonté de mon grand-père, où iront les sentiments qu'il a portés toutes ces années ?

Le bruit de la pluie à l'extérieur sembla résonner plus fort dans la pièce. Le temps de cette nuit ressemblait au cœur d'Aoba : violent et troublé, et pourtant glacé jusqu'au fond. La pluie ne cessait de s'intensifier.

— Je ne suis pas très intelligente, alors il m'a fallu du temps pour réfléchir. Mais au moment où j'ai appris que tu partais, j'ai enfin réussi à me décider. Je vais rentrer chez moi. Je ne peux plus rien faire pour mon grand-père, mais je veux au moins exaucer son souhait. C'est pour cela que...

Sa voix gagna peu à peu en intensité, et une détermination ferme s'y fit entendre. Il perçut derrière lui le bruit d'une lame tirée de son fourreau, et il n'eut pas le temps de se demander pourquoi. Il réagit presque par réflexe, bondissant hors de portée et se retournant pour lui faire face. La lame dirigée contre lui ne fit que trancher l'air.

— ...J'ai été trop lent.

Non, il avait cru éviter le coup, mais celui-ci l'avait légèrement entaillé. Une fine coupure apparut sur son bras gauche, juste assez pour laisser couler le sang. Il n'avait pas complètement esquivé, car il ne l'avait pas du tout considérée comme une ennemie. Les jours paisibles qu'ils avaient partagés lui avaient ouvert une brèche, et la voir maintenant brandir une lame contre lui était difficile à supporter.

— Je pensais t'avoir eu.

Elle le regarda sans la moindre trace de malveillance. Ses mains tremblaient, trahissant son hésitation. Elle arborait le même sourire factice et enjoué que d'habitude. Le sabre sans ornement qu'elle tenait ne convenait pas à une femme aussi menue. Il reconnut la lame.

— ...Yatonomori Kaneomi.

— Tu la connais bien. C'est la lame démoniaque de scellement des démons, Hurlement démoniaque. Mon père me l'a donnée.

Il existait quatre lames Yatonomori Kaneomi, forgées durant l'époque des guerres civiles par le forgeron Kaneomi. C'étaient des lames démoniaques, chacune possédant une capacité propre.

Celle qu'Aoba maniait avait pour pouvoir Hurlement démoniaque, lui permettant de sceller des démons en son sein. La mère adoptive de Jinya, Yokaze, avait autrefois subi ce sort.

— Tu es vraiment impressionnant, Jin-san. Je ne pensais pas que tu serais capable d'éviter ce coup, dit-elle.

Ses yeux tombants semblaient proches des larmes, mais il ne chercha pas à la réconforter et garda ses distances. La prochaine fois que l'écart entre eux se réduirait serait sans doute la dernière.

— Une esquive comme celle-là n'a rien d'exceptionnel, répondit-il.

— Pas besoin de faire preuve de modestie. Tu te méfiais déjà de moi ?

— Difficile à dire. Cette possibilité me traversait l'esprit, mais je n'avais rien de concret. Tu as toujours souri en ma présence, et je ne pense pas que c'était une comédie.

Il aurait complètement esquivé s'il avait été plus vigilant. Il savait qu'elle tramait quelque chose, mais il pensait peu probable qu'elle vise sa vie. Il se méfiait d'elle, tout en voulant malgré tout lui faire confiance. La blessure à son bras gauche était le résultat de son hésitation. Il était un homme impur, de part en part.

— Les femmes sont des menteuses de nature. Tu ne devrais pas nous faire confiance aussi facilement. On ne sait jamais quand on risque d'être trompé, dit-elle.

Même après l'avoir attaqué, elle ne montrait aucune culpabilité.

— Je ne pense pas avoir été trompé, répondit-il. — J'ai toujours su que tu me cachais des choses, comme le fait que c'est toi qui m'as attiré dans le quartier de la Colombe.

Aoba parut surprise. Elle pensait qu'il l'ignorait.

Jinya était venu dans le quartier de la Colombe parce que Jingo, le fils aîné du couple Tôdô, lui avait parlé d'une rumeur. Cette rumeur l'avait conduit à une fille de Magatsume, comme il l'espérait, mais quelque chose ne collait pas.

La fille de Magatsume qu'il avait rencontrée vivait sous le nom de Nanao.

Il n'avait jamais trouvé la mystérieuse travailleuse de nuit portant le nom d'une fleur, parce qu'elle n'avait jamais existé.

— Tu le savais ? demanda Aoba.

— Oui. Le fait qu'une fille de Magatsume se trouve réellement ici n'était qu'une coïncidence. La rumeur d'une travailleuse de nuit portant le nom d'une fleur a été répandue pour attirer quelqu'un qui y verrait un signe. Mais à quoi bon tendre un appât si personne n'est là pour le récupérer ?

Quelqu'un ne pouvait pas quitter le quartier de la Colombe tant qu'il n'avait pas réglé ce qu'il avait à régler avec Jinya, et ainsi, celui qui restait ici jusqu'à ses derniers instants devait être celui qui l'avait attiré.

— Si tu le savais, alors pourquoi es-tu resté avec moi ?

— Je me suis dit que je devais attendre que tu sois prête à régler les choses par toi-même. Ainsi, nous pourrions partir tous les deux sans arrière-goût désagréable.

— Ah ah ! Tu plaisantes. Tu es doué dans beaucoup de choses, mais tu es plutôt maladroit quand il s'agit de communiquer, hein ?

— C'est dans ma nature. Je ne peux plus changer cela à ce stade.

Les choses auraient peut-être été plus simples s'il l'avait affrontée lui-même, mais il avait choisi d'attendre. Il était obstiné au point d'en être frustrant, mais c'était ainsi qu'il était. Ce n'était pas la seule raison pour laquelle il était resté auprès d'elle, cependant.

— Mais j'ai aussi apprécié cette étrange cohabitation avec toi, et j'aimerais croire que toi aussi.

Elle baissa la tête comme pour éviter son regard, mais la releva aussitôt et le fixa droit dans les yeux avec un large sourire.

— J'ai aimé vivre avec toi aussi, Jin-san. Vraiment. Je le pense sincèrement.

— Je vois. Tant mieux. Pendant le temps que nous avons passé ensemble, j'ai remarqué que tu me regardais parfois avec des yeux perdus. Je n'en ai jamais compris la raison jusqu'à maintenant.

À la manière dont elle se forçait à sourire, il comprit que son cœur ne souhaitait pas réellement diriger sa lame contre lui, et pourtant elle le faisait. Il devait y avoir une raison.

— Aoba... Tu dois avoir une raison de m'attaquer. Tu ne veux pas me dire laquelle ?

— ...D'accord. Parlons-en.

Comme pour rassembler sa détermination, elle resserra sa prise sur son sabre.

— Mais ne te méprends pas. Je ne te déteste pas, Jin-san. Si quelque chose, je t'apprécie. Cela aurait été bien plus simple si tu n'avais été qu'un salaud.

Son sourire forcé disparut tandis que son expression devenait sérieuse. Un silence s'installa entre eux. L'air semblait étouffant, pesant, et le bruit de la pluie à l'extérieur ne faisait que s'intensifier à mesure que le silence s'étirait.

Enfin, Aoba se mit à parler.

— Ma famille tient une boutique d'antiquités à Asakusa. Ce n'est pas une boutique ordinaire, mais une échoppe spécialisée dans les esprits qui possèdent les objets et les outils ayant acquis une volonté propre. Nous sommes une famille de chasseurs d'esprits peu renommée, du moins comparée à des gens comme les Kukami du Magatama ou les Akitsu qui manient les esprits d'artefacts. Notre boutique s'appelle Kogetsudou. Elle n'attirait pas beaucoup de clients autrefois, mais tout a changé lorsque mon grand-père en a pris la direction.

Le Kogetsudou. Jinya ne s'y était jamais rendu lui-même, mais il en avait entendu parler à plusieurs reprises par Akitsu Somegorou le Quatrième. À l'époque Taishô, lorsqu'il travaillait encore comme jardinier pour une famille noble, il avait brièvement rencontré certaines de ses personnes.

— La femme que mon grand-père aimait a été tuée par un démon lorsqu'il était jeune, et ma grand-mère dit qu'il est devenu quelqu'un de totalement différent après cela. Il voulait que j'hérite de Kogetsudou et que je poursuive le métier familial afin que je devienne comme lui et vive avec l'intention de tuer ce démon un jour.

À ces mots, tout s'assembla d'un seul coup, il comprit clairement pourquoi elle l'attaquait à présent et pourquoi elle avait tenté de rester proche de lui tout ce temps.

Le monde sembla vaciller légèrement sous ses pieds tandis qu'un léger vertige le saisissait. Il se demanda quel mot pourrait décrire cette coïncidence. « Destin » était trop beau, mais « malchance » trop impersonnel.

« Étrange concours de circonstances », peut-être. Il serra alors les dents, ayant trouvé le mot juste.

— C'est pour cela que j'ai décidé de tuer ce démon, puis de rapporter ce que j'aurai fait sur la tombe de mon grand-père. Si je ne fais pas au moins cela pour lui, alors toute sa vie n'aura eu aucun sens.

« Puniton ». Ses actes passés l'avaient finalement rattrapé.

— De mes propres mains, je vais abattre le démon abject qui a tué et dévoré Saegusa Sahiro, la femme que mon grand-père aimait, puis je rentrerai chez moi.

Jinya connaissait à peine Sahiro, mais il n'avait jamais oublié son nom ni la manière injuste dont elle avait été tuée par Furutsubaki, une fille de Magatsume.

Il savait cependant que le démon abject dont parlait Aoba n'était pas Furutsubaki. Elle parlait de celui qui avait tué et dévoré celle qui avait pris l'apparence de Sahiro, à savoir lui.

— En y réfléchissant, je ne t'ai pas encore donné mon nom complet, n'est-ce pas ?

Aoba orienta la pointe de sa lame vers lui.

— Mon nom est Motoki Aoba, Dévoreur de démons, et aujourd'hui, je vais réclamer vengeance au nom de mon grand-père, Motoki Sôshi.

3

Partie cinq : Aoba, petite fille de Motoki Sôshi

Ceci est le récit d'un événement survenu à l'époque Taishô.

— Qu'y a-t-il, Sôshi-kun ?

Un client singulier rendit visite au Kogetsudou, une boutique d'antiquités située à Asakusa. Il portait les dernières modes occidentales : une chemise blanche, un canotier, un pantalon et des chaussures de cuir. Il était difficile de dire s'il s'agissait d'une jeune femme à l'allure garçonne ou d'un jeune homme aux traits féminins. Il était récemment devenu un habitué.

— Oh... Yonabari-san...

Motoki Sôshi s'occupait souvent de la boutique, si bien qu'il connaissait Yonabari. Ils s'entendaient bien, même si ce dernier n'achetait jamais rien. Kogetsudou recevait peu de clients, et il arrivait souvent qu'ils soient seulement tous les deux, avec Saegusa Sahiro, à discuter dans la boutique.

Sôshi n'était pas d'humeur ce jour-là, mais qui aurait pu lui en vouloir après que son amie Sahiro eut été dévorée par un monstre ?

— J'espérais te vendre quelque chose, mais ce n'est peut-être pas le bon moment ?

— Non... c'est bon. Qu'as-tu ?

— Une épée démoniaque ! Elle a été forgée par un forgeron il y a longtemps, et il paraît qu'elle peut sceller les démons, si tu veux me croire.

Le Kogetsudou n'était pas une simple boutique d'antiquités.

La famille Motoki formait une lignée de chasseurs d'esprits qui s'occupaient d'objets possédés et d'esprits d'artefacts, ce qui faisait que l'affirmation de Yonabari n'avait rien d'invraisemblable pour Sôshi. Il pouvait sentir une étrange aura émaner de l'épée.

— Vraiment ?

La mention de la capacité du sabre à sceller les démons fit s'aiguiser son regard. S'il avait cela, pourrait-il sceller ce démon ? Cette pensée le figea sur place, ce qui poussa Yonabari à parler d'un ton quelque peu inquiet.

— Hein. Je ne vois pas Sahiro-chan, et tu n'es vraiment pas dans ton assiette aujourd'hui, Sôshi-kun. Il s'est passé quelque chose ? Allez, tu peux en parler à ton ami Yonabari.

Il sourit d'un air rassurant, et sa bienveillance apaisa Sôshi.

— O-oh...

Il ne put contenir ses émotions, et des larmes coulèrent sur son visage. Il raconta tout : comment Sahiro avait soudain disparu, comment il l'avait cherchée nuit après nuit, et comment il l'avait vue être abattue par un démon qui avait ensuite dévoré son cadavre.

— I...il, il l'a tuée, et puis...

Sôshi avait déjà rencontré ce démon. Il était en bons termes avec le contrôleur de billets du cinéma Koyomiza. Il vivait dissimulé parmi la population et se nourrissait d'êtres humains. C'était ce genre de monstre.

— Ah, le Dévoreur de démons, hein ? dit soudain Yonabari.

— ...Quoi ?

— J'ai entendu parler de lui. C'est un démon vraiment redoutable qui peut absorber les autres pour s'approprier leur pouvoir. Il vit depuis cent ans et absorbe la vie avec son bras gauche.

La description correspondait parfaitement. Sôshi n'avait pas su qu'un démon aussi terrible était en liberté.

Il ressentit de la peur, ainsi qu'une indignation profonde.

— Tu sais, quelqu'un devrait s'en occuper avant que d'autres ne soient blessés ! dit Yonabari.

Toujours en larmes, Sôshi serra les poings tandis que l'image de son ennemi juré se précisait. Il comprenait qu'il était trop faible pour abattre ce démon, mais le simple fait de penser au monstre qui lui avait arraché quelqu'un de cher faisait monter la colère en lui. S'il était laissé libre, il recommencerait à dévorer. D'autres seraient blessés comme Sahiro l'avait été.

— Tu as raison... Quelqu'un doit faire quelque chose.

— Oui. Mais, euh, je le dis comme ça, Sôshi-kun, tu n'as aucune chance de battre ce monstre. Ne va pas te précipiter vers la mort ! Tu n'as qu'une seule vie, alors tu dois en prendre soin !

— Mais...

— Je sais, Sahiro-chan a été tuée par un démon. Mais la vengeance, c'est stupide. Je détesterais vraiment te voir enchaîné à quelque chose comme ça et finir malheureux, Sôshi-kun.

Sôshi fut touché par la gentillesse de Yonabari. Lui aussi comprenait que la vengeance ne menait nulle part.

— Et je sais que c'est vraiment cruel à dire, poursuivit Yonabari, — mais parfois, la meilleure chose à faire, c'est d'oublier et d'avancer.

Sôshi acquiesça à ses paroles, mais secoua tout de même la tête. Son esprit comprenait, mais son cœur ne pouvait pas suivre. Même si la vengeance ne menait nulle part, sa haine pour le démon le poussait à la poursuivre.

Soudain, il se souvint du chasseur d'esprits légendaire Akitsu Somegorou le Quatrième et du conseil qu'il lui avait donné autrefois. Il lui avait dit qu'il devrait faire savoir à Sahiro ce qu'il ressentait avant qu'il ne soit trop tard.

Bien sûr, Somegorou ne savait pas qu'elle allait être tuée. Il s'était contenté de plaisanter en lui suggérant de ne pas tergiverser et de ne pas laisser un autre homme la lui ravir, mais ses paroles prenaient à présent un sens d'autant plus profond.

Il aimait Sahiro.

Il avait été trop embarrassé pour le dire lorsqu'elle était encore là, mais il aurait voulu être avec elle, pour toujours si possible.

Ceux qui se mentaient à eux-mêmes ne pouvaient pas choisir ce qui leur était cher au moment décisif et devenaient des hommes pitoyables qui abandonnaient en prétendant qu'ils n'y tenaient pas tant que ça au départ, c'était une autre chose que Somegorou lui avait enseignée.

Sôshi imagina la vie qui l'attendait. Avec le temps, la douleur dans son cœur finirait sans doute par s'estomper, et il apprendrait à aimer de nouveau. Il se marierait et aurait des enfants, et sa vie occupée chasserait les pensées de Sahiro ainsi que la haine qui couvait en lui. Mais il ne voulait pas vivre une vie heureuse si cela signifiait l'oublier. Il ne voulait pas détourner le regard des émotions qu'il ressentait en cet instant. Il n'était pas le genre d'homme à prétendre qu'il ne se souciait pas de la cruauté de sa mort.

— Oh là là. Je vois qu'il n'y a rien que je puisse dire pour te faire changer d'avis, dit Yonabari.

La décision de Sôshi était prise. Quelque chose de lourd et de solide remplaça le chagrin dans son cœur. Lorsqu'il releva la tête, son expression était froide et ses yeux portaient une lueur sombre. Ses larmes s'étaient taries à un moment donné.

— Je suis désolé, Yonabari-san.

— Ce n'est rien. Mais je ne dirais pas non si tu achetais ce sabre à bon prix en échange ! C'est une épée démoniaque capable de sceller les démons en les tranchant, et son nom est Yatonomori Kaneomi.

Une offre tentante, pensa Sôshi. Il accepta l'épée avec précaution.

Yonabari poursuivit avec un sourire satisfait :

— Je peux te dire tout ce que je sais sur le Dévoreur de démons, si tu veux. J'ai entendu dire qu'il était autrefois humain, ce qui le rend plutôt vulnérable. Il se figerait sans doute si, par exemple, un bon ami à lui levait une lame contre lui.

— Comment en sais-tu autant sur lui ?

— Haha, bonne question ! Disons simplement que j'entends beaucoup de rumeurs.

Yonabari lui enseigna bien d'autres choses au sujet du démon : son apparence, ses capacités, et bien davantage encore. Sôshi écouta attentivement, gravant chaque mot dans sa mémoire.

— Il est sans pitié. Si quelqu'un d'ouvertement hostile comme toi l'approchait, il le tuerait sur-le-champ. Bien sûr, je ne peux pas te dire quoi faire. Si tu veux risquer ta vie pour l'affronter, libre à toi. Mais souviens-toi simplement que moi, ici présent, j'ai essayé de te dire que la vie est trop précieuse pour être jetée ainsi.

Après lui avoir tout révélé, Yonabari fixa le visage de Sôshi, cherchant à deviner sa réaction. Il espérait sans doute qu'il renoncerait à sa vengeance.

Sôshi appréciait sa bienveillance, mais il ne pouvait pas faire ce qu'il souhaitait pour lui.

— Si tu comptes vraiment aller jusqu'au bout, alors j'ai bien un stratagème pour attirer le Dévoreur de démons. Mais ça ne fonctionnera qu'une seule fois...

Avec une grande générosité, Yonabari alla même jusqu'à compléter le tout en lui proposant un stratagème.

Malheureusement, Sôshi n'eut jamais l'occasion de mettre ce stratagème à exécution. Il avait la colère, mais sa force ne suffisait pas. Il en prit conscience avec le temps et renonça à abattre le Dévoreur de démons de ses propres mains, mais il n'abandonna pas sa vengeance. S'il ne pouvait pas l'accomplir lui-même, alors il confierait cette tâche à la génération suivante.

Quelques années plus tard, il se maria avec une cousine qu'il connaissait assez bien. Elle semblait déjà l'apprécier, si bien qu'il n'y eut pas de problème particulier, et ils furent rapidement unis.

Il éprouvait un certain remords d'épouser quelqu'un dont il ne pouvait pas partager les sentiments, mais il le fit malgré tout pour Sahiro.

Il se souvint des enseignements de Yonabari et choisit de confier son souhait à ses enfants. Il fit de son mieux pour être un père aimant et raconta à ses enfants, dès leur plus jeune âge, comment la jeune fille qu'il aimait avait été tuée par un démon. Il leur dit qu'il voulait qu'ils abattent le Dévoreur de démons et vengent sa mort.

Ses enfants bien-aimés écoutèrent les volontés de leur père, bien qu'ils ne nourrissent aucune rancune personnelle envers le Dévoreur de démons. C'était ce qui les rendait parfaits. Si le démon était aussi vulnérable que Yonabari le leur avait dit, alors il hésiterait sans doute à tuer quelqu'un qui ne lui était pas véritablement hostile. Sôshi se maria et eut des enfants dans le seul but de créer un assassin parfait, dénué de malice.

C'était là son ultime tentative de vengeance.

Dans l'idéal, l'assassin aurait dû être une fille. Sôshi avait entendu dire que le Dévoreur de démons gardait une fille à ses côtés comme un animal de compagnie, et il pensait qu'il hésiterait davantage si son assaillante était une fille. Malheureusement, lui et son épouse eurent trois garçons. Il les aimait tous profondément, mais aucun d'eux ne permit d'accomplir sa vengeance.

Sans qu'il le sache, cependant, sa femme avait dit à leurs fils de ne pas agir de manière irréfléchie et leur avait expliqué que la rancune de leurs parents n'était pas la leur. Son esprit était trop obscurci par la vengeance pour qu'il s'en rende compte.

Il changea de méthode à la naissance de sa petite-fille.

— Tu hériteras du Kogetsudou et tu vivras pour abattre notre ennemi mortel.

Il devint plus sévère que jamais et arracha sa petite-fille, Aoba, à ses parents pour la former. Il voulait que le but de sa vie soit de tuer le Dévoreur de démons. Il l'aimait, mais son désir de vengeance était bien plus fort. Sa haine s'était muée en obsession au fil des années. Sans qu'elle ait son mot à dire, Aoba fut façonnée en assassin du Dévoreur de démons.

Ce ne fut que grâce à la présence de sa grand-mère qu'elle eut malgré tout une éducation à peu près convenable.

Sa grand-mère lui disait qu'elle n'avait pas à porter la rancune de son grand-père et qu'il n'avait pas toujours été ainsi. Sa grand-mère s'inquiétait pour elle, et cela suffit à faire d'elle une jeune fille vive et heureuse. Mais, avec sa nature sociable, elle possédait aussi une volonté forte. En réaction à tout ce qui lui était imposé dans sa vie, elle s'enfuit de chez elle sur un coup de tête.

À partir de là, elle se développa à une vitesse inquiétante en peu de temps. Elle dériva jusqu'au quartier de la Colombe et découvrit de nombreuses choses nouvelles sous la tutelle de Nanao. Elle apprit des choses qu'elle n'aurait pas pu connaître en se contentant d'étudier à un bureau. Elle en vint à réfléchir aux sentiments de son grand-père et se sentit prête à l'écouter une fois de plus.

Mais la nouvelle de sa mort arriva soudain, accompagnée du sabre qu'elle était censée hériter. Tout espoir qu'ils puissent un jour se comprendre disparut.

À partir de là, ses regrets persistants se firent plus forts, et elle erra dans le quartier de la Colombe qui n'aurait pas dû exister.

Sa tête tournait, et pas seulement à cause de la vérité qui venait d'être révélée. La lame Yatonomori Kaneomi dans les mains d'Aoba possédait la capacité Hurlément démoniaque, capable de sceller les démons. Jinya n'avait été que légèrement entaillé, mais ses bras et ses jambes lui semblaient lourds. Son corps était engourdi, son esprit embrumé. Son état lui rappelait que, peu importe ses efforts pour s'adapter au monde des hommes, il restait une chose inhumaine.

— Dévoreur de démons... S'il te plaît, ne résiste pas.

Aoba pointa le bout de la lame vers le démon dont elle avait tant entendu parler depuis son enfance. Elle ne nourrissait aucune malice à son égard. Elle ne voulait simplement pas que les sentiments de son grand-père soient vains.

Son cœur ne portait aucune haine envers le Dévoreur de démons, mais elle était pourtant déterminée à le tuer. Elle se tenait face à Jinya en tant qu'assassin dénué de malice que Motoki Sôshi avait tant désirée.

— ...N'as-tu rien à dire ?

— Que pourrais-je dire ? demanda Jinya.

— J... je ne sais pas. Tu n'as pas des justifications à donner ?

Jinya comprit que Sôshi avait dû le voir dévorer Furutsubaki. C'était pour cela qu'il s'était trompé en croyant qu'il avait tué Saegusa Sahiro.

Il eut un ricanement. Quelle importance ? Il éprouvait de la pitié pour Sahiro, mais il avait tué et dévoré Furutsubaki pour ses propres objectifs. Prétendre le contraire aurait été faux. Il méritait d'être haï.

De plus, il ne pouvait pas priver Aoba de son ennemi ici et maintenant, sans quoi ses regrets persistants ne s'effaceraient jamais.

— À quoi bon se justifier ? Ce que tu sais est en grande partie exact. J'ai tué beaucoup de gens, humains comme démons. Je n'ai aucune intention de me disculper à ce stade, dit Jinya.

Il ne pouvait pas comprendre le cœur d'Aoba, mais en tant que quelqu'un qui avait vécu longtemps et éprouvé bien des choses, il ne pouvait pas nier qu'elle cherchait à apaiser l'esprit de son grand-père en accomplissant le souhait qu'elle avait hérité.

— J'ai hésité sur ce que je devais faire. Je ne pensais pas que le démon que j'attirerais serait quelqu'un comme toi, Jin-san.

Ses mains tremblaient légèrement. Son corps était entraîné, mais elle n'était pas habituée à la sensation d'une lame entre ses mains. Elle n'aurait représenté aucune menace sans ce sabre démoniaque bien particulier.

— J'ai commencé à me demander si Sahiro-san n'était pas une mauvaise personne. Mon grand-père l'aimait peut-être, mais moi, je ne l'ai jamais rencontrée. Tu ne sembles pas être quelqu'un qui ferait des choses horribles sans raison.

Ses paroles étaient plus douloureuses que n'importe quelle lame. Elle aussi ne voulait pas croire à la vérité qui lui était révélée.

— Je suis un démon, dit Jinya. — Cela ne te suffit pas pour savoir ce que je suis ?

— Peut-être bien... Entendre les choses de la bouche de mon grand-père ne m'avait pas convaincue, mais maintenant je comprends.

Elle semblait sur le point de pleurer, un sourire résigné aux lèvres.

— J'ai vu ce que tu as fait à Nanao-san.

Son cœur sembla être transpercé.

— Tu... étais là ?

— Oui. Je n'ai pas entendu ce que vous vous disiez, mais je t'ai vu lui serrer le cou, et ce qui s'est passé ensuite.

— Je... vois.

Alors ce n'était plus seulement la vengeance de son grand-père. C'était aussi la sienne.

— Pourquoi avoir fait ça, Jin-san ? Nanao-san n'était-elle pas ta nièce ?

— Je n'ai aucune excuse à donner. Je peux seulement dire que c'était nécessaire, répondit-il sans émotion.

Un lourd silence s'installa entre eux.

Choisir de jouer le rôle du méchant avait peut-être été une erreur. Aoba était une fille intelligente, et ils auraient encore pu mettre fin à tout cela sans violence s'ils en avaient parlé. Mais quoi qu'il dise, cela ne changerait pas le fait qu'il lui avait arraché quelqu'un de cher. Pas même cent excuses n'y changeraient quoi que ce soit.

— Je suis un peu déçue, mais... soulagée.

Le tremblement de ses mains cessa, et son hésitation disparut. Il le comprit au changement dans l'atmosphère.

— J'ai hésité tout ce temps à savoir si je pouvais te tuer pour venger mon grand-père, mais maintenant, je n'ai même plus à y penser.

Son vertige s'intensifia, mais il ne pouvait pas s'effondrer sans combattre. Il força son bras alourdi à bouger et fit couler le sang de sa paume droite. À partir de ce mince filet, il forma une lame avec *Lame de Sang*.

Aoba le fixa, lui et sa lame rouge, sans la moindre trace de peur dans les yeux.

— L'issue est déjà évidente. Insistes-tu encore pour te battre ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Même si je n'ai aucune chance de gagner, je dois me battre pour la volonté que j'ai héritée.

En temps normal, il n'y aurait eu aucun moyen de combler l'écart entre eux. Jinya surpassait Aoba en technique, et elle ne pouvait même pas concevoir l'étendue de sa puissance.

Elle le comprenait parfaitement, mais ne reculerait pas pour autant.

La pièce était étroite. La distance entre eux était déjà assez courte pour qu'ils puissent entendre leur respiration. L'ancienne relation de colocataires avait disparu. À sa place se tenaient un démon et une chasseuse d'esprits, sur le point de s'affronter comme autrefois.

L'espace d'un instant, une émotion passa dans ses yeux, ni tristesse ni chagrin, mais une douceur qui ne correspondait pas à la scène. Elle fut elle aussi noyée par le bruit de la pluie, et, après une respiration, la distance entre eux se réduisit à néant.

Jinya ne voyait pas cela comme un affrontement d'arts martiaux, mais comme un affrontement de volontés. Après de longs chemins parcourus pour parvenir jusqu'ici, ils allaient tous deux exposer l'étendue de leurs émotions et atteindre la fin qu'ils recherchaient. Autrement dit, cela n'avait jamais été un combat de force.

— Quelle farce...

Une lame tomba sur le sol. Il savait depuis le début que cela finirait ainsi. C'était évident, et pourtant il s'était prêté au jeu. Cela ne pouvait être qu'une farce.

— Pourquoi...?

Sa voix tremblait. Elle le regardait avec incrédulité.

La lame rouge de Jinya heurta le sol dans un bruit sourd, puis redevint du sang, incapable de conserver sa forme.

Aoba était une novice en combat. Sa démarche, son centre de gravité, sa manière de manier la lame, son jeu de jambes, Jinya lui était supérieur en tout. Pourtant, sa lame avait glissé au-delà de celle du démon et avait transpercé son corps.

— On dirait que j'ai perdu...

Il fut un temps où devenir plus fort était tout pour lui. Il avait cru de tout son cœur que la force lui permettrait de manier sa lame sans hésitation. Mais il avait acquis depuis des choses qui lui étaient chères, et, sans même s'en rendre compte, il n'était plus capable de se battre sans hésiter comme autrefois.

Cette impureté émoussait sa lame. Il était devenu faible. Il avait abattu sa lame sur Aoba, mais s'était arrêté juste avant de la trancher.

Elle s'était libérée de l'indécision qui l'entravait jusqu'au bout. L'issue de leur combat était scellée.

— Gah...

Il posa un genou à terre, puis s'assit. Il aurait normalement pu supporter une blessure de ce genre, mais son corps était privé de force. Il ne pouvait plus utiliser ses capacités, ni même lever un doigt. C'était le pouvoir du sabre du Hurlement démoniaque.

Il ne pouvait plus résister, seulement attendre d'être scellé dans sa lame.

— Jin-san... pourquoi ?

Elle se figea et le regarda d'en haut. Elle ne s'était pas attendue à cette issue. Elle l'avait défié pour accomplir sa volonté, en s'attendant pleinement à mourir. Elle expira faiblement et dit sans émotion :

— Non, la raison n'a pas d'importance. Nous nous sommes affrontés en tant que chasseuse d'esprits et démon, et j'ai simplement gagné. C'est tout, n'est-ce pas ?

— Oui, tu m'as eu. C'est tout.

— Très bien, alors. J'ai accompli la vengeance de Motoki Sôshi. Il n'y a rien de plus à dire.

Quelles qu'aient été leurs intentions, c'était cela qui comptait au final. Bien qu'elle semblât avoir des doutes, elle les ravala.

Jinya baissa les yeux et examina son corps. Sa vie n'était pas en danger, mais le Dévoreur de démons serait scellé.

— Dis-moi, Aoba. Puis-je te poser une question ? demanda-t-il.

Il ne lui restait pas beaucoup de temps. Avant que sa conscience ne s'efface, il voulait poser une question qu'il portait en lui depuis un moment.

— D'accord, répondit-elle après un instant. — Si c'est quelque chose à quoi je peux répondre.

— Cette nuit de pluie où je suis arrivé ici pour la première fois, m'as-tu aidé parce que tu savais qui j'étais ?

Il voulait savoir si elle l'avait approché en sachant qu'il était le Dévoreur de démons, ou si elle l'avait fait par bonté. Avait-elle vécu à ses côtés en sachant qu'il était son ennemi juré ? Jusqu'à quel point la gentillesse qu'elle lui avait montrée était-elle sincère ? C'était une question vaine, désespérée. Leur étrange cohabitation n'avait été qu'un mensonge du début à la fin. Mais, au terme de tout cela, il voulait savoir si une part de ce qu'ils avaient partagé avait été réelle.

— Ahhaha. Tu es vraiment quelque chose, n'est-ce pas ? dit-elle en souriant à travers ses larmes. — Quel genre de fille interpelle un inconnu sous la pluie ? Bien sûr que cela faisait partie de mon plan.

Ah. Je vois, pensa-t-il. Sa conscience s'évanouit là.

Le bruit de la pluie continua de résonner dans la pièce sombre.

Seule, elle baissa les yeux, le regard vide, vers le sabre tombé au sol. L'homme au visage sévère, étrange, qui se montrait étonnamment habile dans les tâches domestiques, n'était plus là. Elle avait accompli son plus grand souhait de ses propres mains, et pourtant elle ne ressentait aucune joie, seulement l'impression d'avoir été laissée derrière.

— Tout n'a été qu'un mensonge depuis le début. J'ai compris qui tu étais dès le premier instant. Cela aurait dû être évident.

Elle parlait à personne, d'une voix douce et calme.

— Mais tu as vu clair en moi et tu as continué à jouer le jeu, partageant avec moi toutes sortes d'histoires. Le fait que je t'appréciais n'était pas un mensonge.

La seule vérité qu'elle prononça, à la toute fin, ne fut entendue de personne. Mais cela ne la dérangeait pas. Elle ramassa son sabre et le remit dans son fourreau. Il lui sembla plus lourd qu'auparavant, mais ce n'était peut-être qu'une illusion. Et ainsi, sans regrets persistants, elle quitta le quartier de la Colombe. Une promesse de se revoir resta non tenue, et le quartier de la Colombe qui n'aurait pas dû exister atteignit enfin sa fin légitime.

Les rêves ne pouvaient être que des rêves, destinés à être oubliés de tous lorsque le matin venait.

Intermède

Là Où Mène la Vengeance

1

Il était une fois un démon malfaisant. Ce démon devenait plus fort à mesure qu'il dévorait, et il mangeait aussi bien les humains que les siens. Fort de sa grande puissance, il faisait ce qu'il voulait et dévorait les autres, jour après jour.

Celle qui se dressa contre ce démon fut une jeune fille. Elle trompa le démon pour s'en approcher et l'attaqua sans qu'il s'y attende, le vainquant. Le démon fut scellé, la paix fut rétablie, et tout le monde vécut heureux pour toujours.

Mais que se passa-t-il après « ils vécurent heureux pour toujours » ? Ce furent quelques événements qui se produisirent quelque temps après que le Dévoreur de Démons malfaisant eut été scellé.

Le jeune garçon et la belle dame

Août, Shôwa 51 (1976).

— Je sors !

Au sud de la gare d'Asakusa, près de l'endroit où coulait la rivière Sumida, se trouvait la maison ordinaire où vivait Takamori Keito.

C'était en plein été. Keito, élève de quatrième année de primaire, laissait de côté ses devoirs de vacances pour aller jouer toute la journée.

On le connaissait comme un garçon assez libre, au point que si quelqu'un le voyait réellement étudier, il trouverait cela si inhabituel qu'il penserait qu'il avait attrapé un rhume.

Il aimait bouger, détestait le travail pénible, et ses notes étaient au mieux moyennes. Cela ne le dérangeait pas. Tant qu'il pouvait faire rire les autres avec ses plaisanteries, il était satisfait.

Il n'étudiait pas du tout pendant l'été, jouait jusqu'au coucher du soleil et veillait tard tous les jours.

Cependant, ces derniers temps, il se réveillait plus tôt. Ce n'était pas pour faire la gymnastique radio comme beaucoup d'enfants de son âge, mais pour une autre raison.

— Oh non ! J'ai trop dormi !

Il avait fait l'erreur de lire un livre d'histoires de fantômes qu'il avait emprunté à un ami. Le moindre bruit dans la nuit l'avait tenu éveillé jusqu'aux petites heures du matin, ce qui l'avait fait dormir plus longtemps. Il serait en retard s'il ne se dépêchait pas, alors il courut encore plus vite que le jour du test physique de sa classe.

— Hé, Keito ! Fais moins de bruit, tu veux ?! Il y a des gens qui essaient de dormir ici ! cria un homme d'âge mûr.

— Oh, la ferme, vieux ! Personne n'est plus dérangeant que toi quand tu commences à picoler. Ah, attends, j'ai pas le temps pour ça !

Les habitants de ce quartier du centre-ville s'entendaient tous bien. Keito ignore les cris furieux de l'homme d'âge mûr et continua de courir. Ceux qui le voyaient pensaient sans doute qu'il faisait encore des siennes, mais cette fois, c'était sérieux.

— Oui ! J'y suis arrivé !

Il atteignit un petit sanctuaire dont il ne connaissait pas le nom, situé à Asakusa. Il avait pris l'habitude de venir le matin dans ce sanctuaire. Non pas qu'il soit particulièrement croyant.

La raison de sa venue n'avait rien à voir avec le sanctuaire lui-même.

Il reprit son souffle, essuya sa sueur, et entra dans son enceinte avec l'air le plus détaché qu'il put afficher. Le chant bruyant des cigales résonnait partout, mêlé à l'odeur envahissante de la verdure.

Il avançait, baigné dans cette atmosphère profondément estivale, et son visage s'illumina lorsqu'il vit qu'elle était encore là.

Il était arrivé à temps.

— Oh ? Tiens, qu'y a-t-il, Keito-kun ?

Elle l'accueillit avec un sourire chaleureux. Sa manière de parler était un peu particulière, mais elle était belle et dégageait une présence apaisante. Elle semblait avoir vingt et un, peut-être vingt-deux ans, et la façon dont elle souriait avec grâce évoquait parfaitement une femme adulte. C'était Yunohara Aoba, une femme qui tenait une boutique d'antiquités à Asakusa.

— B...bonjour, Aoba-san.

— Bonjour à toi aussi. Tu es encore venu tôt, n'est-ce pas ? Ce n'est pas trop difficile de venir au sanctuaire tous les jours ?

— N...non, ce n'est rien du tout ! Rien ne vaut l'air pur et frais du sanctuaire le matin, oui ! C'est rafraîchissant !

Il passa la main dans ses cheveux pour les rejeter en arrière et tenta de paraître détendu. Aoba lui adressa un sourire bienveillant. Il poursuivit :

— Enfin, tu viens tôt tous les jours toi aussi. On se voit même tous les matins. Quelle coïncidence.

Il n'était sans doute plus nécessaire de le préciser, mais la raison pour laquelle Keito venait si tôt au sanctuaire chaque matin était de voir Aoba. Le jeune garçon était amoureux de cette belle femme plus âgée.

— Ah ah ah, eh bien, dans mon cas, venir au sanctuaire fait partie de ma routine quotidienne.

Elle rit avec légèreté, puis tourna son regard vers le bâtiment principal du sanctuaire. Son attention se portait au-delà du treillis de bois, vers le sabre consacré à l'intérieur.

— Yatonomori Kaneomi...

— Hein ?

— C'est le nom du sabre conservé ici. Il a été utilisé pour sceller un démon il y a longtemps.

Les yeux pleins d'émerveillement, le jeune garçon regarda lui aussi au-delà du treillis pour tenter d'apercevoir l'épée. Elle l'observait avec un sourire sincère.

— J'ai pensé qu'il valait mieux le garder ici plutôt qu'à la boutique, alors je l'ai confié au sanctuaire. Cela fait déjà dix-sept ans...

— Il était à la boutique ? Genre, en vente ? demanda-t-il.

— Pas exactement. Il a été transmis dans la famille, mais pas depuis tant de générations que ça, je suppose. Nous tenons une boutique d'antiquités, donc la plupart des objets anciens que nous avons sont à vendre. Garder ce sabre parmi les marchandises ne me semblait pas approprié, comme si on la mettait au même niveau que tout le reste.

Elle employait des tournures étrangement vagues. Keito était trop jeune pour saisir les nuances de ses sentiments, mais il comprenait au moins que ce sabre comptait beaucoup pour elle.

— Donc tu viens tous les jours depuis que tu l'as laissé ici ?

— Pas tout à fait. Il a été volé une fois, tu sais. Enfin, peut-être pas volé, plutôt « emprunté » par une connaissance. Le sabre a disparu pendant environ dix ans, plus longtemps qu'il n'est réellement resté au sanctuaire. Je ne venais pas souvent pendant cette période.

Ce vide de dix ans était une histoire pour une autre fois. Aoba connaissait la rencontre entre ce garçon timide et studieux et le démon scellé, mais leur histoire n'avait rien à voir avec elle, et encore moins avec Keito. Elle ne voyait aucune raison d'en parler.

— Ah bon ? Tant mieux alors qu'elle ait été rendue, hein ? dit-il.

— Ahahah, en effet. Mais je suis sûre qu'elle était destinée à revenir.

— Dis, ce sabre est un héritage familial, c'est ça ? Il vaut, genre, une fortune ?

— Bonne question. Il a été forgé à la fin de l'époque Sengoku, donc je suppose qu'il a une certaine valeur.

— Ooh, trop bien. Je peux le toucher ?

— Ahahah, vous les garçons alors.

Les circonstances dans lesquelles le sabre s'était retrouvé ici n'intéressaient pas le garçon d'école primaire, mais le fait qu'il soit un héritage familial et qu'il date de l'époque Sengoku le fascinait. Il voulait le toucher et, si possible, en tirer la lame.

Il regarda Aoba avec espoir, mais son regard à elle était posé sur le sabre, et ses yeux étaient empreints de tristesse. La jeune femme dont il était épris fixait l'épée comme si elle éprouvait pour elle un amour sans retour.

— Ce ne serait pas mieux que tu le gardes chez toi, finalement ? proposa-t-il.

Même en étant extérieur, il voyait bien à quel point ce sabre lui était précieux. Elle avait dit qu'elle ne voulait pas avoir l'impression qu'il était mêlé aux objets qu'elle vendait, mais il pensait tout de même qu'il vaudrait mieux qu'elle le garde près d'elle. Elle y tenait assez pour venir au sanctuaire chaque jour.

Ne préférerait-elle pas le garder elle-même plutôt que d'en confier la garde à quelqu'un d'autre ?

Mais elle secoua la tête et sourit.

— J'y pense parfois, mais je finis toujours par le laisser ici. Je crois qu'il vaut mieux que je mette une certaine distance entre ce sabre et moi.

— Pourquoi ?

— Pour chercher une réponse, ce que je fais depuis plus de dix ans maintenant. Je fais tout mon possible pour passer à autre chose mais ces pensées qui ne mènent nulle part me restent en tête.

Le sourire qu'elle afficha alors le fit rougir malgré lui. Il était encore trop enfant pour comprendre ses sentiments.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Ahahah, moi non plus, pour dire la vérité.

— Donc tu viens ici tous les jours juste pour réfléchir ?

— On peut dire ça. Et aussi pour ma vengeance.

Malgré son expression paisible, elle prononça des mots assez troublants.

Les yeux de Keito s'agrandirent. Il ne s'attendait pas à ce qu'une si belle jeune femme emploie un mot aussi inquiétant.

— La vengeance de mon grand-père est terminée, alors cette fois, c'est à mon tour. C'est probablement ce pour quoi je vis maintenant.

Elle mit fin à la conversation sur ces mots et étira son dos. Une fois son corps assoupli, elle tapota le dos de Keito, encore figé de stupeur.

— À plus tard, Keito-kun. Je dois rentrer. Nanao m'attend.

En entendant quelque chose d'encore plus troublant que « vengeance », son esprit se remit à tourner.

— Euh, Nanao-san ? C'est votre petit ami... ?

— Hein ? Ahahahah ! Oh, Keito-kun. Tu es vraiment drôle, répondit-elle.

Il laissa échapper un soupir de soulagement, avant d'être frappé de plein fouet par une réalité glaciale.

— Nanao est mon adorable petite fille, qui tient beaucoup de mon mari. Elle va dans la même école que toi, donc je pensais que vous vous connaissiez.

Il n'en croyait pas ses oreilles. Une femme à l'apparence aussi jeune qu'Aoba avait une fille et un mari ?

— Euh, Aoba-san ? Tu as quel âge ?

— Oh là là. On ne devrait pas demander son âge à une dame. Pas que cela me dérange particulièrement ! J'ai trente-deux ans.

Il avait été complètement persuadé qu'elle avait un peu plus de vingt ans. Il se figea une seconde fois, tandis qu'elle se mettait en route pour rentrer chez elle, le pas légèrement plus léger.

Resté seul, il ne put que demeurer là, abasourdi.

Il existait un dicton au Japon : le premier amour ne porte pas de fruits. En ce jour d'été, à l'âge de dix ans, Keito apprit à quel point cela pouvait être douloureusement vrai.

Celle qui n'était plus une jeune femme

Jusqu'à aujourd'hui, ces pensées qui ne mènent nulle part me restent en tête.

— On dirait que j'ai perdu...

Ses paroles de ce moment-là demeuraient encore en moi. J'ai affronté le Dévoreur de Démons et je l'ai scellé, mais je ne comprenais toujours pas. Comment ai-je gagné ?

Ma défaite aurait dû être certaine. Je manquais de sa force et de son expérience. Je l'ai affronté simplement pour accomplir ma volonté, et j'étais prête à mourir. Pourtant, d'une manière ou d'une autre, j'avais survécu, et lui avait été scellé.

N'a-t-il pas voulu me blesser par respect pour ma détermination ?

...Non, cela ne pouvait pas être ça. Il aurait pu m'arrêter facilement sans me faire le moindre mal.

Alors a-t-il perdu volontairement pour me laisser accomplir la vengeance de mon grand-père ?

...Non, cela devait être faux aussi. Mon grand-père m'a appris quelles étaient ses capacités. Il aurait pu utiliser ses illusions et son invisibilité pour me faire croire que je l'avais scellé s'il l'avait voulu. Tant qu'il ne réapparaissait jamais devant moi, j'aurais pensé avoir accompli la vengeance de mon grand-père, et il s'en serait sorti indemne.

En réalité, il n'avait sans doute même pas besoin d'aller aussi loin. Il aurait probablement pu me convaincre d'abandonner cette vengeance insensée s'il l'avait voulu.

Mais au final, je l'avais scellé. Comment cela s'est produit m'échappe.

Depuis ce jour, ces pensées qui ne mènent nulle part me restent en tête. Je ne savais pas si j'aurais un jour une réponse, mais ma vengeance, elle, se poursuivait malgré tout.

Celui qui n'était plus un petit garçon et la fille de son premier amour

Août, Shôwa 57 (1982).

Vingt-trois ans s'étaient écoulés depuis que la lame démoniaque avait été déposée au sanctuaire.

— Kei-chin, c'est vrai que ton premier amour, c'était ma mère ?

— Hein ? Où est-ce que tu as entendu ça ?

Le garçon avait grandi depuis son chagrin six ans plus tôt et était désormais lycéen. Takamori Keito, maintenant âgé de seize ans, ne se rendait plus que rarement au petit sanctuaire ces derniers temps. Aoba continuait, elle, à venir chaque jour pour fixer le sabre, mais comme ses visites à lui s'étaient espacées, ils se voyaient moins souvent. En revanche, il s'était rapproché de sa fille, Yunohara Nanao.

Nanao avait quatorze ans cette année. Elle était entrée en deuxième année de collège, et son apparence était devenue plus mûre. Elle semblait destinée à devenir une femme aussi belle que sa mère.

— Euh... mon père. Il a dit qu'il y avait un garçon qui venait tous les jours au sanctuaire juste pour voir ma mère.

— Aïe... Donc le secret a été révélé.

Gêné par ses actes d'autrefois, il enfouit son visage dans ses mains. Il commença à se justifier en disant qu'il était tout à fait normal pour un garçon d'école primaire de tomber amoureux d'une femme plus âgée.

— Je suppose que ma mère fait plutôt jeune, dit Nanao.

— C'est vrai. Elle parle toujours de cette façon étrange ?

— Complètement. Papa lui en parle souvent, mais elle n'arrive pas à changer.

Aoba parlait toujours d'une manière un peu trop familière, comme les jeunes voyous, peu importe à qui elle s'adressait.

Cela faisait partie de son charme pour le jeune Keito, bien sûr, mais c'était assez inhabituel pour une femme approchant la quarantaine.

Mettant cela de côté, même si son premier amour n'avait pas abouti, Keito était sincèrement heureux que cela l'ait conduit à se rapprocher de Nanao. Il était allé la chercher dans son école primaire après avoir appris qu'Aoba avait une fille, et il l'avait trouvée étonnamment facilement. Ils s'étaient immédiatement entendus dès qu'il avait mentionné qu'il connaissait sa mère, et tous deux étaient restés inséparables durant les six années qui avaient suivi. Ses camarades de classe le taquinaient parfois parce qu'il était lycéen et passait du temps avec une collégienne, mais cela ne le dérangeait pas. Pourquoi cela l'aurait-il dérangé, alors qu'il n'avait pas la moindre arrière-pensée ?

— Cet endroit ne change jamais non plus, hein ? dit-il.

C'était les vacances d'été. En tant que lycéen, il aurait dû commencer à réfléchir à son avenir, mais à la place, il passait ses journées à jouer avec Nanao.

Le soleil se tenait juste au-dessus d'eux. Épuisés par leurs jeux, ils achetèrent du soda ramune à la confiserie et firent une pause au sanctuaire. Il humidifia sa gorge avec la boisson fraîche et pétillante, puis se protégea du soleil de la main en parcourant l'enceinte du regard.

Les cigales faisaient un vacarme incessant, et l'air ondulait sous la chaleur. Le petit sanctuaire, qui n'abritait qu'un unique bâtiment usé par le temps, était resté le même que dans son enfance.

Il ne le savait pas quand il était enfant, mais apparemment, les petits sanctuaires comme celui-ci n'avaient pas de prêtre en chef, ni même de prêtres attitrés. À la place, un prêtre était chargé de plusieurs petits sanctuaires de ce genre. Naturellement, cela signifiait qu'il n'était pas toujours présent, si bien qu'un paroissien vivant à proximité s'occupait souvent de l'entretien. Le sabre déposé ici n'était pas exactement une offrande au sanctuaire, mais quelque chose qu'Aoba avait demandé à un paroissien qu'elle connaissait de garder pour elle.

Pourquoi elle tenait à mettre une telle distance entre elle et ce sabre était quelque chose que Keito ne comprenait toujours pas, même après être devenu lycéen.

— On doit ça à Kamei-san, je suppose, dit Nanao.

— Ah, le paroissien qui s'occupe d'ici ?

— Oui, lui. Maman et papa s'entendent plutôt bien avec lui.

Entendre que sa mère s'entendait bien avec un autre homme dérangea un peu Keito. Bien que son premier amour se soit éteint depuis longtemps, apprendre que la femme qu'il avait aimée était proche de quelqu'un d'autre le mit légèrement mal à l'aise. Mais c'était peut-être simplement la puberté.

Nanao poursuivit :

— Je suis aussi très amie avec l'une de ses nièces. Elle vient ici dans deux jours, et elle est super mignonne.

— Super mignonne, tu dis ?

— Tu restes loin d'elle, Kei-chin. Un lycéen qui n'arrive pas à se trouver une petite amie et qui passe ses journées à traîner avec une collégienne, ça ferait une mauvaise influence pour elle.

— Pas sympa. Même si ce n'est pas faux.

— Ah ah ah, je plaisante. Je ne te détesterais pas, peu importe à quel point tu deviendrais encore plus bizarre.

Elle le traitait indirectement de bizarre, mais l'ampleur de son sourire rendait difficile toute colère de sa part. Quoi qu'il en soit, elle semblait se faire des amis sans difficulté.

En la voyant boire son ramune, il fit de même et vida la bouteille d'une traite. La bille de verre dans le goulot tinta en se déplaçant. Fait inhabituel pour lui, il pensa que ce seraient probablement ces journées d'été où il ne se passait rien de particulier dont il se souviendrait avec nostalgie un jour.

La fille du sanctuaire et la fille de la boutique d'antiquités

Himekawa Yayoi était une enfant du sanctuaire. Sa famille pouvait retracer sa lignée très loin dans le passé, et elle gérait un sanctuaire assez important.

Sa famille avait des liens de sang avec Kamei, qui faisait office de paroissien pour un petit sanctuaire à Asakusa. Kamei était le frère aîné du père de Yayoi, ce qui faisait de lui son oncle. Toute la famille était assez proche, si bien qu'elle se rendait à Asakusa avec ses parents chaque été pendant les vacances. N'ayant pas d'enfants, Kamei la choyait, et elle ne se plaignait évidemment pas des visites touristiques et des repas au restaurant qu'ils faisaient.

Lorsqu'elle s'était rendue à Asakusa environ deux ans plus tôt, elle s'était liée d'amitié avec une fille vivant à proximité, et elles étaient restées en contact en s'écrivant des lettres. Yayoi avait hâte de la revoir.

Le jour de leur arrivée à Asakusa, ils déposèrent leurs affaires chez son oncle et prirent un peu de repos. Avec la permission de ses parents, elle quitta la maison et se dirigea aussitôt vers le sanctuaire où elle avait convenu de retrouver son amie dans leurs lettres.

— Yayoi-chan, ça fait si longtemps !

— Oui, Nanao-chan.

Elle arriva au petit sanctuaire et y trouva une fille énergique, aux cheveux courts et à la peau hâlée, qui l'attendait, Yunohara Nanao.

Yayoi avait onze ans cette année, et Nanao en avait quatorze, en deuxième année de collège. Trois ans les séparaient, mais le caractère ouvert et enjoué de Nanao, ainsi que la curiosité profonde de Yayoi pour tout, leur permettaient de bien s'entendre. Elles étaient devenues de bonnes amies en un rien de temps.

— Nanao-chan, tu as grandi.

— N'est-ce pas ? Et toi, tu as... Hmm.

Yayoi avait grandi, mais elle restait petite pour son âge. Ses longs cheveux, sa peau pâle et sa petite taille lui donnaient l'air d'être encore dans les classes inférieures de l'école primaire.

— Ça ne se voit peut-être pas, mais j'ai grandi, dit Yayoi. — C'est juste que tout le monde a grandi davantage.

— Ne t'inquiète pas, tu as encore tout le temps ! Moi aussi, je n'ai commencé à grandir qu'au collège !

— Oui... Oui, tu as raison.

Yayoi serra les poings pour s'encourager. En voyant son moral remonter, Nanao hocha la tête avec satisfaction.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

— Oui. À ce que je vois, toi aussi, tu vas bien ?

— Bien sûr ! Mais dis donc, tu es vraiment mature, hein ? À ton âge, je n'aurais jamais pu répondre aussi bien.

La famille de Yayoi tenait un sanctuaire, alors elle avait reçu une éducation de base en matière d'étiquette. Elle se faisait encore souvent gronder, cependant, alors être félicitée lui faisait plaisir pour une fois.

— Il fait chaud dehors. Tu devrais venir chez moi ! Maman a dit qu'elle nous ferait de la glace pilée !

— D'accord.

Les deux partirent en courant, main dans la main, insouciantes.

La chaleur ne ferait qu'augmenter par la suite, mais pour l'instant, c'était un après-midi d'été agréable.

La fille du sanctuaire et le sabre démoniaque

Le temps passait vite quand on s'amusait.

Ces journées d'été étaient longues. Il faisait clair jusque tard dans la soirée, mais si elles restaient dehors plus longtemps, leurs parents et l'oncle Kamei s'inquiéteraient.

— Au revoir, Yayoi-chan !

— À demain.

Elles retournèrent au sanctuaire où elles s'étaient rencontrées et se séparèrent. Nanao agita vigoureusement la main avant de partir en courant, encore pleine d'énergie malgré une journée entière passée à jouer.

Yayoi s'apprêtait elle aussi à rentrer, puisqu'il ferait bientôt nuit, mais elle s'arrêta, ressentant quelque chose d'étrange au sujet du sanctuaire.

— Hein...?

Ce sanctuaire, dont elle ne connaissait pas le nom, possédait une paire de statues de komainu près d'un torii, un chemin de pierre menant à une boîte à offrandes, et un petit bâtiment sacré. Pour un sanctuaire sans prêtre en chef attitré, l'endroit était d'une taille convenable.

Mais pour Yayoi, dont la famille tenait un sanctuaire, il restait petit.

Elle regarda autour d'elle, cherchant à identifier ce qui lui semblait étrange, et elle le trouva bientôt. La porte coulissante à treillis de bois du sanctuaire était légèrement entrouverte. Elle était certaine qu'elle avait été fermée dans la journée, et que son oncle Kamei s'occupait des clés. Elle se demanda s'il avait peut-être oublié de la fermer complètement. Mais elle se rappela alors ce que Nanao lui avait dit :

— Notre héritage familial est conservé ici !

Un objet transmis au sein de la famille du Kogetsudou, une boutique d'antiquités, devait valoir une certaine somme. À voix basse, Yayoi murmura :

— Quelqu'un aurait-il pu s'introduire ici ?

En regardant de loin, il ne semblait y avoir personne à l'intérieur. Il n'y avait personne non plus aux alentours. Le seul bruit était le cri incessant des cigales.

Bien qu'elle soit mûre pour son âge, elle n'était encore qu'une élève d'école primaire. Elle ne réfléchit pas assez loin pour envisager qu'un éventuel voleur puisse encore se cacher quelque part, et s'approcha imprudemment du bâtiment du sanctuaire. Elle aperçut à l'intérieur une pierre à la forme étrange, sans doute le go-shintai, un objet de culte censé abriter une divinité. Devant celui-ci se trouvait un support de sabre en bois simple, sur lequel reposait une longue lame de type tachi. Immédiatement, Yayoi comprit qu'il s'agissait de l'héritage familial dont Nanao avait parlé.

— Oh, tant mieux. Donc rien n'a été volé...

Elle se sentit soulagée, même si cela appartenait à quelqu'un d'autre. Désormais détendue, elle commença à s'intéresser au sabre, le premier véritable qu'elle voyait de ses propres yeux. Contrairement aux sabres qu'elle avait vus dans les films d'époque, il reposait dans un fourreau simple, sans ornement. Bien que jeune, elle était tout de même une enfant du sanctuaire, et se trouva attirée par l'aura de sacralité qui émanait de la lame.

— Juste un regard ne fera pas de mal, n'est-ce pas ?

Oubliant la raison de sa venue, elle vérifia de nouveau les alentours pour s'assurer que personne ne se trouvait là, puis tendit la main vers la lame.

La chaleur de l'été s'était transmise au métal, le rendant tiède au toucher. Elle la saisit par simple curiosité, sans la moindre mauvaise intention. Ce serait un véritable problème si elle venait à l'abîmer par inadvertance, alors elle comptait simplement jeter un coup d'œil rapide avant de la remettre à sa place.

Elle posa la main sur la poignée et tenta de la dégainer, mais une voix s'éleva soudain.

— Ne fais pas ça.

— Ah !

Surprise, elle laissa échapper un cri. Elle regarda de nouveau autour d'elle, mais ne vit personne. À qui appartenait cette voix ? Une pensée inquiétante lui traversa l'esprit, d'autant plus qu'elle se trouvait dans un sanctuaire.

Le soleil déclinait, et c'était à cette heure-là que les esprits avaient l'habitude d'apparaître.

Un frisson lui parcourut l'échine.

La voix n'avait pourtant rien de particulièrement effrayant, et elle était presque certaine qu'elle provenait de tout près.

Elle baissa le regard vers la lame Yatonomori Kaneomi qu'elle tenait fermement entre ses mains.

Faiblement, celle-ci tremblait d'elle-même.

— *Ne fais pas ça. Une fille comme toi n'a rien à faire à dégainer une lame démoniaque.*

La voix venait sans aucun doute de la lame. Cette fois, elle laissa échapper un cri de terreur.

2

Le jeune garçon et la belle dame — Suite

Yunohara Aoba avait apparemment trente-huit ans. Elle paraissait nettement plus jeune, mais quelques rides avaient commencé à marquer son visage ces dernières années. Aux yeux de Takamori Keito, elle restait pourtant aussi belle que toujours.

— Oh, j'ai l'impression que ça fait une éternité qu'on n'a pas discuté comme ça, Keito-kun.

— Haha. Cela fait longtemps n'est-ce pas, Aoba-san ?

Un matin d'été, pendant les vacances, Keito se leva plus tôt que d'ordinaire pour faire un peu d'exercice. Il se rendit au petit sanctuaire, où le sourire habituel d'Aoba l'accueillit. Lorsqu'il était à l'école primaire, il courait jusqu'au sanctuaire chaque jour pour la voir.

Le souvenir de son premier amour lui paraissait désormais embarrassant, mais le fait que son sourire fasse encore battre son cœur montrait qu'il n'avait sans doute pas beaucoup changé depuis lors.

— Eh bien, depuis quand es-tu devenu aussi poli ?

— Je ne pouvais pas rester un garnement pour toujours, madame.

— Le petit Keito-kun a bien grandi. J'imagine que ça fait de moi une vieille femme, maintenant.

Elle détourna le regard. Même son profil le captivait. Son premier amour avait pris fin depuis longtemps, et il ne lui en restait plus le moindre regret, mais une part de lui aurait voulu être né un peu plus tôt.

— Vous venez toujours ici tous les matins, hein ? dit-il.

— Tous les jours, répondit-elle en regardant le sanctuaire.

Elle lui avait autrefois raconté qu'une lame scellant les démons, appelée Yatonomori Kaneomi, y était consacrée.

Cela l'avait fasciné lorsqu'il était enfant, mais maintenant qu'il avait grandi, il était assez mûr pour comprendre qu'il ne s'agissait que d'une légende vide. C'était peut-être pour cela que son profil lui paraissait plus triste à présent. L'expression qu'elle avait ne devait pas avoir changé. Celui qui avait changé, c'était lui. Il était désormais capable de voir des choses qu'il ne percevait pas auparavant.

Par exemple, il avait compris à quel point le père qu'il craignait autrefois était en réalité insignifiant, combien son voisin d'âge mûr était bienveillant pour prendre le temps de plaisanter avec un enfant insolent, combien de ceux qu'il avait pris pour des adultes respectables dissimulaient des secrets derrière leurs sourires, et ainsi de suite. Grandir lui donnait bien plus de matière à réfléchir.

— Vous aviez dit quelque chose, il y a un moment, commença-t-il. — Qu'est-ce que c'était... Quelque chose à propos de pensées qui ne mènent nulle part et qui restent dans votre tête ?

— Waouh. Tu as bonne mémoire.

— Seulement quand il s'agit de vous. Euh... alors, vous pensez encore comme ça ?

Elle réfléchit un moment.

— Oui... je suppose que oui.

À l'époque, il était trop jeune pour comprendre, mais à présent, il pensait pouvoir l'écouter. C'était pour cela qu'il avait évoqué un sujet qui devait sans doute lui être douloureux.

Elle lui adressa un sourire chaleureux, comprenant ce qu'il cherchait à faire. Elle le remercia, puis fixa le sanctuaire et demanda d'un ton détaché :

— Keito-kun, tu serais en colère si je te frappais sans prévenir ?

Cette question étrange le déconcerta, mais il perçut la sincérité dans son regard et se concentra. Ce n'était pas une plaisanterie, et elle ne cherchait pas à changer de sujet, mais à le poursuivre. Cela avait un lien avec ces pensées qui restaient dans la tête et ne menant nulle part.

— Eh bien, non, je ne pense pas. Pas en colère, en tout cas, dit-il.

— Pourquoi ? Même si je n'avais aucune bonne raison de te frapper ?

— Je veux dire, si ça arrivait vraiment sans prévenir, je me demanderais d'abord pourquoi vous m'avez frappé.

— D'accord. Et si Nanao était blessée à cause de toi, et que, en colère, je te frappais ?

— Je vous laisserais me frapper, puis je me mettrais à genoux pour demander pardon. Je n'aurais pas le droit de me mettre en colère contre vous dans ce cas.

— Et si ce n'était pas moi, mais un inconnu que tu n'as jamais vu auparavant, qui cherchait la bagarre et te frappait ?

— Oh... eh bien, dans ce cas, je pense que je me mettrais en colère.

Il ne comprenait pas ce qu'elle cherchait à dire. Pendant ce temps, elle sembla réfléchir profondément à chacune de ses réponses, les laissant mûrir en elle.

— D'accord. Alors imagine que quelqu'un ne se défende pas du tout après qu'un inconnu lui a cherché la bagarre. À ton avis, à quoi pouvait-il penser ? demanda-t-elle d'une voix faible.

Sa voix était empreinte de résignation.

— C'est... quelque chose qui s'est vraiment produit ? demanda-t-il.

— Il y a longtemps, oui. Je me suis emportée contre quelqu'un sans qu'il ait la moindre chance de se défendre.

Sans avoir besoin de poser davantage de questions, il comprit que cette personne était probablement un homme. Un homme autre que son mari. Peut-être un ancien amour, ou quelqu'un d'autre qui lui était proche. Les détails exacts restaient flous, mais il était évident qu'il s'agissait de quelqu'un qui comptait pour elle.

— Ce que j’ai fait était horrible, poursuivit-elle. — Mais il ne s’est pas défendu le moins du monde, et il n’a même pas cherché à se justifier face à ce dont je l’accusais injustement.

— Eh bien... Peut-être qu’il se sentait coupable de ce qui s’était passé ?

— Peut-être. Mais il aurait au moins pu essayer de me raisonner. Je ne comprends pas pourquoi il a choisi l’option la plus insensée. Cela n’a aucun sens, peu importe combien j’y réfléchis. Plus de dix ans ont passé depuis.

Elle tourna soudain vers Keito un regard empreint de douceur et sourit, comme pour indiquer que le sujet était clos.

— Je suppose que savoir ne me servirait plus à rien maintenant. Je mène une vie heureuse avec ma famille, même avec cette question sans réponse.

Il comprit qu’elle le pensait sincèrement.

Elle avait un mari bienveillant et une adorable fille, et elle avait hérité du Kogetsudou de son grand-père.

La vie qu’elle menait avec sa famille était heureuse.

— Malgré tout, je ne peux m’empêcher de me poser la question...

Mais on pouvait mener une vie heureuse et, malgré cela, éprouver parfois un certain malaise.

Maintenant qu’il était lui-même lycéen, Keito le savait.

Le lycéen, la collégienne et l'écolière

Cela faisait déjà quatre jours que Yayoi était venue rendre visite à Asakusa. Elle avait prévu de retrouver Nanao au sanctuaire le matin, comme chaque jour, pour aller jouer.

Cependant, à son arrivée, quelqu'un d'autre s'y trouvait déjà. Un lycéen qu'elle ne connaissait pas fixait le sanctuaire d'un air absent. Nanao arriva peu après et grimaça en le voyant. Il remarqua aussitôt leur présence et leur fit un signe de la main.

— Oh, salut, Nanao.

— Salut, Kei-chin... Zut. On traîne aux mêmes endroits, alors j'imagine qu'on devait finir par se croiser.

— Pourquoi tu fais cette tête-là en me voyant ?

Nanao lui rendit son salut. Ils étaient suffisamment proches pour qu'elle lui ait donné un surnom.

— Un ami à toi ? demanda Yayoi.

— Un ami ? Ce n'est pas vraiment le mot que j'emploierais...

Nanao sembla, pour une fois, à court de mots. Après un instant de réflexion, elle hocha fermement la tête et présenta le lycéen.

— Euh, donc, il est au lycée, mais on traîne ensemble depuis longtemps. On est amis d'enfance, je suppose ? Hein ? Attends, c'est quoi déjà ton vrai nom, Kei-chin ?

— Takamori Keito ! Comment tu peux ne pas te souvenir de mon nom après toutes ces années ?!

— Je ne sais pas. J'imagine que je ne l'utilise pas vraiment ?

Leur échange ressemblait davantage à des plaisanteries qu'à une dispute.

Après avoir encore un peu râlé, le garçon, Takamori Keito, regarda Yayoi et lui adressa un sourire rassurant.

— Ah, désolé pour ça. Je m'appelle Takamori Keito. Un ami de longue date... enfin, j'imagine, un ami de longue date de Nanao.

Nanao ajouta :

— Il est célibataire depuis toujours et passe son temps à traîner avec une collégienne. Tu ferais mieux de faire attention, Yayoi-chan, sinon il va t'embarquer aussi.

— Tu es obligé de me faire passer pour un type louche à chaque fois ? dit-il en gémissant.

Ils se comportaient comme s'il n'y avait aucune différence d'âge ni de sexe entre eux. Peut-être grâce à cela, Yayoi ne se sentait pas sur la défensive face à cet inconnu qu'elle venait de rencontrer.

— Enchantée. Je m'appelle Himekawa Yayoi. Mon oncle habite dans le coin, alors je suis venue lui rendre visite.

— Oh, donc tu es cette nièce de Kamei-san dont Nanao m'a parlé ? demanda Keito.

— C'est bien moi.

— D'accord. Elle m'a dit que tu étais super mignonne, donc on dirait qu'elle ne mentait pas.

Même si ce n'était que des flatteries, cela lui faisait plaisir de l'entendre. Elle ne se sentait pas intimidée par lui malgré la différence d'âge. Il ne semblait pas aussi mauvais que Nanao le laissait entendre.

— Dis, Kei-chin, qu'est-ce que tu fais ici tout seul de si bon matin ? demanda Nanao.

— Euh... eh bien... j'avais envie de me promener, je suppose, répondit-il en hésitant, le regard fuyant.

Nanao, qui le connaissait depuis longtemps, ne se laissa pas tromper.

— Tu essayais de voir ma mère, pas vrai ?

Elle expliqua à Yayoi que Keito discutait parfois avec sa mère Aoba ici, le matin.

Cela n'avait rien de particulier en soi, jusqu'à ce qu'elle ajoute qu'Aoba était son premier amour.

— Quoi ? N...non, bien sûr que non. Enfin, je veux dire, si jamais on se croise par hasard... dit Keito.

— Sérieusement... Tu sais que ma mère a trente-huit ans, non ? Tu ne devrais pas laisser tomber ton premier amour maintenant ? dit Nanao en le pressant.

— Ce n'est vraiment pas ça, d'accord ? Je l'ai peut-être un peu aimée il y a longtemps, mais plus maintenant. De toute façon, quand on se voit, on parle seulement de ce sabre. Tu sais, cet héritage familial que vous avez laissé ici, dit-il, décontenancé par l'insistance de Nanao.

Il devait être très mauvais menteur, car sa façon maladroite de parler et son incapacité à la regarder dans les yeux trahissaient qu'il essayait de changer de sujet.

— On en a beaucoup parlé, vraiment. Et puis, tu sais comment sont les garçons, on adore parler de sabres démoniaques et d'héritages familiaux, ce genre de choses. Ah, au fait, Yayoi-chan ! Tu savais qu'il y a ici un sabre consacré appelé Yatonomori Kaneomi ?

— Euh, oui, répondit Yayoi. — Ce n'est pas un sabre important de la famille de Nanao-chan ?

— Si, si. Apparemment, il aurait servi à sceller un démon malveillant.

— V...vraiment ? Je ne savais pas...

Cette fois, ce fut au tour de Yayoi de se troubler. Elle avait, en réalité, parlé la veille à ce qui était scellé dans la lame.

— Le monde est vraiment plein de mystères, hein ? dit-il d'un ton raide.

— O...oui, vraiment, répondit-elle avec la même raideur.

Leurs rires maladroits furent couverts par le chant des cigales dans l'enceinte du sanctuaire.

La première rencontre de Yayoi avec Keito fut, pour le moins, inconfortable.

La prêtresse du sanctuaire et le démon scellé

Tous les trois finirent par passer la journée entière à jouer. Keito leur acheta beaucoup de choses à la boutique de friandises et raconta à Yayoi comment Nanao se comportait habituellement, tandis que Nanao se vengeait en ressortant des anecdotes embarrassantes de son passé.

Leur journée bien remplie passa en un instant. Lorsque le soir arriva, Yayoi retourna une fois de plus au petit sanctuaire.

— *On dirait que tu t'es bien amusée.*

— Je suis désolée, je dois vous ennuyer.

— *Pas du tout. Les vieux comme moi aiment entendre les frasques des enfants.*

Yayoi avait rencontré cet étrange sabre démoniaque dès son premier jour à Asakusa. C'était à présent le quatrième jour qu'elle venait le voir.

Celui qui l'avait empêchée de dégainer la lame par curiosité n'était autre que le sabre lui-même. Il était naturel qu'elle en ait été profondément choquée. Pourtant, elle ne l'avait pas jeté ni n'avait pris la fuite, car il s'agissait de l'héritage familial de son amie.

— *Euh, euh... tu es toujours là ?*

...Voilà qui est surprenant.

Le sabre démoniaque s'était attendu à ce qu'elle prenne la fuite, terrifiée. Après tout, elle n'était qu'une écolière. Pourtant, elle était restée et lui avait parlé avec prudence.

En échangeant davantage avec elle, cette dernière avait compris qu'il ne lui voulait aucun mal, et sa peur s'était dissipée.

Une fois la surprise passée, elle trouva qu'il était facile de parler avec ce sabre. Chacune de ses paroles était empreinte d'attention à son égard. Il se montrait toujours bienveillant lorsqu'elle venait, si bien qu'elle le retrouvait en secret chaque jour.

— *Je suis sûr qu'il ne te déteste pas.*

— Je le pense aussi. Keito-san est gentil, comme un grand frère.

Elle raconta au sabre comment elle avait joué avec Nanao et Keito ce jour-là. Elle réagit de manière un peu étrange lorsque le sujet de Nanao fut abordé, mais elle l'écouta avec encore plus d'attention qu'un père ne l'aurait fait. Elle appréciait ses conversations avec cet étrange sabre.

— Oh, au fait...

— *Oui ?*

Au fil des jours, elle avait compris certaines choses au sujet du sabre. Elle ne pouvait entendre sa voix que lorsqu'elle le touchait, ce qui signifiait qu'elle ne percevait pas cette voix par ses oreilles, mais à travers sa peau. Une autre chose était que ce n'était pas exactement la lame qui parlait, mais la personne enfermée en elle. Après avoir appris qu'un démon avait été scellé dans le sabre, elle pouvait deviner quel genre d'être elle avait en face d'elle.

— Keito-san a dit que l'épée de ce sanctuaire était un sabre démoniaque qui avait scellé un démon malveillant. Ce démon... c'est vous, Monsieur le sabre ?

Le nom du sabre était Yatonomori Kaneomi. Selon la légende, il avait scellé un démon ô combien terrible.

— *C'est exact. Je suis le démon scellé dans Yatonomori Kaneomi.*

— Alors... vous êtes un démon malveillant ?

— *J'ai commis ma part d'actes abominables.*

— Abomi...quoi ?

— *Cela signifie que j'ai fait beaucoup de mauvaises choses.*

Il le dit comme si cela n'avait aucune importance, mais Yayoi n'y croyait pas. Après avoir parlé avec lui pendant quatre jours, elle savait qu'il n'était pas un mauvais sabre. Elle ne pensait pas qu'il méritait d'être scellé.

— Vous n'avez pas l'air mauvais.

— *Plus une personne est malveillante, plus elle est habile pour tromper. On ne doit pas croire quelqu'un simplement parce qu'il se montre gentil, surtout pas une petite fille mignonne comme toi.*

— M...mignonne... ? Attendez ! Vous essayez de me distraire.

— *Tu m'as percé à jour. Mais j'ai fait passer mon message, n'est-ce pas ? Les paroles aimables peuvent être trompeuses.*

Elle lança un regard au sabre qu'elle tenait dans ses mains, mais comme elle n'avait aucune expression à lire, elle ne pouvait pas deviner ce qu'il pensait. Sa voix, en revanche, donnait l'impression qu'il s'amusait.

— Très bien. Disons que je me suis laissée avoir par vos paroles gentilles.

— *Tu n'as pas besoin de bouder. Je pensais ce que j'ai dit en disant que tu étais mignonne. Garde simplement à l'esprit, quelque part, que les paroles aimables contiennent souvent des mensonges.*

— D...d'accord. Pff.

Au final, elle ne pouvait pas savoir ce qui, dans ses paroles, était vrai ou non. Cela la rendait un peu triste, et être qualifiée de mignonne la gênait, si bien qu'elle fit la moue.

Un léger rire s'échappa du sabre.

Elle aimait discuter avec lui, mais elle n'aimait pas être traitée comme une enfant à ce point. Cela n'arrangeait rien qu'elle comprenne qu'il lui disait cela par véritable souci pour elle.

Après avoir encore parlé un moment, elle se souvint soudainement de poser une question.

— Monsieur le sabre, vous n'avez pas envie de sortir de là ?

— *Comment ?*

— On vous a enfermé dans ce sabre contre votre volonté, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas en sortir ?

— *Ce serait mentir de dire non. Il y a des personnes qui m'attendent. Ma mémoire était un peu floue après avoir été scellé, mais j'ai récemment commencé à me souvenir d'elles. Je me sens mal de les inquiéter.*

Pendant un temps, il avait été entre les mains d'un jeune homme. À cette époque, il ne se souvenait de rien, mais après avoir été ramené au sanctuaire, ses souvenirs avaient peu à peu commencé à revenir.

Ses paroles n'avaient pas beaucoup de sens pour Yayoi, mais comme il lui disait de ne pas s'en soucier, elle ne le fit pas. À la place, elle pensa à ce qu'il devait ressentir.

— Alors... commença-t-elle, mais il l'interrompit d'un ton ferme.

— *Yayoi. Tu ne dois pas songer à libérer des monstres scellés.*

— Mais...

— *Merci. Tes sentiments suffisent.*

Le fait qu'il dise cela la convainquit encore davantage qu'il n'était pas un démon malveillant.

Elle ne pensait pas qu'il cherchait à la tromper. Même si elle était une enfant, elle éprouvait de la peine pour lui, enfermé dans un sabre et laissé seul dans ce sanctuaire.

— *Ne t'en fais pas. Il y avait des choses auxquelles je voulais réfléchir, de toute façon. Être scellé ainsi m'en a donné l'occasion.*

— V...vraiment ?

— *Oui, répondit-il d'un ton plus bas. Ce n'est pas que je ne veux pas revenir, mais ces pensées qui ne mènent nulle part me restent en tête.*

Pensées qui ne mènent nulle part, le jeune homme au cœur brisé et la prêtresse du sanctuaire

Yayoi pensait autrefois que les adultes savaient tout, mais même cette étrange lame, bien plus âgée qu'elle, avait des choses qu'elle ne connaissait pas. Elle comprit, à l'autodérision dans sa voix, combien il doutait de lui-même.

« Mais ces pensées qui ne mènent nulle part me restent en tête ».

Elle voulait aider le sabre, mais elle ne savait pas quoi dire à cet instant. C'était la première fois qu'elle ressentait la douleur de ne pas pouvoir aider quelqu'un qui en avait besoin.

Takamori Keito voulait, lui aussi, aider son premier amour d'une manière ou d'une autre.

« Mais ces pensées qui ne mènent nulle part me restent en tête. »

Mais il ne savait pas quoi lui dire sur le moment. Être un enfant était difficile. S'il avait été un peu plus mûr, il aurait peut-être pu faire quelque chose pour elle.

Il pensait autrefois que les adultes savaient tout.

Depuis, il avait grandi, appris beaucoup de choses et fait diverses expériences, mais le nombre de choses qu'il ne comprenait pas n'avait fait qu'augmenter.

Était-ce parce qu'il était encore un enfant ?

S'il devenait adulte, trouverait-il enfin des réponses à toutes ces inconnues ?

— Oh, Keito-san. Bonjour.

— Oh, salut, Yayoi-chan. Tu es seule aujourd'hui ?

— Oui, Nanao-chan a eu quelque chose à faire. Je me promène simplement.

— Je vois. Moi aussi.

Un matin, Keito croisa par hasard Yayoi près du sanctuaire. Ils avaient déjà joué ensemble à plusieurs reprises et s'entendaient bien, même en l'absence de Nanao.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— Hein ?

— Tu as l'air un peu abattue.

— Ah bon... ?

Yayoi parut surprise qu'il le remarque.

Même si elle était plus mûre que son âge ne le laissait penser, elle restait une enfant et ne pouvait dissimuler sa mélancolie.

— Je suppose qu'il y a bien quelque chose qui me tracasse. Ce n'est pas quelque chose qui me concerne directement, mais...

— D'accord. Si tu as un peu de temps, on pourrait aller jouer ?

— Hein ?

— Ça ne sert à rien de t'inquiéter à en tomber malade. Allons jouer un peu, ça te changera les idées.

Elle ne s'attendait pas à cette proposition. Ils s'entendaient bien, mais ne se voyaient encore que comme des connaissances par l'intermédiaire de quelqu'un, et il y avait aussi une différence d'âge entre eux. Ils n'étaient pas assez proches pour qu'il lui propose cela si naturellement.

— Ça ne te dérange pas ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non. Je me disais justement que ce serait bien d'apprendre à mieux te connaître.

Déconcertée, elle accepta son offre. Son sourire était visiblement forcé, mais il comprit qu'elle faisait simplement de son mieux pour lui montrer sa reconnaissance.

— Voyons... qu'est-ce qu'on pourrait faire... murmura-t-il en réfléchissant.

Même si c'était lui qui avait proposé, il n'y avait pas tant d'activités qu'un lycéen et une écolière pouvaient faire ensemble, sans parler du fait qu'il s'agissait d'un garçon et d'une fille. Finalement, Keito décida d'aller chercher chez lui quelques-uns de ses anciens jouets.

Il revint avec un pistolet à billes, une toupie et des cartes de menko. Le pistolet à billes la fascina, car c'était un jouet qu'une fille voyait rarement. Il lui apprit à enrouler la ficelle autour de la toupie et, après quelques difficultés, elle parvint enfin à la faire tourner.

Ils jouèrent ensuite un moment avec les cartes de menko, les frappant l'une contre l'autre pour tenter de faire se retourner celle de l'autre, mais les robots dessinés dessus ne l'intéressaient pas beaucoup. Quand il était jeune, les autres enfants étaient impressionnés qu'il possède des cartes de menko avec *Iron Fortress* et *Super Electrofusion Robo* dessus, mais les enfants de la génération actuelle semblaient déjà être passés à autre chose.

Après avoir joué un moment, il acheta des boissons fraîches à la confiserie du quartier. Yayoi hésitait à se laisser offrir quoi que ce soit, si bien qu'il dut presque lui mettre de force la bouteille de soda ramune dans les mains. Ils retournèrent au sanctuaire et se reposèrent à l'ombre des arbres. Lui et Nanao avaient souvent l'habitude de se détendre ici ensemble.

— Désolée de t'avoir laissé m'offrir ça, dit Yayoi en parlant du ramune.

Elle s'inclina d'un air mignon.

— Ne t'en fais pas. Ce n'est pas cher, répondit-il.

Ils avaient croisé quelques-uns de ses camarades de lycée pendant qu'ils jouaient plus tôt.

Ils l'avaient dévisagé, se demandant ce qu'il faisait avec une écolière, mais elle était intervenue en disant qu'il était un parent, pour lui éviter des ennuis. Cette expérience étrange les avait rapprochés un peu.

— Dis, tu es assez proche de Nanao, non ? demanda-t-il.

— Oui. On s'est rencontrées quand je suis venue ici il y a quelque temps. On est restées en contact en s'écrivant des lettres.

— Ah bon ? Elle, faire ça sérieusement ?

C'est surprenant, venant de Nanao, qui est d'habitude plutôt négligente, mais il se souvint que les filles de sa classe à l'école primaire échangeaient aussi des journaux intimes. Peut-être que s'écrire des lettres était plus amusant qu'il ne le pensait.

— Tu es proche de Nanao-chan aussi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Moi ? Eh bien...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, car elle l'interrompit en disant d'un ton détaché :

— C'est parce que sa mère était ton premier amour ?

Il eut l'impression de recevoir un coup dans le ventre. Le fait qu'il venait ici chaque matin lorsqu'il avait dix ans faisait partie de ses trois souvenirs les plus embarrassants.

— Y...Yayoi-chan... Tu es au courant ?

— Oui, Nanao-chan me l'a dit, tu te souviens ?

Se voir rappeler ainsi son passé embarrassant n'était pas bon pour sa santé. Il se promit intérieurement de passer un savon à Nanao plus tard. Avec un sourire pour masquer son embarras, il répondit en éludant :

— Bon, c'est vrai que je l'admirais quand j'étais enfant.

— Ce n'est pas grave. La mère de Nanao-chan est vraiment belle. Il n'y a pas de quoi avoir honte. Aimer quelqu'un est quelque chose de merveilleux.

Elle était impressionnante de pouvoir dire cela sans la moindre hésitation. Elle était son opposée, lui qui cherchait toujours à dissimuler ses sentiments. On disait que les filles mûrissaient plus vite, mais Yayoi semblait particulièrement mature sur ce point.

— Tu es quelqu'un de bien, Yayoi-chan.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Comme ça.

Il ne pouvait pas être aussi honnête qu'elle quant à ses sentiments. À son âge, sa manière d'être lui inspirait de l'envie.

— Aoba-san était bien mon premier amour, mais ce n'est pas pour ça que je suis devenu ami avec Nanao. Elle m'a intéressé à sa manière, et on est devenus amis. Ah, mais ne va pas lui répéter tout ça.

Yayoi laissa échapper un petit rire.

— Je suis sûre que ça lui ferait plaisir de l'entendre, pourtant.

— N'y pense même pas.

Ils continuèrent ainsi pendant un moment, elle menaçant de tout raconter à Nanao et lui, lui demandant de s'en abstenir. C'était un échange étrange, mais ils souriaient tous les deux. Même s'ils ne se connaissaient pas depuis longtemps, ils étaient déjà devenus amis.

— Ah, au fait. Tu restes encore combien de temps dans le coin, Yayoi-chan ? demanda-t-il.

— Euh, encore une semaine, je pense.

— Je vois. Alors on jouera ensemble si on en a l'occasion. Avec Nanao, bien sûr.

— Avec plaisir.

Ils continuèrent à jouer encore un moment, jusqu'à ce que le ciel commence à s'assombrir, puis ils se séparèrent au sanctuaire. Il proposa de la raccompagner, mais elle refusa avec un sourire raide, disant que ce n'était pas nécessaire puisqu'elle logeait tout près.

Il eut l'impression qu'elle cachait quelque chose, mais décida de ne pas insister. Après tout, même les enfants avaient leurs secrets.

— Merci beaucoup pour aujourd'hui, dit-elle.

— De rien, j'ai passé un bon moment moi aussi. Je suis content que tu ailles mieux.

Son expression s'assombrit.

— Euh, Keito-san...

Il ne pouvait rien faire pour Aoba ni pour ses inquiétudes, mais Yayoi semblait voir en lui quelqu'un de fiable. Hésitante, elle révéla ce qui la préoccupait au fond d'elle.

— Oui ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est à propos d'un ami plus âgé que moi. Il a des soucis en tête, mais il ne veut pas me les dire. Est-ce que je peux faire quelque chose pour lui ?

— ...Des soucis ?

— Oui. Il dit qu'il a des pensées qui ne mènent nulle part et qui restent coincées dans son esprit, et je ne sais pas quoi lui dire pour l'aider.

Elle resta vague sur la nature exacte du problème de son ami, mais la peine qu'elle ressentait de ne pas pouvoir l'aider était évidente. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Je vois. Ça fait mal de ne rien pouvoir faire pour aider, n'est-ce pas ?

Keito lui-même cherchait encore comment aider quelqu'un qui se perdait dans des pensées sans réponse claire. C'est pourquoi sa réponse n'était pas une compassion facile, mais une compréhension sincère.

Il savait ce que cela faisait.

— Oui... répondit-elle.

— Désolé, Yayoi-chan. Je n'ai pas de réponse à te donner. Je peux te paraître adulte, mais je ne le suis pas. Les lycéens restent des enfants, eux aussi. Je m'en suis rendu compte récemment, dit-il.

Il ne savait pas quoi dire pour apaiser les inquiétudes de celle qui avait été son premier amour. Il aurait voulu avoir l'expérience nécessaire pour savoir quoi faire.

— Peut-être que si j'étais un peu plus âgé, je pourrais être utile, dit-il.

— ...Peut-être.

Partageant son sentiment d'impuissance, elle baissa la tête.

Il lui tapota doucement la tête, ce qui la fit relever le regard avec curiosité.

— Tu sais, il n'y a sans doute pas grand-chose que toi et moi puissions faire pour les autres, et c'est frustrant. Mais même si tu ne peux pas résoudre leurs problèmes, quand tu tiens à quelqu'un, tu veux être à ses côtés et le faire sourire.

Ce n'était pas au point de devenir un regret persistant en lui, mais il voulait, d'une manière ou d'une autre, aider Aoba, même si ce n'était qu'un peu. Et s'il ne pouvait même pas faire cela, alors il voulait au moins la faire sourire.

Peut-être était-ce une pensée un peu naïve, venant de lui, pour une femme proche de l'âge de sa propre mère. Il y réfléchit avec un certain détachement et se sentit soudain un peu ridicule. Mais Yayoi sourit.

— Comme tu l'as fait pour moi ?

— O...oui, je suppose. Peut-être que tu pourrais jouer avec cet ami et l'aider à oublier ses soucis, ne serait-ce qu'un moment. Je suis sûr que ça lui ferait plaisir, s'il est aussi gentil que toi.

Le compliment soudain la gêna.

Sa réaction réchauffa le cœur de Keito, et il se surprit à sourire.

Il l'avait dit à moitié pour plaisanter, mais peut-être que c'était vraiment cela. Il ne savait pas quoi faire pour Aoba, et y réfléchir ne mènerait sans doute nulle part. Il ne pouvait pas être certain de trouver un jour une réponse à cette question, même en devenant adulte.

Peut-être valait-il mieux trouver ce qu'il pouvait faire tant qu'il était encore un enfant. Telles furent ses pensées sincères tandis qu'il regardait le sanctuaire baigné par la lumière du soleil couchant.

3

Le jeune garçon et le démon

L'été de cette année-la était particulier pour Keito.

— Oh, tiens, Keito-kun. On se croise assez souvent ces derniers temps, non ?

— Bonjour. Je suis venu poursuivre notre conversation de l'autre jour.

Aoba laissa échapper un rire.

— Tu n'es pas du genre à abandonner, hein ?

— Quand quelque chose attire mon attention, je m'y tiens.

— Comme le nattô¹ ?

Le matin, il retrouvait au sanctuaire la femme qu'il admirait et discutait avec elle. Il n'était pas assez prétentieux pour penser comprendre ses tourments, mais s'il pouvait au moins lui arracher un sourire avec quelques plaisanteries maladroites, cela lui suffisait.

— Yayoi-chan, on y va. Oh, et toi aussi, Kei-chin.

— J'arrive.

— Attends, je passe après coup ?

Il passait aussi du temps à jouer avec Yayoi et Nanao. Malgré leur différence d'âge, ils s'entendaient bien. Ils couraient sous le soleil brûlant et jouaient jusque tard dans la soirée.

¹ Aliment fermenté japonais traditionnel à base de graines de soja fermentées, consommé le plus souvent comme accompagnement du riz nature dans la cuisine japonaise, notamment au petit déjeuner.

Les vacances d'été de cette année-là étaient plus agréables que d'habitude. Pas seulement pour Keito, mais aussi pour Yayoi.

— Merci pour aujourd'hui. Je me suis bien amusée, dit-elle comme à l'accoutumée.

Le temps passait vite quand on s'amusait. Sans qu'ils s'en rendent compte, les vacances d'été touchaient presque à leur fin, et Yayoi devait rentrer chez elle le lendemain.

C'était la dernière nuit de Yayoi.

Après le coucher du soleil, Nanao se présenta à l'improviste chez les Takamori. À peine Keito ouvrit-il la porte qu'elle l'attrapa et lança :

— Kei-chin ! Yayoi-chan est passée ici ?!

— Euh, non ? Hé, fais attention ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Dans sa précipitation, elle manqua de tomber, mais Keito la rattrapa et la soutint. Elle semblait agitée, parlant sans même reprendre son souffle.

— C'est Yayoi-chan ! Elle a disparu !

— Disparu ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle n'est pas rentrée après qu'on se soit séparées ! Qu'est-ce qu'on fait ?!

— B...bon, commençons par nous calmer.

Tous les trois avaient joué ensemble dans la journée, mais Yayoi n'était pas rentrée chez elle ensuite.

Ses parents et Kamei-san la cherchaient partout eux aussi.

L'horloge indiquait déjà dix heures, tard dans la nuit. Qu'une petite fille ne soit toujours pas rentrée à cette heure-là était en effet inquiétant.

— Nanao, tu devrais rentrer chez toi.

— Mais...

— Non. Toi aussi, tu es une fille, tu ne devrais pas être dehors si tard. Je vais aider à chercher Yayoi-chan, alors attends tranquillement.

— D...d'accord.

Elle semblait réticente, mais céda.

Il s'inquiétait pour Yayoi tout autant qu'elle. Il se prépara en hâte, sortit de la maison en courant.

— Yayoi-chan...

Il comptait d'abord vérifier les endroits où ils avaient joué.

Il pria pour qu'elle soit saine et sauve en courant dans la nuit, cherchant à apaiser son cœur inquiet.

— *Tu ne devrais pas rentrer chez toi ?*

— Je n'en ai pas envie...

Himekawa Yayoi se cachait dans un coin du sanctuaire. Elle était assise dos au mur, serrant contre elle Yatonomori Kaneomi.

Ses parents étaient déjà venus la chercher, mais ils ne l'avaient pas trouvée, car elle se cachait dans un coin sombre. Après avoir cherché un moment, ils étaient repartis en courant, appelant son nom avec agitation.

— *Tes parents doivent s'inquiéter pour toi.*

— Probablement...

Ils étaient sans doute encore à sa recherche. Malgré cela, elle ne voulait pas rentrer chez elle.

— Tu penses que je devrais rentrer, Monsieur le sabre ?

— *C'est une question assez difficile*, répondit-il, à sa surprise.

Elle avait pensé qu'il dirait « bien sûr », tant il était sévère. Il ne se mettait pas en colère lorsqu'elle faisait quelque chose de mal, mais il la réprimandait doucement. Elle s'était pleinement attendue à ce qu'il lui dise de rentrer.

— *Tu es jeune, mais tu as du bon sens pour ton âge. Je doute que tu fasses cela sans raison, alors il serait malvenu de ma part de te dire de rentrer sans au moins entendre pourquoi.*

Elle savait qu'elle ne faisait que se comporter comme une enfant capricieuse, mais le sabre était malgré tout disposé à l'écouter. Cela la rendit heureuse, et en même temps un peu coupable.

— Je me suis amusée ici. Vraiment beaucoup.

Elle avait apprécié ses vacances d'été. Elle avait pu jouer presque chaque jour avec Nanao et Keito, et elle avait rencontré un sabre mystérieux qui parlait. Mais si elle retournait ce soir chez l'oncle Kamei, alors demain elle devrait quitter Asakusa et reprendre sa vie d'avant.

Elle ne pourrait communiquer avec Nanao que par lettres, et rien ne garantissait qu'elle pourrait revoir Keito et le sabre l'année suivante. C'est pourquoi elle s'était dit que, peut-être, si elle restait ici pour la nuit, elle n'aurait pas à rentrer chez elle demain.

Elle savait bien que ce n'était pas raisonnable. Mais elle avait tant aimé l'été passé ici qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'accrocher à ce souhait enfantin.

— *Je vois. Mais tu peux toujours écrire des lettres à cette amie, non ?*

— Mais je ne peux pas voir son visage ni entendre sa voix avec des lettres. Et je ne pourrai pas voir Keito-san ni vous.

— *Je suis flatté que tu me comptes parmi ceux qui te manqueront.*

Son père, en tant que grand prêtre, était assez strict dans son éducation, et la douceur du sabre lui paraissait d'autant plus marquée en comparaison. Lorsqu'elle lui avait dit cela auparavant, il avait réagi comme pris au dépourvu. Il lui avait répondu que si son père lui paraissait strict, c'était seulement parce qu'elle comptait beaucoup pour lui.

Elle n'était pas d'accord à ce moment-là et avait boudé. Elle n'était toujours pas d'accord maintenant. Quand elle avait dit à son père qu'elle voulait rester un peu plus longtemps à Asakusa, il avait refusé sans détour.

— Il a dit que j'en demandais trop... expliqua-t-elle.

— *Ton père a sans doute ses propres contraintes liées à son travail.*

— Alors son travail est plus important que moi ?

Le moral si bas, seules des pensées négatives lui venaient. Le sabre laissa échapper un léger rire.

— *Que dirais-tu de ceci ? Lequel de tes deux amis préfères-tu ?*

— Hein ?

— *Ajoutons-moi aussi, tant qu'à faire, ainsi que tes parents, tes camarades, ta vie scolaire, tes loisirs et ton temps libre. Qui ou quoi a le plus et le moins d'importance pour toi ?*

— Euh... je n'y ai jamais réfléchi...

— *C'est normal. Mais une fois adulte, tu n'auras pas le choix. Que cela te plaise ou non, tu devras faire des choix entre toutes ces choses.*

Yayoi, troublée, ne comprenait pas vraiment ce qu'il disait.

— *Même si tu ne veux pas travailler, tu le feras pour gagner de l'argent pour ta famille. Même si cela signifie être détesté, tu gronderas ton enfant pour qu'il apprenne. Très peu de gens peuvent vivre en ne faisant que ce qu'ils aiment. Tu vois peut-être ton père comme quelqu'un de strict, mais ce n'est pas parce qu'il te déteste, c'est parce qu'il doit maintenir ses priorités.*

— Ses... priorités ?

— *Oui. Même si tu es ce qu'il a de plus cher, cela ne signifie pas qu'il peut toujours faire passer tes souhaits en premier, pour ton bien. Parfois, son travail doit passer avant toi, et parfois il agit pour ton éducation. S'il te laissait toujours faire ce que tu veux, cela pourrait avoir des conséquences plus tard.*

— C'est pour ça qu'il est strict avec moi ?

— *C'est exact. Tout comme tu fais passer en premier les moments agréables que tu as passés avec tes amis, ton père, comme beaucoup d'autres pères, fait passer ton avenir avant tout. Ce n'est peut-être pas évident à voir, mais tu comptes beaucoup pour lui. L'amour et la bienveillance ne s'expriment pas seulement par des mots.*

Le sabre exprimait parfois les choses de manière très détournée. La moitié de ce qu'il disait échappait à Yayoi. Elle ne se souvenait pas avoir déjà ressenti cet amour paternel dont il parlait.

— Mais même si cela ne signifie rien pour mon père, ces vacances d'été comptaient pour moi.

Les sentiments qu'elle éprouvait à cet instant étaient plus précieux que tout, et elle ne voulait pas les renier.

— J...je ne veux toujours pas rentrer. Je sais que je suis égoïste et que je cause des ennuis à tout le monde, mais... je ne peux pas.

Elle avait refusé de rentrer chez elle, défiant son père. Si elle renonçait maintenant, cela voudrait dire que les moments passés ici n'avaient pas tant d'importance pour elle.

Les sentiments qu'elle éprouvait ne seraient plus que mensonge.

C'est pour cela qu'elle voulait accomplir sa volonté, même si elle était égoïste.

— *Tu es étonnamment obstinée.*

— C'est mal...?

— *Non. Si c'est ton choix, alors je le soutiendrai. Tu peux rester ici quelque temps.*

Après tous ces sermons, pour finir par lui donner son accord. Elle sentit la tension quitter son corps. L'atmosphère pesante se dissipa, et un sourire se forma naturellement sur son visage.

— *Tu sais, même si ton père agit dans ton intérêt, c'est aussi de sa faute si cela ne se voit pas. Lui causer un peu d'inquiétude est peut-être ce qu'il mérite.*

— Merci, Monsieur le sabre.

Le sabre avait une manière de penser assez ordinaire pour un objet parlant. Il devait sans doute estimer qu'il valait mieux qu'elle rentre chez elle. Malgré cela, il fit passer les souhaits rebelles d'une jeune fille avant tout, et cela la rendit heureuse.

Elle laissa échapper un soupir de soulagement et commença à se sentir fatiguée. Pensant qu'il serait dommage de s'endormir ici, elle se força à parler.

— Ce sont les meilleures vacances d'été que j'aie jamais eues. Je suis contente d'avoir pu passer du temps avec tout le monde.

— *Vraiment ? Y a-t-il quelque chose qui t'a particulièrement marquée ?*

— Bonne question... Peut-être les feux d'artifice ou le ramune qu'on a bu au sanctuaire. Ah, bien sûr, la plus grande surprise, c'était de rencontrer un sabre qui parle. C'était une première pour moi.

— *Je vois. J'imagine que cela doit rester en mémoire.*

— N'est-ce pas ?

— *Comment s'appelle ce garçon, déjà ? Keito-kun ? Celui dont tu disais qu'il était comme un grand frère.*

— Keito-san, oui. C'est quelqu'un de très gentil et sur qui on peut compter.

— *Pourquoi ne commencerais-tu pas aussi à lui écrire des lettres ? L'attente jusqu'à l'année prochaine en sera d'autant plus agréable.*

— Oh, c'est une bonne idée. Échanger des lettres avec un garçon, c'est un peu embarrassant, quand même. Échanger des lettres avec vous... ce serait un peu difficile, non ?

— *Malheureusement, je n'ai pas de mains pour le moment.*

— Ça a l'air peu pratique.

— *Je n'ai rien de particulier à faire, donc cela ne me pose pas de problème. Cela dit, manger des mochi isobe me manque.*

Elle laissa échapper un petit rire.

— Dans ce cas, je demanderai à ma mère de vous préparer énormément de mochi quand vous serez libre.

— *J'attends cela avec impatience. D'ailleurs... Yayoi ? Tu t'es endormie ?*

Elle tint bon un moment, mais finit par sombrer complètement dans le sommeil, apaisée par la voix du sabre.

Keito courut partout à la recherche de Yayoi, et ce ne fut qu'après avoir jeté un regard à l'intérieur du sanctuaire qu'il put enfin pousser un soupir de soulagement.

Il l'aperçut de dos. Il pensa l'appeler immédiatement, mais il l'entendit parler alors qu'il n'y avait personne autour d'elle. Sur ses gardes, il attendit que sa voix cesse finalement.

Le plus silencieusement possible, il fit coulisser la porte en treillis de bois.

— ...Yayoi-chan.

Elle s'était endormie. Elle ne semblait pas avoir été blessée, et tout portait à croire qu'elle n'avait pas été enlevée ni rien de ce genre. Soulagé, il sentit ses forces le quitter et s'assit.

Elle serrait contre elle un long tachi rangé dans un fourreau de métal. Il hésita à le lui retirer, mais dormir avec un sabre pouvait être dangereux. Prenant soin de ne pas la réveiller, il lui ôta l'arme des bras.

Elle paraissait tout à fait ordinaire, mais il avait entendu dire qu'il s'agissait d'une lame démoniaque. Il n'y croyait pas vraiment, mais sa curiosité fut assez forte pour qu'il lui adresse la parole.

— Euh, bonsoir ?

— *Bonsoir.*

— Q...quoi... Le sabre a vraiment répondu.

Il s'arrêta de justesse avant de s'exclamer à voix haute, se couvrant la bouche. Il ne s'était pas attendu à ce que le sabre réponde réellement.

— *Tu savais déjà que je pouvais parler, n'est-ce pas ? Tu nous écoutais tout à l'heure.*

— Vous l'avez remarqué ? Vous faites froid dans le dos, sabre démoniaque... Non, attendez, ce n'est pas vraiment le sabre, mais le démon scellé à l'intérieur, c'est bien cela ?

— *Exact.*

Keito avait écouté attentivement ce que Yayoi disait avant de s'endormir. Il avait d'abord cru qu'elle parlait seule, mais tout s'éclaira lorsqu'il se rappela l'étrange sabre consacré ici. Elle était probablement venue lui parler tout au long des vacances d'été.

— Vous êtes donc le Dévoreur de Démons malfaisant qui a été scellé par cette épée ?

— *C'est exact. Et toi, tu dois être Keito-kun ?*

— O...oui. Comment le savez-vous ?

— *Yayoi m'a parlé de toi avec fierté. Elle a dit que tu étais comme un grand frère pour elle, gentil et digne de confiance.*

— Eh bien... haha. J'en suis honoré.

Keito se gratta la joue, rougissant légèrement. Sa surprise s'était entièrement dissipée, et il n'avait jamais éprouvé la moindre peur depuis le début. La situation était certes étrange, mais le sabre avait veillé sur Yayoi pendant qu'elle se cachait ici, et il ne voyait aucune raison de s'en méfier.

— J'ai entendu parler de vous aussi. Quelque chose à propos de pensées qui restent en tête et qui ne mènent à rien ?

— *Par Yayoi ?*

— Oui. Elle s'inquiétait et disait qu'elle voulait vous aider d'une manière ou d'une autre.

— *C'est honteux de ma part d'inquiéter une enfant. Et quelle gentille fille elle est.*

— Oui, c'est quelqu'un de bien.

Keito tendit la main et lui caressa la tête.

— Je suis content qu'elle soit saine et sauve. Elle est venue ici d'elle-même, n'est-ce pas ?

— *C'est exact. Elle ne voulait pas rentrer parce que cela signifiait qu'elle ne pourrait plus voir ses amis.*

— Elle ressentait cela, hein ? Elle a de si bonnes manières et paraît si mature. Je ne pensais pas qu'elle pouvait se montrer capricieuse et faire quelque chose comme ça.

— Elle était assez obstinée pour supporter la douleur, au point de faire croire aux autres qu'elle allait bien. Mais ce n'est pas parce qu'on peut supporter la douleur qu'elle n'existe pas. Elle s'accumule, jusqu'au moment où tout finit par s'effondrer.

— Je vois. J'ai honte. Je ne connaissais rien de Yayoi-chan.

Keito baissa la tête, son murmure léger résonnant dans le sanctuaire silencieux. Le sabre entendit ses inquiétudes et les balaya sans détour.

— Qu'y a-t-il de mal à cela ? Tu es un enfant. Tu as encore tout le temps devant toi. Joue avec elle l'année prochaine et apprends à mieux la connaître que cette année. Je suis sûr que cela lui ferait plaisir.

— ...Oui. Oui, vous avez raison.

Les enfants avaient le droit de se tromper. Il regrettait de ne pas avoir mieux compris le cœur de Yayoi, mais c'était quelque chose qu'il pouvait encore corriger. Il releva le visage et remercia le démon étonnamment bienveillant.

— Merci, euh...

— *Yayoi m'appelle « Monsieur le sabre ».*

— Dans ce cas, je ferai pareil, Monsieur le sabre. Merci d'avoir veillé sur Yayoi-chan... et de m'avoir aidé.

— Le plaisir était partagé... et j'y ai gagné quelque chose moi aussi. Merci, Keito-kun.

Keito ne comprit pas pourquoi on le remerciait soudain en retour, et il eut l'impression que le démon dans l'épée se délectait de sa réaction. Il ne pouvait pas voir son visage, mais il eut le sentiment qu'il souriait.

— Comme j'ai été stupide de m'obstiner ainsi à mon âge. Je me suis laissé croire que réfléchir à des choses difficiles était la solution.

Lorsqu'il était jeune, il pensait que les adultes savaient tout. Mais en réalité, en grandissant, les connaissances acquises finissaient par obscurcir la vision.

Si ses pensées n'aboutissaient jamais, c'était parce qu'il avait oublié comment voir simplement les choses telles qu'elles étaient.

— *En vieillissant, j'ai acquis du savoir et je suis devenu capable de réfléchir à des choses complexes, mais cela m'a poussé à trop réfléchir et à rester immobile. Vous voir tous les deux m'a rappelé qu'il est parfois acceptable d'agir simplement selon ses sentiments.*

Il y avait des moments où il valait mieux se lancer sans réfléchir plutôt que de se perdre dans des détails. Voir Yayoi agir selon son désir de rester et Keito s'inquiéter pour elle le lui avait rappelé.

— De rien... je suppose ? Je ne comprends pas très bien pourquoi vous me remerciez.

— *Tu ne comprends pas ? Disons simplement que j'ai compris quelque chose en vous observant tous les deux. Plus important encore, tu vas raccompagner Yayoi, n'est-ce pas ?*

— Bien sûr.

— *Alors pourrais-tu me remettre sur ce support là-bas ? Et, tant que tu y es, tirer légèrement ma lame hors du fourreau, si possible.*

— Euh... d'accord.

Keito fit ce que le démon lui demanda. La seconde partie de sa requête était plutôt suspecte avec le recul, mais il ne pensait pas que le démon fût aussi dangereux qu'on le disait. Sans réfléchir davantage, il tira légèrement la lame hors de son fourreau et la déposa avec soin sur le support.

— *Merci. Adieu, alors. Prends soin de Yayoi.*

— Bien sûr. Au revoir, Monsieur le sabre. Je vous suis vraiment reconnaissant pour votre aide, et j'aimerais faire quelque chose pour vous rendre la pareille si je le peux.

— *Vraiment ? Dans ce cas, propose à Yayoi d'échanger des lettres avec moi.*

— Est-ce que quelque chose comme ça vous suffit vraiment ?

— *Oui.*

Et ce fut la fin.

Après que Keito retira sa main du sabre, il n'entendit plus la voix du démon.

Le sanctuaire plongé dans l'obscurité lui parut soudain inquiétant. Un peu effrayé et pressé de partir, Keito souleva Yayoi avec précaution pour ne pas la réveiller.

Elle était légère. Assez légère pour que son corps encore peu entraîné puisse la porter sans difficulté.

Elle désirait tant rester avec tout le monde à Asakusa qu'elle ne voulait pas rentrer chez elle.

Le savoir la rendait d'autant plus attendrissante.

— ...Je préfère les femmes plus âgées, cependant, murmura-t-il pour lui-même.

Le fait même qu'il ait besoin de le dire ne faisait que le condamner davantage.

Ses parents la gronderaient sans doute une fois de retour chez Kamei. Il ferait de son mieux pour la couvrir lorsque cela arriverait. Il n'en avait pas particulièrement envie, mais son cœur était léger.

Il en connaissait la raison, mais il choisit de faire semblant de l'ignorer encore un peu, pour leur bien à tous les deux.

Il leva les yeux, aperçut les innombrables étoiles scintillant densément dans le ciel, et réalisa pour la première fois à quel point le ciel nocturne pouvait être beau.

Adieu

Yayoi pensait qu'elle se ferait gronder par ses parents, mais une fois de retour chez l'oncle Kamei, ils se contentèrent de la serrer dans leurs bras sans dire un mot. Leur soulagement était palpable, mais cela rendait d'autant plus évident à quel point ils s'étaient inquiétés.

Elle pleura et s'excusa, et cela s'arrêta là.

— Monsieur le sabre avait raison, finalement, dit-elle.

Keito ne comprit pas ce qu'elle voulait dire, mais il ne posa pas de question, puisqu'elle semblait satisfaite.

Comme il serait difficile de partir dès le matin après que tout le monde fut resté éveillé si tard, ils décidèrent finalement de partir en fin d'après-midi. Cela leur laissait le temps de se dire au revoir sans se presser.

— Au revoir, Nanao-chan.

— Au revoir. Je t'écirai des lettres.

— Moi aussi.

Bien sûr, il n'y avait pas de meilleur endroit pour se dire adieu que leur petit sanctuaire habituel.

Réticentes à se séparer, les deux filles s'enlacèrent. Une fois Nanao prête, ce fut au tour de Keito de faire ses adieux. Il lui tendit un mot qu'il avait préparé la veille au soir.

— Prends soin de toi, Yayoi-chan.

— Merci pour tout, Keito-san. Euh, qu'est-ce que c'est ?

— Mon adresse. Je me suis dit que je pourrais aussi être ton correspondant et apprendre à mieux te connaître d'ici l'année prochaine. Qu'en penses-tu ?

— J'en serais ravie, répondit-elle avec un large sourire.

L'été de cette année était terminé, mais elle avait désormais celui de l'année suivante à attendre avec impatience, et c'était grâce à la suggestion d'un démon quelque peu intrusif.

— Oh, tu rentres déjà chez toi ?

Alors qu'ils allaient se séparer, un inconnu les interpella. C'était un jeune homme, sans doute lycéen, proche du mètre quatre-vingt. Sa carrure était plutôt imposante. Il semblait connaître Yayoi à la manière dont il s'adressa à elle, mais elle le considéra comme un visage inconnu.

— Euh, excusez-moi. Qui êtes-vous ? demanda Keito au nom du groupe.

Le jeune homme répondit avec un air surpris.

— Tu plaisantes. Nous nous sommes rencontrés hier soir. Tu m'as déjà oublié ?

— Hier soir...?

Keito ne se souvenait pas avoir rencontré cet homme la veille. Il avait été trop occupé à chercher Yayoi. Même s'il l'avait croisé, il n'aurait pas pu s'en rappeler. Sa voix lui semblait toutefois légèrement familière.

— Euh, excusez-moi, intervint Yayoi avec hésitation, comme si elle venait de comprendre quelque chose. — Cette voix... Vous seriez Monsieur le sabre ?

— Exact.

« Monsieur le sabre » était le nom que Yayoi donnait à la lame Yatonomori Kaneomi. Cependant, celui qui parlait était le démon scellé à l'intérieur de la lame, et non le sabre lui-même.

Comprenant enfin l'identité de l'homme, Keito fit un pas en arrière.

— Attendez, vous êtes ce démon scellé ?!

— Il t'a fallu du temps, répondit le démon avec un sourire.

Il ne semblait en rien aussi malveillant que les légendes le prétendaient.

Yayoi paraissait tout aussi surprise que Keito de voir la véritable apparence de l'épée ainsi révélée.

Nanao, qui ne comprenait pas ce qui se passait, regardait simplement les autres, déconcertée.

— Je te dois ma libération, Keito-kun, dit le démon.

— Comment ça... ah, c'est pour ça que vous m'avez demandé de vous sortir du fourreau !

— Exact. Le sceau s'affaiblissait déjà, de toute façon. J'aurais pu m'en libérer seul d'ici deux ou trois ans.

Le fourreau semblait jouer un rôle essentiel dans le sceau du démon. Une sueur froide perla sur le front de Keito. Avait-il libéré un démon malfaisant dans ce monde ?

— Oh non... Vous n'allez pas vous lancer dans un massacre ou quelque chose comme ça, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas mon genre, répondit le démon. — Maintenant que je suis libre, je pense rentrer chez moi.

— Ah ? C'est tout ?

— C'est tout. Je ne suis pas du genre à tuer sans raison.

Keito ne pouvait pas dire si le démon disait la vérité ou non. Il ne pouvait qu'espérer que ce soit le cas. Yayoi adressa un sourire au démon. Elle avait cru depuis le début qu'il était quelqu'un de bien.

— Monsieur le sabre...

— Dis-moi, Yayoi. Ils t'ont grondée quand tu es rentrée hier soir ?

— Non, vous aviez raison. Mon père a pleuré et a dit qu'il était simplement soulagé que je sois saine et sauve.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? Il n'y a pas un seul père au monde qui n'aime pas sa fille, dit le démon avec une pointe d'émotion en caressant la tête de Yayoi.

Il avait l'air jeune, mais il se comportait davantage comme un grand-père attentionné. Peut-être pouvait-on finalement lui faire confiance.

— Merci, Yayoi, et toi aussi, Keito-kun. Grâce à vous deux, j'ai pu laisser derrière moi certaines hésitations, dit-il. — Vous m'avez rappelé qu'il existe des choses plus importantes que simplement réfléchir. Maintenant, je vais vous laisser vous dire au revoir.

Avec un sourire sincère, l'homme se mit à partir. Yayoi et Keito tentèrent de le retenir, mais il se contenta de dire qu'ils se reverraient sans doute un jour, quelque part, et continua de s'éloigner.

Il s'en alla aussi brusquement qu'il était apparu, laissant Yayoi, Keito et Nanao dans un certain flottement.

— Euh... c'était qui, ce type, « Monsieur l'arbre » ou je ne sais quoi ? demanda Nanao, qui n'avait pas bien entendu son nom.

— Bonne question, répondit Keito d'un air pensif.

La manière dont l'homme était venu et reparti comme le vent avait quelque chose d'amusant, et Yayoi semblait penser la même chose. Les deux échangèrent un regard et sourirent.

— Tu penses qu'on reverra Monsieur le sabre ? demanda-t-elle.

— Qui sait ? Mais bon, il a bien dit qu'on se reverrait sans doute quelque part.

— J'espère que oui.

Une pointe de tristesse emplissait ses yeux, mais on y trouvait aussi de l'espoir. Se rappelant soudain qu'ils étaient en train de faire leurs adieux, Keito reprit au sujet de leur promesse de correspondance.

— Ah, oui. Pour reprendre où on en était, écris-moi aussi des lettres, si tu peux.

— Oh, oui. Avec plaisir. Je pense que Nanao-chan peut te donner mon adresse. Cela dit, tu pourrais sans doute la trouver facilement par toi-même aussi.

— Ah ? Comment ça ?

— Le sanctuaire de ma famille est assez connu dans la région de Hyogo.

— Ah bon ? Dans ce cas, je devrais pouvoir le trouver sans problème, oui. Hm ? Attends, tu as dit que tu aidais parfois à l'activité de ta famille, non ? Tu es une prêtresse ou quelque chose comme ça ?

Il l'imagina en tenue de prêtresse miko, mais elle secoua la tête.

Il en ressentit une légère déception, lui qui s'était fait des idées.

Elle lui adressa un sourire taquin en voyant à quel point ses émotions se lisaient sur son visage.

— Euh, je porte bien des vêtements de miko, mais notre sanctuaire n'a pas vraiment de prêtresse.

— Ah bon ?

— Oui. Au lieu d'une prêtresse miko traditionnelle, nous avons une autre tradition, celle de l'Itsukihime.

Yayoi, dont le nom comportait « ya » signifiant nuit et « yoi » signifiant soir, le déclara avec fierté.

Réunion

À Asakusa, à Tôkyô, un peu à l'écart de la rue de la célèbre porte Kaminarimon, se trouvait une ruelle faiblement éclairée où se dressait une boutique d'antiquités nommée Kogetsudou. Elle existait depuis le milieu de l'ère Meiji, mais peu de clients s'y arrêtaient. Le bâtiment était ancien, donnant à la boutique un aspect plutôt délabré. Le soleil se couchait, baignant tout dans la lumière du crépuscule, et les antiquités du magasin paraissaient envoûtantes sous la lueur orangée.

La propriétaire, Yunohara Aoba, regardait distraitement la boutique vide avant de laisser échapper un léger bâillement.

Les affaires n'étaient pas florissantes, mais cela ne la dérangeait pas particulièrement. Son mari avait un emploi en entreprise, et les revenus du foyer suffisaient. Elle tenait le Kogetsudou non pour en vivre, mais plutôt par loisir, si bien que le manque de clients ne posait pas de problème.

— Excusez-moi.

Un client entra à ce moment-là, une scène assez rare. Sa voix lui était étrangement familière, celle d'un jeune homme d'environ dix-sept ou dix-huit ans. Elle avait toujours su que ce jour finirait par arriver. Une émotion qu'elle ne parvenait pas à identifier monta en elle.

Sa chaleur parcourut tout son corps et fit naître un sourire sur ses lèvres.

— Oh, tiens. Cela faisait longtemps, Jin-san.

Cela faisait vraiment longtemps. C'était un visage empreint de nostalgie, et elle était sincèrement heureuse de le revoir.

— En effet. Cela fait vingt ans, n'est-ce pas ?

— Vingt-trois. Eh bien, tu n'as pas pris une ride. De mon côté, je suis devenue une vieille femme.

Elle se donna une légère tape sur la joue.

Jinya esquissa un sourire ironique, pensant qu'elle n'avait pas changé du tout.

— Cela ne te surprend pas ?

Un démon qu'elle avait scellé se tenait devant elle. Il s'était à moitié attendu à une réaction différente. Pourtant, elle ne se leva même pas de sa chaise et le traita comme un simple client.

— Oh, si, mais j'avais le sentiment que tu viendrais. Je savais que la première chose que tu ferais une fois libre serait de venir ici. Alors oui, je suis surprise, mais pas tant que ça.

Elle n'avait pas particulièrement conservé le sabre en sécurité, donc le fait que le sceau se brise ne la surprenait pas. Elle était certaine qu'il ne viendrait pas chercher à se venger non plus. S'il apparaissait devant elle, ce ne serait que pour lui dire bonjour.

La tension quitta son corps en entendant ses paroles. Ils avaient vécu ensemble en se cachant bien des choses, mais elle lui faisait encore suffisamment confiance pour lui parler ainsi. Il laissa échapper un soupir, sans doute de soulagement. Leur temps passé ensemble n'avait pas été vain, après tout.

— Je vois... Qu'as-tu fait depuis lors ?

— Que veux-tu que j'aie fait d'autre que vivre avec des pensées de vengeance contre toi dans mon cœur ? Et réfléchir. Beaucoup réfléchir. J'ai passé tout ce temps à penser à des choses qui ne menaient à rien.

Elle parlait sur le ton de la plaisanterie, mais ses paroles étaient sincères. Elle avait consacré ces vingt-trois dernières années à la vengeance et à des pensées sans réponse.

Mais l'homme qui détenait les réponses se tenait enfin devant elle.

— Dis-moi, Jin-san. Il y a quelque chose qui me tracasse depuis vingt-trois ans. Pourquoi m'as-tu laissée te sceller sans opposer de résistance, au juste ? Je suis certaine que tu aurais pu trouver un moyen de m'en empêcher.

Jusqu'à ce jour, elle ne savait toujours pas pourquoi il avait laissé son coup porter. Il aurait pu choisir une autre issue, mais il s'était laissé sceller, perdant vingt-trois années loin de ceux qu'il connaissait.

Elle ignorait ce qui lui était passé par l'esprit à ce moment-là, ou ce qu'il pensait d'elle, la jeune fille qui l'avait trompé. Elle avait passé tout ce temps à vouloir le savoir.

— Je ne pouvais pas bouger, répondit-il.

— Ne me mens pas, je t'en prie. Un homme aussi habile que toi aurait dû voir à travers mes mouvements sans difficulté.

Elle ne le croyait pas, mais il affirma que c'était la vérité.

— Non, je veux dire que je ne pouvais vraiment pas bouger. La lame au Hurllement démoniaque n'a besoin que d'une légère entaille pour activer ses effets. J'étais condamné au moment où je n'ai pas réussi à esquiver ton premier coup. De plus, j'avais déjà pris deux choses qui t'étaient chères sans rien pouvoir te rendre en retour...

Après avoir pris les vies de Saegusa Sahiro et de Nanao, il cherchait un moyen de mettre fin à tout cela sans blesser Aoba, et cette hésitation avait ralenti ses mouvements.

— Je ne savais pas quoi faire. C'est pour cela que j'ai été trop lent pour esquiver ou parer. Toi, tu avais abandonné toute hésitation, mais je n'en ai pas été capable... Il n'y a aucun secret particulier derrière notre affrontement. C'était simplement une victoire honnête de ta part.

La vérité qu'elle avait attendue pendant toutes ces années se révéla être d'une banalité déconcertante. La cause de sa défaite n'était autre que son manque de pureté, qui avait émoussé sa lame et l'avait rendu faible. Une lame troublée par l'indécision ne pouvait atteindre personne. Il aurait peut-être pu tuer un inconnu, mais pas Aoba, à laquelle il s'était attaché après avoir vécu quelque temps avec elle.

Jinya avait hésité parce qu'il ne voulait pas abattre une jeune femme qui cherchait désespérément à accomplir sa volonté. Cela prouvait que le temps passé avec elle dans le quartier de la Colombe n'avait pas été vain.

— ..Je n'arrive pas à te croire. Tu es si habile la plupart du temps, et pourtant maladroit d'une manière étrange. Tu es vraiment un imbécile. Et si je t'avais tué après t'avoir scellé ?

— Je savais que tu ne le ferais pas. Si tu avais été ce genre de femme, j'aurais pu te tuer sans hésiter dès le début. Je te l'avais dit, non, que l'issue était évidente ? Quel que soit le chemin qui y mène, j'étais certain que nous nous retrouverions ainsi.

Elle comprit alors ce qu'il voulait dire. Il avait pris la vie de la personne aimée par son grand-père et celle de Nanao, mais elle ne l'avait jamais haï en tant qu'homme. Sans la volonté de son grand-père, elle n'aurait jamais levé sa lame contre lui. C'était pour cela qu'il savait qu'au mieux elle le scellerait, mais ne le tuerait pas, ce qui l'avait poussé à hésiter à l'affronter.

La fin avait été claire dès le début. Il savait qu'ils se retrouveraient ainsi et qu'ils pourraient à nouveau échanger un sourire.

— Une lame troublée devient une lame émoussée, mais c'est cette lame émoussée qui m'a permis de m'en sortir sans te tuer. C'est la première fois que je ressens de la reconnaissance pour ma faiblesse.

— Hmph. Et alors ? J'ai passé tout ce temps à danser dans le creux de ta main ?

Ils ne partageaient pas un lien particulièrement spécial. Pour Jinya, Aoba n'était rien de plus qu'une jeune femme trompeuse qui avait porté une attaque sournoise, mais son indécision avait empêché leur lien d'être rompu.

— Ce n'est pas comme si j'avais contrôlé ta vie. Tout ce qui a mené à cet instant est le résultat de tes propres choix, dit-il.

— Oui, bon... D'accord. Très bien. J'ai compris. Ce combat s'est terminé par ma victoire, et j'ai accompli ma vengeance sur toi durant ces vingt-trois dernières années. On dirait que tu n'as fait que perdre tout du long.

— Je suis rentrée !

À cet instant, une jeune fille à la peau hâlée entra en courant, la fille d'Aoba, Nanao.

— Oh, il y a un client ? Eh heh heh, désolée pour le bruit. Attendez, vous n'êtes pas ce « Monsieur l'arbre » de tout à l'heure ?

Il la regarda avec surprise. Nanao ressemblait beaucoup à sa mère. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que l'apprentie travailleuse de nuit qu'il avait connue fonderait un jour une famille.

— Une fille, hein ? Le temps est vraiment une chose étrange. Dire que la jeune femme que j'ai connue est devenue mère.

— Ahhaha, moi aussi, ça m'a surprise, pour être honnête. Viens ici, Nanao.

Aoba lui fit signe d'approcher, et la fillette fit une grimace.

— C'est une vieille connaissance à moi. Salue-le comme il faut je te prie, d'accord ?

— D'accord. Je m'appelle Yunohara Nanao. Enchantée.

La fillette portait le nom de la personne qui avait offert à Aoba un endroit où appartenir après son arrivée dans le quartier de la Colombe. Un nom qui lui était cher, celui de quelqu'un que Jinya avait tué.

— Alors, Jinya ? Tu n'as pas pu me prendre tant que ça, au final, n'est-ce pas ?

Alors que le visage de Jinya commençait à s'assombrir, Aoba serra sa fille dans ses bras avec un large sourire.

— Tu as peut-être tué Sahiro-san et Nanao-san, mais j'ai maintenant un mari aimant et une fille adorable. On dirait que le redoutable Dévoreur de Démons n'était pas si terrible que ça, finalement, hein ?

— Aoba, tu...

— Je te l'avais dit, non ? J'ai consacré tout ce temps à ma vengeance, et voilà le résultat. Peu importe ce que tu m'as pris, cela n'a rien changé. J'ai quand même fini heureuse.

Elle lui montrait que, quoi qu'il ait pu faire, cela n'avait eu que peu d'effet sur sa vie. C'était là sa vengeance.

— C'est une sacrée vengeance... Tu m'as eu.

— Heh heh. Tu t'es attaqué à la mauvaise fille. On dirait que les modestes chasseurs d'esprits du Kogetsudou ont désormais de quoi se vanter.

— Vante-toi autant que tu le veux. La seule humaine à avoir réussi à vaincre le Dévoreur de Démons aussi complètement, c'est toi, Aoba.

Il avait fallu de longues années, mais un vainqueur et un vaincu s'étaient clairement dessinés. Pourtant, aucune rancune ne subsistait entre eux, seulement des sourires. En l'occurrence, la vengeance avait conduit à un résultat étonnamment apaisé.

— Oh, désolé. Je ne devrais pas m'attarder, dit-il.

— Mais non, tu n'as pas à t'inquiéter. Pourquoi ne monteraistu pas un moment ? Je vais préparer du thé et quelques douceurs.

— Je ne voudrais pas m'imposer. Je vais m'en tenir là pour aujourd'hui.

Il était heureux de l'avoir revue. Après un bref adieu, il se détourna et s'en alla sans la moindre hésitation. Aoba ne tenta pas de le retenir. Ils pouvaient éprouver une certaine réticence à se séparer, mais prolonger ce moment aurait été déplacé.

— Maman, qui était cet homme ?

À peine Jinya eut-il disparu de vue que Nanao interrogea sa mère, incapable d'attendre une seconde de plus.

— C'est quelqu'un avec qui j'ai vécu un temps, il y a longtemps. Oh, mais garde cela pour toi, d'accord ?

Aoba répondit par la vérité, mais de manière détournée, ce qui risquait d'induire sa fille en erreur.

Les yeux de Nanao s'écarquillèrent.

— Q...quoi ? Tu veux dire... c'était un ancien petit ami ?

— Mais non, pas du tout, il n'y avait rien de romantique entre nous. Nous avons simplement vécu ensemble pendant un temps.

Aoba regarda dans la direction où Jinya était parti, comme si elle cherchait encore une trace de lui.

Chaque fois qu'il était parti auparavant, il était revenu, mais cette fois, il ne reviendrait pas. Peut-être était-ce déplacé, en tant qu'épouse, de regretter un homme alors qu'elle avait désormais sa propre famille.

— Dis-moi, maman ?

— Oui ?

— Tu as déjà aimé cet homme ?

Réfléchir à cette question n'aurait sans doute mené nulle part. Quels étaient ses sentiments pour lui, qui savait qu'il était trompé et qui s'était pourtant montré bienveillant envers elle ? Elle ne s'en souvenait plus.

Elle passa doucement ses doigts dans les cheveux de sa fille et répondit :

— Qui sait ? Au final, ce n'était rien d'autre qu'un rêve.

Nanao fronça les sourcils face à cette réponse ambiguë, mais Aoba la jugeait appropriée.

Il y avait peut-être eu des sentiments jamais exprimés, mais certaines choses étaient belles précisément parce qu'elles restaient à l'état de rêve. Elle pouvait affirmer sans honte qu'elle avait apprécié le temps passé avec lui, aussi fondé sur la tromperie qu'il ait été, et elle garderait son souvenir dans son cœur comme celui d'un rêve précieux.

Ainsi, le temps continua de s'écouler.

La vétuste Kogetsudou se dressait toujours à Asakusa, bien avancée dans l'ère Heisei. Sa propriétaire, désormais une vieille femme, repensait de temps à autre au passé.

En avril de la trente-troisième année de l'ère Shôwa, les quartiers des plaisirs disparurent tous. À peine une décennie après la guerre, leurs jours de gloire n'étaient déjà plus qu'un souvenir.

Avec l'adoption de la loi de prévention de la prostitution, la plupart des maisons closes furent transformées en appartements et en pensions, les bâtiments poursuivant leur existence comme de simples habitations.

Usés par le demi-siècle écoulé jusqu'à l'ère Heisei actuelle, ils ne conservaient presque plus rien de leur splendeur d'autrefois.

Les lieux, les anciens sentiments, et même les promesses jadis faites, tout avait été emporté par le temps.

...Mais de temps à autre, elle repensait encore au quartier de la Colombe, qui ne pouvait pourtant pas exister, et aux événements étranges qui s'y étaient déroulés.

Interlude : Et après

Avril 2009.

— Ce sabre s'appelle Yatonomori Kaneomi.

Le grand prêtre du sanctuaire montra le sabre qu'il tenait à la jeune fille assise à ses côtés. C'était un long tachi enfermé dans un fourreau de fer, l'une des quatre lames démoniaques artificielles forgées durant l'époque Sengoku par le forgeron Kaneomi. L'homme, Keito, expliqua ensuite qu'elle leur avait été confiée par Aoba, la propriétaire de Kogetsudou.

— C'est une véritable lame démoniaque, d'ailleurs. Je l'ai déjà entendue parler moi-même.

— V...vraiment ?!

— Oh que oui. Tu peux demander plus de détails à ma femme. Je suis sûr qu'elle sera ravie de tout te raconter.

Une voix froide s'éleva alors :

— Papa ? Qu'est-ce que tu fais ?

C'était la fille unique de Keito. Elle était désormais au lycée et avait atteint cet âge où les enfants devenaient un peu rebelles envers leurs parents. À ses yeux, elle restait toutefois aussi mignonne que sa mère.

— Ah, te voilà. Ton amie est passée, alors je me suis dit que j'allais lui montrer quelque chose d'intéressant.

— Ce n'était pas nécessaire, répondit-elle d'un ton sévère. — Et puis, quelle fille s'intéresserait à un sabre, de toute façon ?

C'était un dimanche. Son amie était venue jouer, mais s'était trompée d'horaire et était arrivée alors que sa fille était sortie pour une affaire. Keito ne voulait pas qu'elle s'ennuie en attendant, alors il avait décidé de lui montrer la lame Yatonomori Kaneomi qu'Aoba lui avait confiée.

— Moi, je trouve ça super intéressant ! dit l'amie. — Il a dit que le sabre parle ! Tu y crois, toi ?

— Ne sois pas si crédule. Et toi, papa, arrête de te moquer de mes amies.

L'amie était en seconde comme sa fille, mais elle paraissait plutôt jeune pour son âge. Il était un peu enfantin de croire aussi facilement qu'un sabre pouvait parler, mais c'était pourtant la vérité.

Le sabre parlait.

Ou plutôt, il parlait autrefois.

L'esprit de Keito dériva vers un passé lointain. Aoba leur avait confié ce sabre, disant qu'elle n'en avait plus besoin. C'était un jour d'été empreint de nostalgie, et son souvenir en était encore vif.

— Oh, mais il ne se moque pas d'elle.

La femme de Keito entra alors, portant un plateau avec des gâteaux et du thé noir pour les filles.

C'était une belle femme, dont les longs cheveux noirs lui allaient à ravir. Elle avait un peu plus de la trentaine, mais paraissait étonnamment jeune pour son âge. Ils s'étaient rencontrés lorsqu'il était au lycée et qu'elle était encore à l'école primaire. Dire qu'il était tombé amoureux d'elle à cette époque serait sans doute déplacé, mais il avait le sentiment que leur union relevait du destin.

— N'est-ce pas, Keito-san ? demanda-t-elle.

— C'est exact. Mais je suis sûr que tu peux leur en dire plus sur Monsieur le sabre que moi, Yayoi.

— Avec plaisir. Ce sabre parlait vraiment autrefois, les filles.

Leurs vacances d'été étaient désormais derrière eux, mais le temps qu'ils avaient partagé après cela leur était tout aussi précieux.

Après ces vacances d'été, Takamori Keito et Himekawa Yayoi commencèrent à s'écrire des lettres, passèrent du temps ensemble pendant les longues périodes de congé et approfondirent leur lien. Une fois au lycée, elle trouva le courage de lui avouer ses sentiments, et ils commencèrent à sortir ensemble.

Keito était alors un étudiant de vingt et un ans, et il éprouvait lui aussi des sentiments pour Yayoi, mais il avait hésité à faire sa déclaration à une lycéenne et s'était fait devancer, ce qui avait bien fait rire Nanao.

Quoi qu'il en soit, les deux commencèrent à sortir ensemble et formaient un couple harmonieux. Le sujet du mariage finit par être abordé, mais un problème surgit alors. Yayoi était la fille unique d'un sanctuaire dont les origines remontaient jusqu'à l'époque d'Edo. Son père s'opposait fermement à ce qu'elle se marie hors de la famille, mais cela ne posait pas de problème à Keito.

Peu après le début de leur relation, il avait quitté son université pour en intégrer immédiatement une autre lui permettant d'obtenir les qualifications de prêtre shinto. En d'autres termes, il avait déjà commencé à se préparer à l'épouser alors qu'elle était encore au lycée.

Même si la plupart avaient jugé cela précipité, le père de Yayoi fut touché par le dévouement de Keito et l'accepta dans la famille sous le nom de Himekawa Keito. Il épousa Yayoi, l'Itsukihime, et devint le grand prêtre du sanctuaire Jinta.

— Même ta mère dit que c'est vrai, Miyaka-chan !

— Vraiment ? Dans ce cas... peut-être que c'est vrai...

Keito et Yayoi avaient nommé leur fille Himekawa Miyaka, et son amie proche ici présente s'appelait Azusaya Kaoru.

— C'est inattendu. Je ne pensais pas que tu te laisserais convaincre, Miyaka, dit Keito.

— On dit bien que le monde est plein de mystères, répondit Miyaka en faisant une drôle de tête.

Pendant ce temps, Kaoru était d'excellente humeur.

— C'est ça, c'est ça ! Un sabre qui parle, c'est tout à fait possible !

Keito avait pensé que les deux filles ne croiraient pas à son histoire invraisemblable, mais elles l'acceptèrent sans difficulté. Il mit à tort cela sur le compte du fait que les jeunes filles aimaient rêver.

En réalité, toutes deux avaient déjà été impliquées dans plusieurs incidents qui rendaient un sabre parlant tout à fait ordinaire en comparaison, mais Keito et sa femme ne l'apprendraient que bien plus tard.

— Dis, tu ne penses pas que Kadono-kun aimerait entendre ça ? dit Kaoru.

— Tu crois ? Pour lui, ce genre de choses, ce serait plutôt du travail, répondit Miyaka.

En tant que père, Keito ne pouvait pas ignorer ce qui venait d'être dit, il était question d'un garçon lié à Miyaka. Il se pencha en avant, prêt à creuser le sujet, quand Yayoi l'arrêta aussitôt.

— Non, chéri.

— Mais Yayoi ! Il y a un garçon qui s'intéresse à ma fille !

— Personne n'a dit ça. Et même si c'était le cas, c'est à elle de décider si elle veut rester avec lui ou non.

— Oui... C'est vrai. Nous aussi, nous avons des choses que nos parents n'auraient pas comprises.

Il soupira et se redressa. Il savait bien, au fond, qu'il ne devait pas s'en mêler, mais il ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter. Être père n'était pas simple.

À bien y réfléchir, il fut un temps où il pensait que les adultes savaient tout. Mais les mystères de la vie n'avaient fait qu'augmenter pour lui, même après être devenu parent.

Il ne pouvait pas comprendre les sentiments de sa fille envers les autres ni savoir comment agir avec elle à cet âge.

Les inconnues restaient bien plus nombreuses que les certitudes, comme lorsqu'il était enfant.

— N'est-ce pas ? Je suis sûr que c'est pareil pour elle.

— Peut-être, mais...

— Tout ira bien. C'est notre fille. Faisons-lui confiance pour faire ses propres choix sur ce qui compte pour elle.

En voyant le sourire de sa femme, il se rappela le moment où ils s'étaient rencontrés, lors d'un été lointain. Il se demanda à quel point ils avaient changé depuis, et la réponse lui vint aussitôt : probablement très peu.

— Ok, d'accord. Dis, Yayoi ?

— Oui ?

— Rien. Je me disais simplement que je suis heureux que tu sois ma femme.

— Et moi, je suis heureuse que tu sois mon mari.

Mais cela n'avait pas d'importance, même s'ils n'avaient pas beaucoup changé.

Plus la vie comportait d'inconnues, plus les certitudes prenaient de valeur.

Ce qu'il possédait à présent s'appelait le bonheur.

Cela, au moins, il en était sûr et certain.

Fin de l'Arc Shôwa

Visite des Vestiges d'un Quartier des Plaisirs

Partie six : Hotaru

Août, Shôwa 57 (1982).

C'était le cœur de l'été. Il y avait désormais moins d'arbres à Tôkyô, mais le chant des cigales restait incessant. Le ciel estival pesait au-dessus d'eux et rendait les paroles échangées d'autant plus tranchantes.

— Hé, Jii-chan. Tu n'avais pas dit que ça ne durerait pas longtemps ?

Le Koyomiza n'avait pas changé depuis le passé. Le bâtiment avait été entièrement détruit lors d'un bombardement aérien pendant la guerre, mais Tôdô Yoshihiko et sa femme Kimiko avaient travaillé dur pour restaurer le cinéma tel qu'il était à l'époque Taishô.

Bien sûr, une fois revenu, tout était exactement comme Jinya s'en souvenait. Rien n'avait changé.

— Hm ? Oh, j'ai dit quelque chose comme ça ?

— Tu l'as dit, oui.

Mais pour les humains, les choses n'étaient pas si simples. Maintenant que le sceau de Yatonomori Kaneomi s'était estompé, Jinya pouvait enfin retourner auprès de la famille Tôdô. Mais une absence de vingt-trois ans restait difficile à ignorer.

— Tu es vraiment cruel, Jii-chan ! Comment as-tu pu disparaître pendant vingt-trois ans ?!

Le fils aîné du couple Tôdô, Jingo, était fou de joie de voir Jinya revenir, mais il était aussi furieux qu'il ait mis vingt-trois ans.

Jinya avait été contraint de s'asseoir en *seiza*¹ dans le salon. Le sermon durait déjà depuis une heure entière.

— Allez, Jingo. Sois indulgent avec lui. Il n'est parti que pour vingt-trois petites années.

Izuchi, un employé de Koyomiza, tenta de venir en aide à Jinya. Il avait l'apparence d'un homme grand et bien bâti dans la trentaine, mais il était en réalité un démon. Jinya le connaissait depuis l'époque Taishô, et il faisait un bon compagnon de boisson. Il laissa échapper un rire sonore pour détendre l'atmosphère, mais cela produisit l'effet inverse et attira sur lui un regard noir de Jingo.

— Ça t'a peut-être semblé court, Izuchi-san, puisque tu es un démon. Mais pour nous, les humains, qui vivons à peine soixante ou soixante-dix ans, vingt ans, c'est plus d'un quart de notre vie ! Pendant qu'il était absent, j'ai eu mon troisième fils et je suis même devenu grand-père.

La majeure partie des cheveux de Jingo était devenue blanche, et son fils aîné avait lui-même des enfants. Beaucoup de temps s'était écoulé. Le fait que Jinya soit parti comme s'il sortait un instant et ne soit jamais revenu avait dû peser lourdement sur son esprit.

— Pardonne-moi. Je n'ai aucune excuse pour mes actes.

Jinya inclina profondément la tête, estimant que la colère de Jingo était justifiée. Il n'avait rien à dire pour se défendre. C'était par sa propre négligence qu'il avait été scellé.

Face à des excuses aussi sincères, Jingo poussa un profond soupir.

— Je suis en colère. Tu m'as vraiment inquiété. Je comprends que tu avais tes raisons, comme cette fille nous l'a expliqué, mais j'aurais quand même voulu que tu nous donnes des nouvelles de temps en temps.

— Tu as raison. Mais qui est cette fille dont tu parles ?

¹ Pour s'asseoir en style *seiza*, la personne doit premièrement s'agenouiller sur le sol en pliant ses jambes en dessous de ses cuisses, tout en reposant les fesses sur les talons. C'est l'assise traditionnelle.

— Une jeune femme du nom de Motoki Aoba. Tu ne lui avais pas demandé de venir ici à ta place ? Elle nous a dit que tu étais occupé par un travail difficile et que tu ne pourrais pas revenir avant un certain temps. Je ne pensais juste pas que ce « certain temps » dépasserait vingt ans.

Après avoir posé quelques questions supplémentaires, Jinya apprit qu'Aoba s'était rendue au Koyomiza environ six mois après son départ du quartier de la Colombe. Elle leur avait expliqué qu'après avoir terminé ce qu'il avait à faire là-bas, il s'était retrouvé mêlé à un adversaire redoutable, un ennemi dont la défaite demanderait un nombre d'années inconnu, et qu'il ne reviendrait qu'une fois cela accompli.

En tant que petite-fille de Motoki Sôshi, elle devait déjà savoir que Jinya vivait auprès des gens du Koyomiza. Elle leur avait sans doute dit cela pour qu'ils ne s'inquiètent pas trop pour lui.

Quelle histoire, pensa-t-il. Il avait été vaincu en tous points. La force était sans doute un mot réservé à des personnes comme elle. Il aspirait à posséder davantage de cette force non violente qu'elle détenait.

— Tu la connaissais, n'est-ce pas ? demanda Jingo.

— Oui. Elle est issue d'une lignée de chasseurs d'esprits, et c'est elle qui m'a vaincu sans appel.

— Ah oui ? ...Attends—quoi ?!

Jingo savait que Jinya était un démon qui avait affronté et surmonté de nombreux combats mortels. Apprendre qu'une jeune femme comme Aoba l'avait vaincu était difficile à croire, même si elle venait d'une lignée de chasseurs d'esprits.

— Je ne connais aucun humain plus fort qu'elle, dit Jinya.

Après avoir été libéré de son sceau, il se rendit au Kogetsudou et parla avec Aoba, qui lui montra qu'il n'était même pas capable de rendre quelqu'un malheureux correctement. C'était là sa revanche contre lui. Elle présentait ses actes comme dénués de sens, pourtant le cœur de Jinya se sentit apaisé.

Elle lui disait de ne plus se sentir coupable de ce qui s'était passé, et cela allégea le poids qu'il portait.

Lorsqu'il avait perdu face à Okada Kiichi et lorsque Magatsume lui avait arraché Nomari, il avait réussi à se relever. Mais son affrontement avec Aoba ne pouvait être considéré que comme une défaite totale. Durant les vingt-trois années où il avait été scellé, elle lui avait entièrement pardonné et avait trouvé le bonheur par elle-même. Il avait été vaincu sans appel par son sourire, par sa force en tant que personne et par sa bienveillance chaleureuse.

— On ne peut pas toujours juger les gens sur les apparences, dit Jingo d'un ton pensif. — Enfin, j'en ai fini. Je ne peux pas te retenir plus longtemps. Bien sûr, je pourrais continuer à te faire la morale si je le voulais, mais, pour être honnête, je suis surtout content que tu sois revenu. Essaie quand même de réfléchir un peu plus avant de refaire ce genre de chose.

Jingo esquissa un sourire légèrement embarrassé. Il était encore un peu en colère, mais il ne voulait pas accabler Jinya davantage. Il avait dit l'essentiel, alors il décida d'en rester là. Reconnaisant pour sa bienveillance, Jinya releva la tête. Mais le sourire de Jingo s'effaça pour une raison quelconque, remplacé par une expression gênée. Avant que Jinya ne puisse demander ce qui n'allait pas, il sentit quelqu'un lui taper sur les épaules.

— À moi maintenant.

Il tourna la tête et vit Ryuuna se tenir derrière lui. Elle aussi n'avait pas changé. Elle avait la même apparence qu'à l'époque Taishô : un visage fin, de longs cheveux noirs lisses et le petit corps d'une adorable jeune fille de quatorze ans. La seule différence était que ses joues étaient gonflées par la colère.

— Après Ryuuna-nee-chan, ma mère voudra aussi te parler. Ensuite, ce sera le tour de mon fils, dit Jingo.

Jinya comprit enfin pourquoi il faisait cette tête.

Il se fit réprimander pendant de très, très longues heures après cela.

Ryuuna était en colère qu'il ait mis autant de temps à revenir et se plaignit qu'il lui avait manqué.

Kimiko pleura en disant qu'elle avait cru qu'il ne reviendrait jamais. Le fils aîné de Jingo l'accueillit avec un sourire, puis se plaignit qu'il n'ait pas été là pour jouer avec lui quand il était enfant. Jinya se fit sermonner pendant près de trois heures au total et en ressortit épuisé.

Il savait qu'il méritait ces reproches, après les avoir tant inquiétés. Il savait aussi que toute leur colère venait de leur inquiétude. Bien qu'il se sente découragé, il était tout autant heureux.

Une fois les remontrances terminées, il reçut un visiteur alors qu'il se reposait dans sa chambre. C'était Tôdô Yoshihiko, qui profitait de sa retraite après avoir confié le poste de directeur du cinéma à son fils.

— Hé, Yoshihiko.

— Ah, ils ne t'ont pas ménagé, hein ? Tiens, je t'ai apporté du thé.

Yoshihiko n'était qu'un garçon de guichet lorsqu'ils s'étaient rencontrés, mais il avait désormais soixante-quinze ans. Il n'avait plus un seul cheveu sur la tête et la peau sur les os. Il ne restait aucune trace de son visage d'autrefois, mais son sourire était resté aussi chaleureux qu'avant.

Il avait bien vieilli. C'était l'impression sincère que Jinya avait chaque fois qu'il le voyait. L'homme avait épousé Kimiko, avait eu des enfants et avait reconstruit le Koyomiza après la guerre. Il avait traversé les temps troublés qui s'étendaient de l'ère Taishô à l'ère Shôwa, et était devenu capable de regarder le passé avec un sourire empreint de nostalgie.

Il ne regrettait pas les malheurs passés et ne se vantait pas de ce qu'il avait accompli. Il avait surmonté les difficultés avec un sourire posé et avait su chérir le bonheur qu'il avait ensuite obtenu. Jinya considérait Yoshihiko comme l'un des rares à posséder une véritable force.

— Désolé de t'avoir fait faire du thé pour nous, dit Jinya.

— Pas du tout. Je voulais de toute façon discuter avec toi. Cela faisait longtemps.

— Ah. Tu es venu me faire la morale toi aussi ?

Les rides du visage de Yoshihiko se creusèrent davantage tandis qu'il souriait.

— Ahhaha, non, non.

— Ce n'est pas le cas ? Je t'ai causé beaucoup d'inquiétude, alors j'accepterai volontiers tout ce que tu as à dire.

— Oh, je ne me suis jamais inquiété. Je ne savais peut-être pas quand, mais j'ai toujours su que tu reviendrais. Après tout, ta place est ici.

Les paroles de Yoshihiko étaient dites avec une telle simplicité qu'elles en devenaient d'autant plus marquantes.

Il avait eu une confiance totale en Jinya tout ce temps. Le fait qu'il puisse dire cela sans la moindre hésitation était admirable. Jinya eut l'impression de comprendre pourquoi Izuchi respectait cet homme au point de l'appeler « Yoshihiko-senpai ».

— Bon sang...

— Haha. Je me trompe ?

— Non, c'est exactement ça. Tu as tellement raison que je n'ai d'autre choix que de te témoigner mon respect, maître, en tant que membre du « Quatuor démoniaque de Yoshihiko ».

Yoshihiko se remémora cette vieille plaisanterie d'Izuchi et sourit, son visage se plissant de rides.

— Voilà qui me rappelle des souvenirs.

Jinya ne vieillirait jamais en tant que démon, mais s'il avait eu le choix, il aurait voulu devenir un homme capable de sourire comme Yoshihiko.

— Pendant que j'y suis, il y a quelque chose que j'aimerais te demander, dit Jinya.

— Oh, bien sûr. Dis-moi.

— Comme ça ? Tu n'as même pas encore entendu ce que je veux.

— Allons, je sais bien que tu ne demanderais rien d'impossible.

Jinya ne put s'empêcher de se sentir un peu gêné en entendant cela, mais sa requête n'avait rien d'extravagant. Il demanda simplement quelques cartes.

Il sortit la petite fiole de sa poche et la fit tourner entre ses doigts. Elle était rempli de sables étoilés. Le rêve éphémère avait depuis longtemps disparu, mais quelque chose restait encore inachevé. Avant de se réveiller complètement, il devait régler une dernière affaire.

Quelques jours plus tard, Jinya reprit son travail au Koyomiza.

La plupart de ses tâches consistaient simplement à nettoyer et à effectuer de petits travaux, si bien qu'il n'était pas particulièrement occupé. En réalité, il l'était davantage entre deux tâches, lorsque Jingo, Kimiko et les autres venaient lui prendre du temps.

— Jiiya, Jiiya.

Celle qui venait le voir le plus souvent était Ryuuna. Depuis son retour, on la voyait souvent le suivre partout où il allait.

Même lorsqu'il sortait simplement pour balayer l'entrée du cinéma comme à présent, elle le suivait derrière lui comme un caneton.

La voir ainsi lui rappelait la manière dont elle était autrefois, à l'époque où il travaillait encore comme jardinier pour la famille Akase. Elle avait dû énormément souffrir de son absence pendant ces vingt-trois années.

Il ressentit à la fois de la joie et de la culpabilité en lui caressant la tête.

Elle lui adressa un sourire sincère, et ce seul geste suffisait à donner un sens à son retour.

— Désolé d'avoir mis autant de temps à revenir, dit-il.

— Ce n'est pas grave. J'ai veillé sur tout le monde pendant ton absence.

— Je vois.

— Alors caresse-moi encore la tête.

Pendant la guerre, Jinya et Izuchi avaient temporairement quitté le Koyomiza pour éviter la conscription, non pas par peur de combattre, mais parce qu'ils ne pensaient pas que les démons aient leur place dans les conflits des humains. La chance allait et venait, il en était ainsi.

Jinya savait que leur inaction pouvait conduire le Japon à perdre la guerre et sombrer dans la ruine, et qu'il y avait peut-être de l'honneur à prendre les armes. Pourtant, il estimait que ce n'était pas leur rôle, et Izuchi partageait cet avis. Que l'issue soit la victoire ou la défaite, elle devait être décidée par des mains humaines.

Il aurait posé problème que de jeunes hommes valides restent auprès de la maison Tôdô tout en échappant à la conscription.

C'est pourquoi Jinya et Izuchi vécurent en vagabonds pendant une grande partie du début de l'ère Shôwa.

Lorsqu'il était parti, Ryuuna avait dit :

— *Je protégerai tout le monde pendant ton absence. Alors ne t'inquiète pas, Jiiya.*

Le Koyomiza était devenu un lieu qui lui était cher, à elle aussi. Après cela, chaque fois qu'il partait pour une longue période, elle protégeait les lieux à sa place. Elle avait fait de même cette fois encore, veillant à ce qu'aucun mal n'atteigne le Koyomiza en son absence. Bien sûr, maintenant qu'il était revenu, elle voulait qu'il la gâte en récompense de tous ses efforts.

— Ah, Jii-chan.

Au moment où Jinya terminait l'essentiel du balayage, il entendit Jingo l'appeler. Il était désormais le directeur du cinéma et se chargeait notamment de répartir les tâches. Il tenait entre ses mains deux cartes que Yoshihiko avait sans doute fait envoyer rapidement.

— Jingo. Ce sont les cartes que j'ai demandées ?

— Oui, mon vieux m'a dit de te les donner. Celle-ci est une carte récente de Tôkyô, et celle-là, une carte de l'est de Mukojima. Tu avais aussi demandé un plan des lignes de tramway, mais ils les ont supprimées il y a quelque temps.

Les tramways furent progressivement supprimés entre l'an 38 et 47 de l'ère Shôwa, une période durant laquelle Jinya avait été scellé.

Jinya ne put dissimuler sa surprise en apprenant la nouvelle. De nombreux changements s'étaient produits de Meiji à Taishô, et il en avait été de même de Taishô à Shôwa. Le progrès de la science moderne avançait à une vitesse effrayante, mais la rapidité avec laquelle les choses devenaient obsolètes l'était tout autant. Il ne parvenait pas à s'y habituer, malgré tous ses efforts, et éprouvait une certaine tristesse pour ce que le temps avait laissé derrière lui.

— Je vois... Pas étonnant que je n'aie vu aucun tramway.

— Vingt ans, ça change n'importe quelle ville, dit Jingo. — Enfin, le Koyomiza n'a pas changé d'un iota pendant tout ce temps.

L'absence de changement du Koyomiza n'était pas seulement un objectif, c'était aussi une fierté. Ayant pleinement hérité de cette manière de penser, Jingo afficha un large sourire. Bien que ses paroles étaient dites sur le ton de la plaisanterie, il était fier de son foyer.

— Au fait, ces cartes, c'est pour quoi ? demanda-t-il.

— Je pensais retourner au quartier de la Colombe.

À l'instant même où ces mots quittèrent sa bouche, Jinya sentit Jingo lui saisir les épaules. Ryuuna s'accrocha également à sa taille par-derrière. Aucun des deux ne voulait qu'il parte, compte tenu de ce qui s'était passé la dernière fois.

— Jiiya, non, dit Ryuuna.

Ses yeux étaient humides, des larmes prêtes à tomber à tout moment.

— Ryuuna-Neechan a raison. Tu ne dois pas y aller.

L'expression de Jingo mêlait inquiétude et colère.

Tous deux craignaient qu'il ne revienne pas cette fois encore.

— Tout ira bien. Je serai de retour avant même que tu t'en rendes compte, dit Jinya.

— Tu as dit la même chose la dernière fois.

Ryuuna le fixa avec insistance. Son apparence était bien trop mignonne pour être menaçante, mais il ne put se résoudre à la repousser, ce qui rendit la manœuvre étonnamment efficace.

Nomari et Heikichi, Kimiko et Yoshihiko. Jinya se montrait toujours indulgent avec les enfants, mais il l'était encore davantage avec Ryuuna, sans doute parce qu'ils avaient passé tant de temps ensemble. Pourtant, cette fois, il ne pouvait pas céder à sa demande.

— Je te promets de revenir avant la fin de la journée, dit-il.

— Mais...

— S'il te plaît, Ryuuna. Je dois y aller.

Il parlait sincèrement.

Connaissant son entêtement, Ryuuna relâcha sa prise à contrecœur. En la voyant faire, Jingo fit de même, à regret.

— Tu l'as promis. Alors reviens, dit Ryuuna.

— Je reviendrai. On scelle ça avec une promesse du petit doigt ?

— Mm...

Promesse du petit doigt, celui qui ment devra avaler mille aiguilles, promesse scellée.

Une promesse faite devait être tenue. C'était une évidence, et c'était aussi pour cela qu'il devait retourner une fois de plus au quartier de la Colombe.

— Désolé de t'inquiéter encore, Jingo, dit Jinya.

— Je ne t'arrêterai pas si Ryuuna-nee-chan ne le fait pas. Mais je veux au moins savoir pourquoi tu y vas, dit Jingo en fronçant les sourcils.

Jinya esquissa un léger sourire.

— Parce que j'ai rompu une promesse, je suppose ?

Le quartier de la Colombe se trouvait dans l'est de Mukojima, dans l'arrondissement de Sumida à Tôkyô. Pour s'y rendre, on prenait autrefois le tramway depuis Kanda-Sudachô, on passait par Asakusa, puis on descendait à Mukojima-Susakimachi, d'où il ne restait qu'environ cinq minutes de marche jusqu'au florissant « quartier des établissements spéciaux », un euphémisme courant pour désigner les quartiers des plaisirs. Beaucoup de ceux qui se rendaient au quartier de la Colombe devaient contempler la ville prospère de Tôkyô en se laissant porter par le mouvement du tramway.

Mais une fois la loi de prévention de la prostitution pleinement mise en œuvre, les quartiers des plaisirs furent définitivement fermés.

À l'approche de l'an 47 de l'ère Shôwa, tous les tramways, à l'exception de la ligne Arakawa, furent eux aussi progressivement supprimés. Il n'était plus possible de revoir ce qui existait autrefois de la même manière.

Cela ne signifiait pas pour autant que le quartier de la Colombe était devenu un champ de ruines. Les commerces ordinaires des rues principales étaient toujours là, et les maisons closes des rues secondaires avaient été reconverties en habitations et en boutiques. L'Association commerciale du quartier de la Colombe, anciennement l'Association commerciale de Terajima, fondée en l'an 3 de l'ère Shôwa, avait décidé de conserver l'atmosphère de l'ancien quartier de la Colombe tout en le transformant en quartier commerçant.

— Cet endroit a changé, dit Jinya d'un ton pensif. —...Bien moins que je ne l'avais imaginé cela dit.

Si le quartier de la Colombe qu'il avait vu n'était qu'un rêve, alors ce lieu ne pouvait être que les vestiges vidés de ce rêve, c'est ce qu'il avait pensé. Mais en arrivant, il découvrit un endroit plutôt animé. On y retrouvait l'agitation ordinaire des quartiers populaires, et les bâtiments aux tuiles rappelant que les anciens quartiers des plaisirs étaient toujours là. Des chats errants filaient entre les passants, indifférents aux bavardages des femmes qui s'arrêtaient pour discuter sur le chemin du retour des courses.

Il n'y avait pas d'enseignes au néon criardes, mais le lieu possédait une vitalité propre, différente de celle de l'ancien quartier de la Colombe.

Il ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine tristesse face à ces différences, mais les traces encore visibles de ce qui avait été autrefois l'apaisaient. Le quartier des plaisirs de l'après-guerre, vers lequel les hommes affluaient autrefois, avait peut-être disparu, mais le quartier de la Colombe subsistait bel et bien, sous une autre forme. Et c'était une bonne chose.

— Bien...

Jinya sortit la carte de l'est de Mukojima que Yoshihiko lui avait préparée. Même s'il avait vécu ici un temps, beaucoup de choses avaient changé depuis. Il avait eu raison d'en apporter une pour ne pas se perdre.

Il se mit à marcher, la carte à la main, mais fut bientôt attiré par une odeur appétissante. Il en trouva rapidement l'origine en parcourant les environs du regard : une boucherie portant l'enseigne « Boucherie Makita ». L'odeur provenait de nourriture frite, et une femme d'une quarantaine d'années était en train d'exposer des kurokke tout juste sorties de la friture.

— Des kurokke, hein... Le quartier de la Colombe et des kurokke.

Voir ces deux choses réunies lui arracha un sourire en coin.

Il allait bientôt être midi, et il se dit qu'il pouvait bien manger quelque chose pendant qu'il était là. Était-ce le visage familier qui lui était venu à l'esprit qui l'avait poussé à agir, ou bien les kurokke semblaient-elles simplement aussi appétissantes ? Avant même de s'en rendre compte, il se dirigea vers la boucherie.

— Je vais prendre une kurokke.

— Bien sûr ! Ça fera cinquante yens !

Une voix vive et enjouée répondit à sa commande. C'était une femme aux épaules larges, dans la quarantaine. L'âge l'avait sans doute fait prendre du poids, mais à en juger par ses traits, elle avait probablement été très belle dans sa jeunesse.

Jinya prit la kurokke qu'elle lui tendait et lui donna cinquante yens.

Il aimait les manger bien nappées de sauce, ce qui les accompagnait particulièrement bien avec du riz. C'était quelque chose que Jingo lui avait appris. Mais il n'avait pas de riz sous la main, et il croqua donc dans la kurokke telle quelle.

La panure était fine, et la pomme de terre, légère. La quantité de viande hachée était modérée, et il percevait la douceur de l'oignon bien frit. La texture était excellente. C'était une kurokke simple, mais savoureuse.

— Alors, qu'en dites-vous ? Nos kurokke sont sacrément bonnes, pas vrai ?

— Elles le sont. Leur goût est maîtrisé, avec une certaine nostalgie.

— Ahhahaha ! Même un gamin comme vous le pense, hein ?

La femme ouvrit grand la bouche et éclata de rire.

Jinya se dit en lui-même que « nostalgique » était, en effet, un mot étrange pour quelqu'un de son apparence, et prit une autre bouchée.

La femme le fixait pendant qu'il mangeait. Se demandant ce qui n'allait pas, il leva les yeux vers elle et la vit incliner la tête.

— Dites, vous avez déjà acheté chez nous ?

— Non, c'est la première fois.

— Oui, c'est ce que je pensais. Hm... Étrange, j'ai l'impression de vous avoir déjà vu. Il y a quelque chose avec les kurokke... Enfin. Ce n'est sûrement rien.

La femme marmonna un moment pour elle-même, puis abandonna l'idée et afficha un sourire enjoué.

Son humeur s'éclaircit, et il ressentit soudain l'envie de poser une question.

— Est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

— Allez-y, dit-elle.

C'était une question qu'il voulait poser depuis longtemps.

— Quel est votre plat préféré ?

— Oh, sans hésiter, les kurokke que fait mon mari !

Elle répondit sans la moindre pause.

Avec un léger sourire, Jinya acheta une autre kurokke en guise de remerciement. Après un bref au revoir, il quitta la boucherie et entama rapidement sa kurokke en marchant.

— Délicieux.

La seconde était encore meilleure que la première. Sa saveur sembla atteindre directement son cœur.

S'aidant de la carte, Jinya se faufila à travers le quartier commerçant et ses nombreuses ruelles. Il finit par tomber sur une vue qui lui était familière.

Le bâtiment avait connu des jours meilleurs, mais il était resté en grande partie le même : une construction de deux étages, de style café, avec des murs carrelés et un balcon. Même les deux poignées de porte en laiton, disposées en diagonale et assez marquantes, étaient telles qu'il s'en souvenait. La seule différence notable était l'enseigne, qui indiquait désormais « Sakuraba-sou ». L'endroit était autrefois le Sakuraba Milk Hall, à l'époque où il s'agissait d'une maison close, mais il semblait avoir été transformé en immeuble d'habitation. C'était regrettable, mais le temps suivait son cours.

Jinya appréciait l'alcool qu'il buvait autrefois ici. Il pouvait encore se représenter ce qu'avait été cet endroit en le regardant maintenant. Le gérant parlait d'une voix traînante aux accents féminins et l'accueillait comme un ami avec un

— Heureux de vous voir.

Il disait cela tout en tendant déjà la main vers un verre pour y verser du whisky.

Jinya en était là de ses pensées lorsqu'il réalisa que la voix qu'il venait d'entendre n'était pas une illusion, mais bien réelle. Un homme âgé d'une soixantaine d'années, un balai à la main, se tenait juste devant lui.

Il avait des épaules larges pour son âge, et sa jambe droite était maintenue par une attelle.

— C'est vous qui emménagez aujourd'hui, n'est-ce pas ? Je vous attendais. Je suis le gérant de Sakuraba-sou... Oh, c'est étrange. Vous n'êtes pas du tout comme je l'imaginais.

C'était un homme singulier qui parlait d'une voix traînante aux accents féminins malgré son âge. Quelle nostalgie. Savoir qu'il était encore le gérant de cet endroit remplit Jinya d'un bonheur difficile à décrire.

— Me serais-je trompé de personne ?

— Je pense que oui, répondit Jinya.

— Hé bien. Voilà qui explique tout. Désolé de vous avoir dérangé.

— Ce n'est rien, répondit Jinya avec un sourire.

Le gérant s'était simplement adressé à lui par erreur.

Le gérant poussa un soupir.

— Évidemment, un jeune homme comme vous ne choisirait pas un endroit comme celui-ci pour vivre.

— Je ne dirais pas cela. Ce bâtiment a du charme.

— Oh, comme c'est gentil. Il a peut-être l'air un peu délabré, mais cet endroit m'est cher. J'y ai passé la moitié de ma vie. Autrefois, il s'appelait Sakuraba Milk Hall, mais maintenant, je loue des chambres.

Jinya le savait déjà. Cet endroit lui était cher à lui aussi, même s'il ne pouvait pas le dire. Un jeune homme de dix-huit ans n'aurait aucun moyen de connaître le Sakuraba Milk Hall, alors il garda le silence et se contenta d'observer le profil du gérant.

Le quartier de la Colombe avait disparu, mais le gérant avait accompagné fièrement le Sakuraba Milk Hall jusqu'à ses derniers instants. À en juger par son attitude, il ne gardait aucune trace de regret envers le passé. Celui qui s'était autrefois lamenté de son égarement avait trouvé un lieu où son cœur pouvait se poser.

— C'est moi qui ai donné à cet endroit le nom de Sakuraba-sou. C'est un bon nom, vous ne trouvez pas ? dit le gérant.

— En effet.

— J'ai failli ne pas le faire, pourtant. Une partie de moi voulait l'appeler Hotaru-sou à la place.

Jinya se figea. Dans sa poche se trouvait la petite fiole de sables étoilés que lui avait laissée Hotaru, la raison même de sa venue ici.

— ...Hotaru, dites-vous ?

— Oui. Cet endroit était autrefois une maison close, et il y avait une fille appelée Hotaru qui y travaillait.

Bien qu'elle fût malade, elle s'efforçait de continuer à exercer. On l'avait laissée travailler parce que sa maladie n'était pas contagieuse, mais il aurait peut-être mieux valu que quelqu'un l'en empêche. Elle s'était trop forcée et n'avait pas vécu assez longtemps pour voir la fin du quartier de la Colombe.

Elle n'avait jamais entendu « À la lueur de la luciole » être jouée lors des derniers instants du quartier.

— C'était une bonne fille, dit le gérant. — Une femme d'un autre temps, une fille de nuit nostalgique. Elle était populaire aussi. Beaucoup d'hommes ont pleuré à sa mort.

— Je vois...

— Ça vous intéresse ? Sa tombe est au cimetière de Mukojima Est, si vous voulez lui rendre visite.

— Eh bien... Je doute qu'elle souhaite la visite d'un inconnu.

— Allons donc. À voir votre expression, vous avez envie de la voir. Ses anciens clients lui rendent encore visite, alors je doute qu'elle se formalise pour un homme de plus. Elle n'était pas du genre à s'arrêter à ce genre de détails.

Le gérant retourna à l'intérieur, puis revint avec une carte dessinée à la main indiquant le chemin vers le cimetière.

Il la lui glissa presque de force, puis, après lui avoir brièvement expliqué la direction, esquissa un sourire empreint de nostalgie.

— Elle voulait que sa tombe soit près d'ici. Elle souhaitait rester une fille de la nuit du quartier de la Colonne jusqu'au bout. Alors je suis sûr qu'elle serait heureuse que vous veniez lui rendre visite. Elle dirait sûrement qu'elle est toujours aussi populaire, même morte.

Il marqua une brève pause, le sourire aux lèvres.

— Vous devriez y aller.

Le gérant insista pour que Jinya s'y rende. Être soudain invité à visiter la tombe d'un inconnu aurait rebuté la plupart des gens, mais c'était précisément ce que Jinya était venu faire. Il accepta donc la demande et, s'inclinant profondément, dit :

— Merci beaucoup.

Le gérant répondit avec un sourire.

— Ce n'est rien. J'espère au moins que cela vous apportera quelque chose.

Il reprit son balayage, et la conversation s'acheva là.

Jinya s'inclina une fois de plus, puis vérifia la carte qu'il avait reçue et se mit en marche. Il ne se retourna pas vers le Sakuraba Milk Hall ni vers le gérant. Il leur avait déjà fait ses adieux, et ils allaient bien. Cela lui suffisait.

Le gérant continua de nettoyer après le départ du jeune homme, et peu après, un lycéen sortit de Sakuraba-sou.

— Bonjour, monsieur !

— Bonjour. Toujours plein d'énergie, à ce que je vois.

— C'est tout ce que j'ai pour moi ! Au fait, c'était qui, ce type tout à l'heure ? Quelqu'un venu visiter pour emménager ?

— Non, non. Nous n'avons eu aucune demande de visite depuis la tienne.

— Ah mince. Je croyais enfin avoir quelqu'un de mon âge ici.

— Oh non, je suis presque certain que cet homme est bien plus âgé que toi.

— Hein ? Vraiment ?

C'était une conversation ordinaire, entendue de personne d'autre, certainement pas du jeune homme d'un instant plus tôt. Mais cela n'avait pas d'importance. Il était désormais le gérant de Sakuraba-sou, et les rêves devaient rester séparés de la réalité. C'est pourquoi il continua de balayer, se consacrant pleinement à son travail présent.

— ...Prenez soin de vous, mon fidèle ancien client.

Quelque chose qui n'était pas tout à fait, mais presque, un regret persistant quitta les lèvres du gérant.

Cela aussi fut emporté par son balai, et leur rencontre ordinaire prit fin.

Après avoir acheté un bouquet de fleurs dans une boutique du quartier de la Colombe, Jinya suivit la carte qu'il avait reçue. Il y avait un grand temple dans l'arrondissement de Sumida, et derrière celui-ci se trouvait le cimetière où reposait Hotaru. Comme on ne savait pas clairement à quelle croyance appartenait sa famille, le gérant avait demandé à un moine de sa connaissance de s'occuper de ses funérailles.

Le cimetière était situé dans un endroit bien exposé au soleil et entouré de verdure. Une brise d'été soufflait doucement, faisant frémir les feuilles et effleurant sa peau. Les cris incessants des cigales semblaient plus discrets ici.

Le lieu était calme et Jinya trouva la tombe de Hotaru dans un coin.

— Que devrais-je dire ? Cela fait longtemps ?

Il s'adressa à la pierre tombale. Bien sûr, elle ne répondit pas.

Il ne lui avait jamais demandé quelles fleurs elle aimait, alors il avait choisi un bouquet déjà composé, destiné aux offrandes funéraires. Se serait-elle vexée de ce choix prudent, ou en aurait-elle souri ?

Il n'avait aucun moyen de le savoir. La femme qu'il avait connue n'était rien de plus que le masque qu'elle portait en tant que femme de la nuit du quartier de la Colombe. La véritable Hotaru lui était inconnue.

Sa pierre tombale était propre, sans mousse ni saleté. Quelqu'un devait venir régulièrement la nettoyer. Sur le côté se trouvaient son véritable nom et l'année de sa mort, mais il ne regarda pas. Ils n'avaient jamais appris le nom de l'autre. Ils s'étaient rencontrés et avaient partagé un rêve en tant qu'étrangers. Apprendre son nom de cette manière aurait été déplacé, et ce n'était pas pour cela qu'il était venu. Il était venu pour s'excuser.

— J'ai rompu notre promesse, dit-il.

Elle était déjà morte lorsqu'ils s'étaient rencontrés, et il ne ressentait donc pas de tristesse face à sa tombe. Ce qui montait en lui à présent, c'était du regret. Il se souvenait de la promesse qu'ils avaient scellée du petit doigt.

Ils avaient juré de se revoir une fois encore avant qu'il ne quitte le quartier de la Colombe et s'étaient échangé des objets qui leur étaient précieux.

Mais il avait rompu cette promesse. Il n'avait pas revu Hotaru, et vingt-trois années s'étaient écoulées depuis. Il était revenu au quartier de la Colombe pour s'excuser devant sa tombe.

— Je suis désolé. J'ai trahi ta confiance dans tes derniers instants.

Elle lui avait fait confiance non pas en tant que Hotaru, la femme de la nuit, mais en tant que femme ordinaire. Du moins, c'était ce que Jinya croyait. Mais il avait trahi cette confiance. Il savait que ce n'étaient que les regrets persistants en lui, mais il voulait s'excuser auprès d'elle. Une pierre tombale inanimée ne pouvait toutefois pas lui répondre.

Et il en allait forcément ainsi. S'excuser ici n'avait aucun sens. Rien de ce qu'il dirait ne lui parviendrait. La seule personne que cet acte pouvait apaiser n'était pas la défunte, mais lui-même.

Peut-être était-ce un mensonge de dire qu'il ne ressentait aucune tristesse face à sa tombe. Son cœur semblait se serrer.

— Oh ? Bonjour.

Jinya resta là un temps indéterminé. Lorsqu'il revint à lui, un homme en costume s'approchait, un bouquet de fleurs à la main. Il paraissait proche de la vieillesse. Son regard était posé sur Jinya, sans doute parce qu'il se tenait devant la tombe qu'il venait visiter.

Jinya s'inclina brièvement et se décala. L'homme lui rendit un léger salut, puis déposa ses fleurs devant la tombe et offrit une prière silencieuse.

Comme s'il ne supportait pas le silence, l'homme prit la parole en premier.

— Hum, vous êtes...?

— Une connaissance, répondit Jinya. — Nous n'étions guère plus que des étrangers.

— Ah, je vois. Désolé, vous m'avez juste semblé un peu jeune pour venir lui rendre visite.

Hotaru était le seul sujet qu'ils pouvaient partager, et leur échange resta discret.

L'homme devait trouver étrange qu'un jeune homme d'une apparence d'environ dix-huit ans rende visite à une femme morte depuis plus de vingt ans. Il jetait à Jinya des regards furtifs, empreints d'interrogation.

— C'est vous qui entretenez sa tombe ? demanda Jinya.

— Ah, oui. J'ai ouvert une petite clinique dans le quartier et je passe souvent par ici. Oh, pardon, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Kajî Takumi, une... ancienne connaissance.

Kajî Takumi. Jinya reconnut ce nom. C'était l'ancien amant de Hotaru, celui qui avait erré dans le quartier de la Colombe incapable de l'oublier, et celui qui lui avait offert la fiole de sables étoilés.

— ...Kajî Takumi, répéta Jinya.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, c'est simplement que j'ai entendu parler de vous par elle.

— Oh, ha ha. Rien d'embarrassant, j'espère.

L'homme rit, mais il semblait fatigué. Si ce qu'il avait dit plus tôt était vrai, alors c'était lui qui entretenait cette tombe. Il continuait de rendre visite à son amour défunte après toutes ces années. Jinya ne pouvait pas voir dans son cœur, mais il pouvait facilement imaginer ce qui s'y trouvait.

— C'était assez embarrassant, je le crains. Elle parlait longuement du temps passé avec vous, dit Jinya.

Cela fit hésiter l'homme.

— Vraiment ?

— Oui. Elle parlait de la proximité qui existait entre vous et du fait que vous lui aviez offert un endroit où appartenir. Elle disait que vous étiez la seule chose qu'elle pouvait considérer comme réelle.

Takumi resta sans voix. Il détourna le regard et fixa la pierre tombale avec une expression incrédule.

— ...Vraiment ?

— Vraiment.

— Je vois...

Il fronça légèrement les sourcils, incapable d'y croire encore.

Il l'avait réellement aimée et n'avait souhaité que son bonheur, mais le quartier de la Colombe appartenait déjà au passé lorsqu'il atteignit le quartier des plaisirs. La femme de la nuit appelée Hotaru était morte une année entière avant cela, et leur histoire n'avait jamais trouvé de véritable conclusion. Il devait sans doute encore être tourmenté par le regret.

— Pour être honnête, j'ai du mal à y croire, dit-il.

— Pourquoi ?

— Je l'aimais. Je n'ai jamais su ce qu'elle pensait en partant, et elle n'a jamais compris ce que je ressentais jusqu'à la fin. Peut-être que nous ne nous regardions pas vraiment.

Il exprima les mêmes pensées qu'il avait confiées autrefois à Jinya.

Les cœurs ne pouvaient se comprendre si chacun se contentait d'imposer ses sentiments à l'autre. Takumi continuait de croire qu'ils avaient peut-être simplement été égoïstes, prétendant agir par amour sans jamais s'arrêter pour considérer ce que l'autre désirait.

— Vous disiez que le simple fait d'être à ses côtés vous rendait heureux, et elle souhaitait votre bonheur même sans pouvoir rester à vos côtés. Je dirais que vous vous regardiez très bien tous les deux.

En voyant la douleur sur le visage de Takumi, Jinya répéta les mêmes mots qu'il lui avait dits autrefois.

— Alors ne vous laissez pas abattre. Vous vous aimiez réellement.

Décontenancé, Takumi dit :

— Attendez, vous êtes...

Jinya ne prêta pas attention à sa réaction. Il plongea la main dans sa poche et en sortit une petite fiole de verre ternie.

— Tenez, je vais vous rendre ceci. Elle m'avait confié cette fiole de sables étoilés. Elle disait que c'était quelque chose de précieux qu'elle avait reçu de vous... Au départ, je pensais le déposer sur sa tombe, mais je crois qu'il vaut mieux que vous le gardiez.

La mâchoire de Takumi resta entrouverte. Son regard allait et venait entre la fiole et le visage de Jinya. Après quelques instants, il hocha la tête, finissant par accepter la situation.

— Alors c'est de vous qu'elle parlait.

Cette fois, ce fut Jinya qui manifesta de la confusion. Il n'avait rencontré Hotaru que dans le quartier de la Colombe qui n'aurait pas dû exister, il était donc impossible que Takumi se souvienne de lui. Et pourtant, quelque chose semblait s'être éclairci dans l'esprit de l'homme, toute trace de doute disparaissant de ses yeux.

— Je suis désolé, mais pourriez-vous venir un instant à ma clinique ?

— Pourquoi ?

— S'il vous plaît. Cela ne prendra pas longtemps. Il y a aussi quelque chose que je dois vous remettre.

Takumi inclina profondément la tête.

Jinya était perplexe, mais l'homme semblait insister, alors il accepta. Il le suivit jusqu'à une petite clinique située sur la rive de la rivière Sumida. Le bâtiment avait des murs blancs et propres, et une odeur de désinfectant lui piqua le nez lorsqu'il entra. On le conduisit à l'arrière de la salle d'attente, où il s'assit sur un canapé et attendit.

Il observa les alentours. Les murs étaient blancs, et la pièce bien ordonnée. Apparemment, les établissements de soin utilisaient des couleurs simples pour leurs murs afin d'apaiser les patients. Jinya devait reconnaître que ce blanc net avait un effet apaisant sur lui.

— Merci d'avoir attendu.

Takumi revint avec une longue boîte étroite en bois de paulownia dans les mains.

Il s'assit en face de Jinya et posa la boîte sur la table entre eux, puis la fit glisser vers lui.

— Allez-y, ouvrez-la.

Jinya souleva lentement le couvercle de la boîte. À l'intérieur se trouvait un fourreau de tissu. Il en sortit le contenu et le regarda avec surprise.

C'était un sabre. Une longue lame singulière, dans un fourreau simple, sans ornement.

— Yarai...?

C'était Yarai, l'épée qui l'accompagnait depuis plus d'un siècle.

— Pourquoi est-elle ici ? demanda-t-il.

— Elle me l'a confiée, répondit Takumi d'une voix désormais posée. — Lorsque je suis arrivé au quartier de la Colonne, elle était déjà morte. Mais le gérant de l'établissement où elle travaillait m'a remis cette épée avec une lettre.

La lettre disait : « Un jour, un homme portant avec lui une fiole de sables étoilés viendra sur ma tombe. S'il te plaît, rends-lui ce sabre. »

Cela ne pouvait pas être possible. Jinya n'avait rencontré Hotaru qu'après sa mort. Elle n'avait pas Yarai à ce moment-là et n'aurait pas pu écrire une lettre.

Et pourtant, Yarai était bien là.

Une émotion intense monta en lui. Il ferma les yeux et vit une scène impossible.

— Cela faisait longtemps.

Elle était adossée à son siège, la douce brise printanière effleurant sa peau. La lumière du soleil emplissait les murs blancs de la pièce tandis qu'elle regardait par la fenêtre. Dans un rêve fugace, elle dérivait, attendant son arrivée.

— Je suis désolé. J'ai rompu notre promesse.

Après une longue attente, il était enfin arrivé. Elle l'accueillit avec un sourire.

— Allons donc. Tu l'as tenue. Tu as simplement mis un peu de temps.

Elle leva son petit doigt. Il pensait avoir rompu leur promesse, mais ce n'était pas le cas. Il était simplement arrivé un peu en retard.

— Tant mieux. J'ai pu lui rendre...

La voix de Takumi ramena Jinya à lui. Il ouvrit les yeux et se retrouva dans la salle d'attente. La scène qu'il avait vue lui échappa et retourna au lointain.

Il ne restait que Yarai. Elle lui paraissait lourde, non pas à cause de l'acier, mais du chemin parcouru pour arriver jusqu'ici.

De la même manière, son acier froid semblait porteur d'une chaleur.

— Merci beaucoup. S'il vous plaît, prenez ceci aussi, dit Jinya.

Takumi accepta la fiole de sables étoilés qu'il n'avait pas voulu prendre plus tôt. Les souvenirs étaient censés s'estomper avec le temps, mais ceux que Jinya avait de Hotaru étaient restés, parce que la fiole les liait. Peut-être finirait-il par l'oublier, maintenant ?

Non, répondit Jinya à ses propres pensées. Ils restaient liés, même maintenant, alors il se souviendrait d'elle.

— Puis-je vous demander pourquoi vous avez échangé un sabre contre des sables étoilés ?

Sans arrière-pensée, Takumi baissa les yeux vers la fiole dans ses mains et posa cette question, née d'une curiosité sincère.

— Nous avons juré de nous voir une fois encore, et nous avons échangé ce que nous avions de plus précieux pour ne pas oublier notre promesse.

— ...Et pour elle, c'était ces sables étoilés ?

— Oui. Ce sabre fait partie de moi. C'était la seule chose que je possédais qui pouvait être à la hauteur de ce qu'elle m'avait confié. C'est dire à quel point vos sables étoilés comptaient pour elle.

Plus précisément, ce n'étaient pas les sables étoilés en eux-mêmes qu'elle chérissait, mais ce qu'ils représentaient : le temps qu'elle avait passé avec Takumi.

Takumi resta sans voix en entendant cela.

Quant à Jinya, il avait dit ce qu'il devait dire et récupéré Yarai. Il remit le sabre dans son fourreau de tissu et se leva en silence.

— Je vais m'en aller.

— A...attendez ! appela Takumi alors qu'il se dirigeait vers la sortie.

Jinya s'arrêta et tourna la tête vers lui.

— Qui... êtes-vous exactement ?

Jinya réfléchit à la manière de répondre, puis esquissa un léger sourire et donna une réponse qui n'en était pas une.

— Juste l'un des nombreux hommes, aussi nombreux que les étoiles, qui ont aimé cette femme appelée Hotaru.

Son nom n'aurait eu aucune importance pour Takumi, mais il choisit de ne pas le donner, par respect pour les sentiments qu'il avait éprouvés pour Hotaru.

La réalité était exigeante et froide. C'est pour cela que les femmes de la nuit trompaient les hommes avec des mensonges faciles et des simulacres d'amour superficiels.

Jinya avait réellement éprouvé de l'amour pour cette femme qui avait fait de son mieux pour rester une femme de la nuit jusqu'à la fin. C'est pourquoi il ne donnerait pas son nom ici. Il n'était qu'un homme, un homme qui ne la connaissait pas vraiment, et qu'elle ne connaissait pas vraiment, qui avait aimé Hotaru, la femme de nuit, et cela suffisait.

Il s'inclina devant Takumi, encore sous le choc, puis quitta la clinique.

Il avait promis de revenir le jour même, alors il ne fit aucun détour et prit directement le chemin du Koyomiza.

Son rêve était terminé, et il aurait été déplacé de s'y attarder davantage. Il n'y avait aucune hésitation dans ses pas. Il ne s'arrêta même pas un instant.

Par moments, il repensait à cette nuit-là, à la façon dont il n'avait pas pu franchir ce dernier pas, malgré tous ses efforts.

Leur nuit de passion s'était dissipée comme la neige. Mais certaines choses étaient belles précisément parce qu'elles ne restaient qu'un rêve.

— Adieu, Hotaru... Cette fois, vraiment.

Il prononça les mots qu'il n'avait pas pu dire autrefois, faisant ses adieux à un amour passé.

Cette séparation manquait de solennité, mais elle lui semblait juste.

La chaleur accablante du soleil lui donna un léger vertige. Il plissa les yeux et crut apercevoir son sourire au-delà de la brume estivale.

Elle disparut presque aussitôt. Ce n'était qu'une illusion.

Il ressentit une pointe de tristesse, mais elle fut recouverte par une joie qui fit naître un sourire sur ses lèvres.

Après de longues nuits, le soleil du matin pouvait éblouir jusqu'à désorienter.

Mais au-dessus de lui s'étendait maintenant un ciel d'été clair et bleu, et cela lui suffisait pour continuer d'avancer.

D'humeur presque assez légère pour siffler, il pensa à ce qui l'attendait au bout de son long voyage.

À suivre... Sword of the Demon Hunter :

Kijin Gentôshô – Arc de Heisei

**Traduction par des
fans pour des fans.**

Interdit à la vente !

**Veillez acheter la série
une fois licenciée
en France pour
soutenir l'auteur.**





The background of the cover is a detailed illustration of a rainy street in a traditional Japanese setting. Two characters are in the foreground: a man with red hair, wearing a white shirt and a red vest, is crouching on the wet pavement. A woman with short red hair, wearing a white long-sleeved shirt and a red skirt, stands over him, holding a large, dark, patterned umbrella that covers both of them. The street is wet and reflects the ambient light, with fallen cherry blossom petals scattered around. In the background, there are traditional Japanese buildings with wooden frames and sliding doors. A sign with Japanese characters is visible on a building to the left, and a small, empty rectangular frame stands on the right. The overall color palette is dominated by cool blues and greys from the rain, contrasted with the warm reds of the characters' clothing and the soft pinks of the falling petals.

Sword of the Demon Hunter

KUIN
GENTOSHŌ

BOOK 11

BY Motoo Nakanishi